

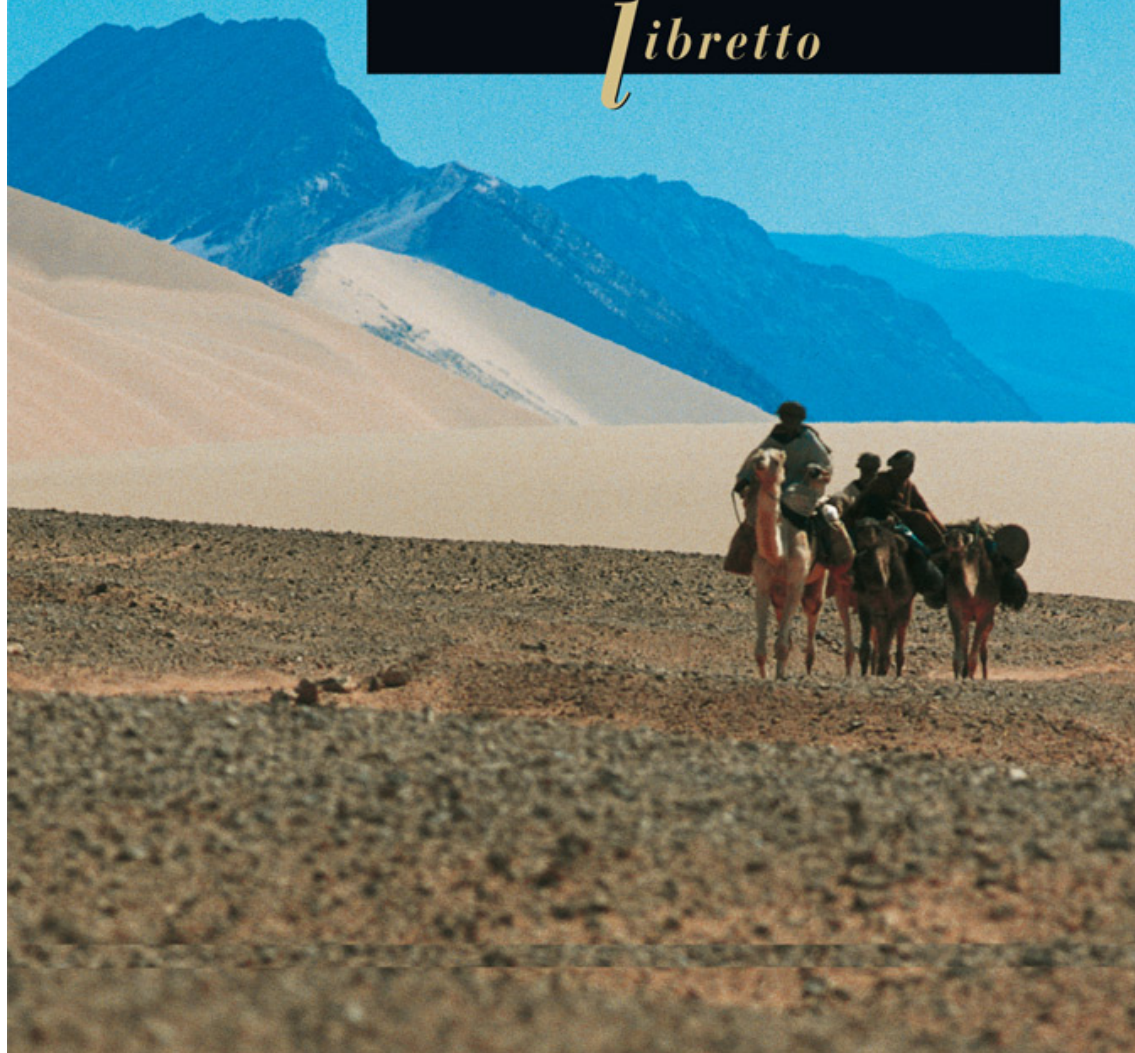
Odette
du Puigauveau
Pieds nus
à travers la
Mauritanie
Libretto



Odette
du Puigauveau

Pieds nus
à travers la
Mauritanie

Libretto



ODETTE DU PUIGAUDEAU

PIEDS NUS
À TRAVERS
LA MAURITANIE
1933-1934

récit

libretto

Au pays des Maures en 1933, deux jeunes femmes du meilleur monde débarquent sur la plage d'une terre interdite pour se perdre dans les sables. Sans argent, sans bagage ou presque, les voilà qui se lancent à dos de chameau sur des pistes inconnues, dans une contrée où, par peur des pillards et des guerriers réputés occire les étrangers, les militaires français osent à peine patrouiller. Contre toute attente, et malgré les a priori, les deux téméraires recevront un accueil habituellement réservé aux braves...

Porté aux nues par Théodore Monod dès sa parution, considéré aujourd'hui comme un classique de l'aventure vécue, *Pieds nus à travers la Mauritanie* n'est pas seulement le récit d'un voyage, c'est aussi l'oeuvre d'une femme qui, par la vertu de l'écriture, est un poète du désert.

Née en 1894 à Saint-Nazaire et issue d'une famille bretonne, Odette de Puigaudeau fut exploratrice et ethnologue. Très tôt passionnée par le voyage, elle obtint son brevet de navigation et fut l'une des premières femmes à s'embarquer sur des thoniers bretons. En 1920, après avoir suivi les cours d'océanographie à la Sorbonne dans l'intention, sans succès, de travailler dans la marine, elle s'adonna à sa seconde passion, le dessin et la peinture, comme son père lui-même artiste, et devint styliste de mode chez Jeanne Lanvin. En 1934, Odette de Puigaudeau partit avec son amie Marion Sénones pour la Mauritanie et le désert du Sahara. Elle passera

alors la majorité de sa vie en Afrique du Nord, notamment à Rabat au Maroc, où elle se consacra à l'écriture et effectua des missions relatives à la préhistoire et à l'ethnographie pour divers ministères et organismes. Investie dans la vie sociale de Rabat, elle réalisera aussi pour la radio des émissions culturelles, deviendra documentaliste au ministère de l'Information et chef du bureau de préhistoire au musée des Antiquités de Rabat de 1970 à 1977. Cette exploratrice au parcours hors du commun laissera à son décès en 1991, de nombreux articles, des études ethnologiques et plusieurs livres, dont Pieds nus à travers la Mauritanie. 1933-1934, Tagant : au cœur du pays maure. 1933-1938 et Le Sel du désert, qui rendent tous hommage aux peuples du Sahara occidental.

Cet ouvrage a été numérisé avec le concours du Centre national du livre.



Les publications numériques de Libretto sont pourvues d'un dispositif de protection par filigrane. Ce procédé permet une lecture sur les différents supports disponibles et ne limite pas son utilisation, qui demeure strictement réservée à un usage privé. Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur, nous vous prions par conséquent de ne pas la diffuser, notamment à travers le web ou les réseaux d'échange et de partage de fichiers.

Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 978-2-7529-0926-8

« Il n'est pas un lieu de splendeur ou un coin obscur de la terre qui ne mérite au moins un regard passager d'admiration ou de pitié. »

J. CONRAD, *Le Nègre du Narcisse*

AVANT-PROPOS

Ce voyage fut accompli sans aucune subvention, par nos propres moyens qui étaient modestes. Mais, tant qu'il y aura de beaux voiliers et de braves équipages dans les ports bretons, les voyages seront à la portée de toutes les bourses.

Nous avons réussi à rapporter des collections de pierres néolithiques et d'objets modernes qui ont été ou seront donnés au musée d'Ethnographie du Trocadéro, à la Société de géographie et à divers musées de province.

Ne sachant trop quel titre nous donner pour excuser notre présence dans un pays où, d'ordinaire, les femmes ne vont point se promener, nous avons choisi celui de « reporters ». Cela nous valut bien des désagréments, mais nous permit de mesurer la méfiance des coloniaux à l'égard de la presse.

Pourtant, certains reporters ont bien du talent ! Il leur suffit de quelques jours pour connaître à fond n'importe quel pays, ses aspects, sa faune, sa flore, les indigènes, leurs caractères, leurs mœurs et leurs coutumes, les Français qui les gouvernent, sans compter des drames et des scandales à faire frémir. Mangés par les lions, les chacals et les moustiques, fusillés par les sauvages, noyés par les tornades, perdus dans les déserts et les forêts, ils courent toujours avec leurs cargaisons d'indispensables nourritures européennes et leurs escortes armées jusqu'aux dents. Enfin, ils arrivent en France, frais comme l'œil, annoncer qu'ils l'ont échappé belle et que, dans le pays d'où ils reviennent par miracle, les humains, en blanc, en noir et en couleur, sont tous des bandits... Comme si la vérité ne finissait pas toujours par se savoir !

À force de les entendre crier « au loup ! », personne n'ose plus les croire, mais les coloniaux ont du bon temps lorsque arrivent les journaux et les reportages !

Quel dommage de gâcher un si beau métier ! Au lieu de se contenter d'être des informateurs, ils ont préféré être des héros et ça ne leur a pas réussi. Peut-être sont-ils seulement des martyrs, car beaucoup d'entre eux ne semblent pas jouir d'une forte santé. Deux journalistes sont venus en Mauritanie. L'un écrivit qu'après cent cinquante kilomètres à chameau, par petites étapes, en saison fraîche, il avait dû s'arrêter « à demi mort de misère » en vue du poste de Trarza où on l'attendait. Il advint à l'autre de n'avoir plus la force de s'écarter du chameau derrière lequel il marchait, lorsque le vent lui en jetait l'urine à la figure. Il faut que des jeunes hommes aient bien de l'humilité pour avouer cela !

C'est à notre retour en France, après que des pages de ce livre eurent été publiées dans divers journaux, que nous avons découvert les vrais dangers de la Mauritanie.

On peut éviter les pillards. On peut s'arranger avec les Maures, les fauves, le soleil et le vent de sable, mais on ne peut échapper aux civils qui reprochent à l'indiscret d'être militariste, ni aux militaires qui lui reprochent de s'allier aux civils.

Ni à ceux qui, après deux mois de séjour dans le Nord, croient connaître le Sud, et vice-versa. (Il en est de même pour l'Est et l'Ouest.) Or, la Mauritanie, à peu près dénuée de routes et de transports rapides, est peut-être la région la plus mal connue du Sahara ; une fois et demie grande comme la France, elle est diverse dans ses paysages, ses gens, ses bêtes et ses climats.

Un exemple entre mille. On nous a cherché querelle à propos des lacs ou *gueltas* qui sont une précieuse ressource dans la région montagneuse de l'Assaba. Officiellement, ces réserves d'eau permanentes n'existent pas. En fait de saison sèche, nous avons eu l'outrecuidance de nous y baigner, d'y remplir nos outres, de manger leurs poissons et les œufs de leurs crocodiles. Le pire est que nous l'avons dit sans honte ni vanité, pensant que ces lacs étaient une vérité géographique à laquelle nous ne pouvions rien.

Il y a aussi les blédards qui tiennent à ce que la Mauritanie soit pacifiée, et ceux qui tiennent à ce qu'elle ne le soit pas. Si vous rencontrez un *razzi*, vous êtes honni par les premiers ; si vous n'en rencontrez pas, votre paisible présence en brousse est une injure pour les seconds.

Enfin, il y a les gardiens des traditions, qui se plaisent à prolonger l'atmosphère héroïque des premiers temps de la conquête. Avec eux, point de quartier pour l'intrus – encore moins pour les intruses ! – qui vient, sans armes, flanqué d'une chétive escorte, souiller de ses pieds nus le reg sacré, les montagnes inviolables, le sable éternellement vierge des grandes dunes roses.

Ces divers ennemis ne se sont trouvés d'accord que pour nous accuser d'avoir cru à des « bobards ». Comme si les gens assez sots pour se livrer à ce genre de plaisanteries pouvaient être assez fins pour les rendre vraisemblables !

Je me suis bornée à raconter ce que nous avons pu voir, entendre et, trop souvent, éprouvé, ou tout au moins vérifié sur des documents officiels dignes de foi.

En débarquant en Mauritanie, Marion ni moi n'avions aucun parti pris. Nous n'en avons pas davantage maintenant. La brousse nous a tout de suite fascinées. Au secret de ses dunes et de ses montagnes, sous ses tentes hospitalières et ses paillotes souvent hostiles, reposait le véritable objet de notre voyage. Qu'on ne cherche pas d'autre but à ce récit que d'évoquer la simple poésie, la grandeur sobre du Sahara, et le charme parfois amer de nos longues courses incertaines ¹.

ODETTE DU PUIGAUDEAU

¹. L'éditeur a réuni les principaux termes exotiques dans un glossaire qui en donne sommairement les définitions.

I

SUR LA ROUTE DES NÉGRIERS

Onze décembre. Il y avait treize jours que la *Belle-Hirondelle* avait déployé ses ailes roses tout là-bas, vers le nord, au fond de la baie où Douarnenez veille du haut de la côte son peuple de bateaux.

Parmi les dundees mauritaniens, elle était la plus belle à cause du galbe incurvé de ses préceintes, de sa poupe effacée et cependant puissante, de son étrave orgueilleuse où s'inscrivait en creux, noir sur blanc, son joli nom de frégate royale. Elle était belle, de la beauté sûre des êtres parfaitement conçus pour leur destinée. Elle était devenue l'appui et le centre de nos vies, et nous l'admirions avec une enfantine fierté.

Une fois de plus, elle tailla sa route à travers les houles du golfe de Gascogne sous sa grand-voile amoindrie et son foc de neuf. Les doigts du vent s'emmêlaient dans ses cordages tandis que, sûre de sa force, elle chantait, criait, grinçait, rageuse ou triomphante, de sa quille à la pomme du mât où tournoyait une hirondelle en zinc.

À ces jeux de tempête, elle laissa des plumes. Le raz de Sein lui mangea un foc ; le cap Finisterre, un bout de la grand-voile. Jour et nuit, les hommes luttèrent, adroits et têtus. Chaque ordre les précipitait vers les manœuvres, en glissades trébuchantes. D'un juron ou d'un rire, ils protestaient contre les embruns aveuglants, contre le vent qui disputait les voiles à leurs doigts meurtris, contre les cirés roides où leur adresse et leur énergie se trouvaient empaquetées.

C'étaient neuf marins douarnenistes et un mousse, de cette race qui, partout où il y a la mer, un port, du poisson, se trouve chez elle. Après chaque manœuvre, ils buvaient un coup de blanc, de rouge, de rhum ou d'absinthe, selon les heures, s'essuyaient d'un revers de manche, rigolaient : « C'est du beau temps ! On sera pas long à sortir du golfe, vat' ! », et crachaient au petit bonheur, du pont dans la grand-cale, ou bien dans la mer, comme ça se trouvait.

Ils s'en allaient pêcher la langouste verte sur les côtes de Mauritanie.

Pendant les accalmies, le patron inscrivait sur le livre de bord, d'une écriture bien sage aux majuscules ornées :

« Mer houleuse... À 21 h, amené l'hunier... 23 h, mis le bateau en cape. Une furie sur la mer... 5 h du matin, déchiré la grand-voile... Forte brise... » etc.

Elle était rude, la route des Négriers.

Qu'importait à la *Belle-Hirondelle* ?

Elle était là pour mener vers leur labeur dix hommes pressés de gagner leur pain en arrachant à la mer de la nourriture pour d'autres hommes. Ce lieu de labeur étant très loin, sur la côte africaine, il convenait de ne pas s'attarder aux menaces des vagues.

Elle bondissait dans un magnifique rejaillissement d'écume ; la houle qu'elle recevait par le travers martelait son ventre et ses flancs à grands coups sourds et, bien qu'aucun repère ne jalonnât sa route, nous nous émerveillions d'une vitesse qui nous laissait au centre même d'un cercle inaccessible et que seul le sifflement de l'eau contre la carène nous permettait d'apprécier.

Et nous, Marion Sénones et moi, que faisons-nous à bord de ce dundee ?

Tourmentées par le vieil instinct de migration qui sommeille encore au fond de l'être humain en dépit d'une casanière civilisation, nous avons voulu un vrai, un beau voyage – le Voyage ! – avec tout ce qu'une entreprise digne de ce nom comporte d'imprévu, de peines et de joies.

Cela avait semblé si simple, au début !

Une pacification difficile paraît encore la Mauritanie d'une auréole de mystère et de risque. La vieille route négrière nous y mènerait, puisque, pour nous, les prix d'Air France et des compagnies maritimes étaient prohibitifs. Nous partirions, comme les navigateurs de jadis et les pêcheurs langoustiers d'aujourd'hui, à bord d'un de ces jolis voiliers bretons solides, courageux, hospitaliers, bourrés de filets, d'espoirs et d'aventures. Je connaissais bien leurs équipages ; j'avais assez bourlingué avec eux sur la côte bretonne et, au large, des îles Scilly aux eaux espagnoles.

Puis, débarquées à Port-Étienne, nous « foncerions dans la nature », vivant avec les nomades et comme eux, nos moyens ne nous permettant pas de monter une caravane à prestige avec boys et perfectionnements de camping moderne.

Quand nous en aurions assez, nous trouverions bien un autre langoustier pour nous rapatrier, ou bien, à Dakar, quelque « occasion », comme on dit en Bretagne, bananier, cacahuettier ou autre navire marchand. Ceci était secondaire, l'essentiel dans un voyage étant le départ.

À Douarnenez, nous fîmes la connaissance d'un patron qui surveillait, près du môle, un canot plein de vivres.

– Alors, on dit comme ça que vous voulez partir pour la Mauritanie ?... Moi, ça m'gêne pas de vous prendre... C'est pas que j'aie de la place à bord, mais celui qui veut s'arranger, il arrive toujours !...

Ainsi, le 28 novembre, nous nous étions embarquées avec quatre lettres de recommandation, deux petits revolvers, un Kodak Junior et la mémoire farcie de bons conseils auxquels nous devions une cargaison de lainages digne de faire voile vers le Spitzberg.

Lorsqu'on a logé neuf hommes et un mousse, trois mois de vivres et de boissons, le mazout pour le moteur auxiliaire, les voiles et agrès de rechange, huit cents filets, les vêtements, un chien, douze lapins, vingt-quatre poules et divers bibelots dans le ventre d'un navire mesurant soixante-dix-huit pieds de long, déjà « engagé » par le moteur et le vivier à langoustes, il ne reste pas beaucoup de place pour le confort de deux passagères.

Le plus gentiment du monde, le patron Nédélec nous avait aménagé un parc à filets dans la grand-cale, qui était à la fois salon, salle à manger, magasin et atelier. Sur la claie de ce parc, on étendit une pailleasse ; des rideaux de toile tannée furent attachés tout autour, en manière de baldaquin,

par des bouts de ligne ; cela tenait de la carriole, du lit Renaissance, du cageot à volailles et du char mérovingien. Des barriques formèrent marchepied ; la caisse à carbure servit de table de nuit.

On ne voyait nulle paroi de la cale ; les parcs bourrés de filets bruns, les caissons d'eau et d'essence les recouvraient. Aux cloisons des parcs se balançaient des régimes de bananes, des cirés, des écheveaux de filin et de coton, des lièges neufs qui ressemblaient à des colliers barbares. La note blanche d'un casque disait où nous allions.

Au milieu, entre ses bancs, la table. Deux fois le jour, nous nous y retrouvions, coude à coude, affamés, et bien des regards se levaient vers l'éphéméride dont nous arrachions la feuille quotidienne, comme si ce geste nous rapprochait du but.

Qu'il nous semblait loin, parfois inaccessible, lorsque la tempête rageait, ou que les matelots, tissant et ramendant leurs filets, nous parlaient des grandes dunes chaudes où guettent les Maures voilés !

– Même qu'une fois, dans le sud du Rio de Oro, ils ont tiré sur le canot à Lanvoc'h qu'a eu son réservoir à essence percé !

– Nous autres aussi, près du Faux-Cap, on a été visés.

– J'sais pas c'que vous cherchez par là, bien sûr, mais moi, j'tournerais trois fois sur place avant de m'lancer dans la brousse, vat' !

– Avec les nègres, près de Dakar, à Sainte-Marie-de-Bathurst, c'est plus pareil ; ceux-là, y sont braves types. Dès qu'on est mouillé sur le lieu de pêche, ils accostent leurs pirogues pleines de fruits et, hop ! à bord, à ramasser les coquillages et les poissons pris dans les filets. Nous, comme de juste, on ne garde que les langoustes.

Marion et moi, entrecroisant le coton sur les navettes de bois, rêvions de nègres chargés de papayes et d'oranges, de danses sauvages sous les cocotiers, d'huîtres perlières, de requins-scies, de tortues géantes, hommes, bêtes et fleurs étranges, comme on en voit dans les livres des anciens navigateurs.

En attendant les offrandes des nègres, nous nous contentions de celles du bord, moins exotiques mais plus certaines, des belles pommes rouges de Bretagne que nous donnait un matelot ou l'autre, en poussant vers nous son grand pot de beurre.

– Prenez, prenez ! C'est de bon cœur ! Quand y en aura plus, on fera ceinture ensemble.

Des barbes hirsutes donnaient à nos compagnons des airs de pirates, mais nous les savions riches, sous leur rudesse, de cette bonté de cœur, toute simple et sans phrases, propre aux gens de mer.

La petite chienne du bord avait décidé de nous accorder ses faveurs. C'était une manière d'épagneul en réduction, comme on en voit dormir aux seuils des presbytères campagnards. Ses bandeaux noirs lui donnaient l'air modeste. On l'appelait *Bachturss* qui signifiait Bathurst, ou bien *Sainte-Marie*. Ces noms hardis n'étaient point faits pour elle car elle était douce, détestait la navigation et dissimulait son robuste appétit sous une fausse humilité de parente pauvre.

Treize jours déjà que nous menions cette vie simplifiée !

Nous avons rencontré des chalutiers, des croiseurs espagnols, des dundees et des goélettes sur cette route que sillonnaient jadis les bricks négriers emmenant vers l'exil leurs douloureuses cargaisons.

Peu à peu, la mer était devenue plus douce, d'un bleu plus profond, les jours, plus chauds. Les poules picoraient sur le pont ; les lapins s'abandonnaient à de tendres ébats. La nuit, le navire brassait, dans des remous d'argent, des étincelles phosphorescentes qui, seules, auraient pu faire le compte des étoiles du ciel.

Au début, Marion Sénones m'avait bien un peu reproché de l'avoir, une fois de plus, entraînée dans un de ces voyages qui me sont chers parce que, étant très longs, ils donnent l'illusion de mener très loin. Mais elle avait dû reconnaître qu'il était logique d'embarquer sur un dundee pêcheur de langoustes mauritaniennes pour aller en Mauritanie. Elle était donc redevenue charmante, méditait des romans maritimes et gagnait les cœurs des matelots en « tirant » leurs portraits.

Nous étions très contentes comme cela, d'autant plus que, la veille, toute la journée, nous avions longé les Canaries. D'abord Lanzarote, découpée en dents de scie, gris mauve sur le pâle ciel d'aube ; puis Fuertaventura aux montagnes ardoisées, aux sablières orange, qui, vers le soir, se confondit avec les nuages légers de l'horizon. Au crépuscule, le pic de Teyde surgit brusquement sur fond d'or, et le soleil se coucha, d'un coup, derrière la Grande Canarie.

Si j'ai commencé ce récit au treizième jour, ce n'est nullement par superstition, mais parce qu'à cette date mémorable nous comprîmes, toutes proportions gardées, l'allégresse de Colomb, Nuno Tristão, Ca' da Mósto, de tous ceux qui, après de longs efforts, aperçurent enfin, entre deux nuées, la terre de leurs désirs.

La *Belle-Hirondelle* somnolait, en panne de moteur et en quête de brise. Avec ses voiles brunes et roses grées en « ciseaux », elle semblait un grand papillon las, hésitant à poursuivre son vol incertain. Une brume lumineuse resserrait l'horizon autour d'elle. Sur le pont, les hommes, maussades, épissaient des orins autour des cailloux de mouillage.

Julic et Quiennec avaient mis leurs filets à sécher. Ça en faisait près de deux cents qui se balançaient comme des chevelures noires, brunes, châtaines ou blondes, alourdies de perles de plomb, accrochées aux deux canots, aux tangons, aux galhaubans, au treuil et jusqu'à la voile d'artimon repliée sur son gui. Des torsades de filin traînaient partout. Demain, ce serait le tour de deux autres marins, et ainsi de suite jusqu'à ce que mille filets soient bien secs et rangés, cinq par cinq, dans des sacs.

Cette brume légère était trop fragile pour résister à la brûlure du soleil tropical et, soudain, vers dix heures, l'Afrique parut.

Elle était plate, uniforme et comme usée, rongée de rouille et de vert-de-gris. Elle avait l'air très vieille et pas trop jolie. Il n'y avait rien dessus. Mais, telle quelle, elle nous sembla magnifique parce qu'elle était le visage de notre rêve vers lequel nous étions venues lentement, sur ce petit voilier. Un rêve enfin réalisé d'où naissaient déjà d'autres rêves. Une grande joie s'élançait vers nous de cette mince ligne de sable enchâssée entre le bleu verdâtre très clair du ciel et l'outremer brutal de l'eau, joie des choses longtemps désirées et enfin obtenues.

Et puis, nous disions :

– Oui, c'est comme ça sur le bord, mais à l'intérieur !...

À l'intérieur, ce serait pareil, sauf que les sables plus roses se couvriraient d'euphorbes au lait vénéneux et, ensuite, de buissons aux épines féroces.

Le Rio de Oro et sa sœur, la Mauritanie, étaient devant nous : le Trab-el-Beïdane, le « Sable (ou encore le Pays) des hommes blancs », des Maures. Un million de kilomètres carrés de sable qui s'étendent, d'une seule nappe ondulée de dunes et de vallées étroites, coupée, du nord au sud, par des chaînes de montagnes tabulaires – Adrar, Tagant, Assaba – entre les douteux confins marocains et la ligne précise du Sénégal, entre l'Atlantique et les grands déserts soudanais.

Pour la connaissance de ces sables, des hommes avaient donné leur force, leur jeunesse, leur science, parfois leur vie.

Pour des richesses de jadis, la gomme, les esclaves, l'or qui venait du Soudan au pas lent des chameaux à travers les solitudes brûlantes, Portugais, Anglais, Hollandais, Français, Espagnols, pendant des siècles, s'étaient disputé les comptoirs de la côte, aujourd'hui monceaux de ruines entourés de tombes.

Pour sa conquête, les colonnes françaises montant du Sénégal vers le nord avaient marqué leurs traces du sang des héros, car il fallait ouvrir la route qui unirait l'Algérie et le Maroc aux colonies du sud.

Dans ses repaires du Rio de Oro, le fanatisme grondait encore sous son étendard vert, et les pillards rôdaient au creux des dunes, aux défilés des montagnes.

Sur ces sables, cinq cent mille nomades, tantôt soumis, tantôt rebelles, également forts par le fusil et le chapelet musulman, voilaient leur énigme sous les plis du *litham* bleu de nuit.

C'était à ces sables que, leur dédiant une année de nos vies, nous allions demander de nous apprendre l'aventure.

Le lendemain, la *Belle-Hirondelle* tira ses bords le long de la côte du Rio de Oro, piège tendu sous le vol fragile des aviateurs de la « Ligne ». Une panne, et ils avaient le choix : l'Atlantique où Lécivain et Ducaud s'engloutirent en 1929 ; les sables qui représentaient l'affreuse captivité ou le martyr mortel. C'était là, tout près de nous, que, le 11 novembre 1929, Érable et Pintado furent massacrés ; de là que leur compagnon Gourp partit, sanglant, ligoté sur un chameau, pour s'en aller mourir à Casablanca.

En de pareils lieux, le regard se porte instinctivement vers le ciel. Marion s'écria :

– Regarde... En voilà un !...

Un avion s'avavançait, oiseau de lumière où s'accrochaient les derniers feux du soleil couchant, dans ce ciel où sacrifiés et rescapés – Ville et Rozès, Reine et Serres, Mermoz et tant d'autres, illustres ou obscurs – avaient tracé leur voie de douleur et de gloire.

Et combien d'autres héros mutilés la jalonnaient encore ?

Nos compagnons ne voyaient là que le lieu de pêche enfin atteint. C'étaient les remous autour de quelques épaves échouées sur les hauts-fonds, les souvenirs de camarades enlevés par une lame, de filets emportés par la tempête, de toutes les misères subies par la tenace flottille bretonne, qui balisaient leur route à eux.

Ce soir, on verrait le feu de Villa-Cisneros et, demain, on mouillerait les filets.

Ce qu'on vit auparavant, ce fut un voilier pareil à la *Belle-Hirondelle* d'où se détacha un canot. Dix gaillards embroussaillés sautèrent sur le pont comme à l'abordage, dix gars de Tréboul, des copains avec qui on allait pouvoir parler du pays et qui apportaient le courrier pris quelques jours plus tôt à Port-Étienne.

Le courrier, seule vraie joie de ces pauvres diables !

On parla de la pêche. « C'était pas qu'elle donnait beaucoup, mais enfin, c'était pas trop mauvais non plus », et Nédélec décida de rester là, pour voir.

Sous les poignes solides de ce double équipage, la *Belle-Hirondelle* replia ses ailes et s'en vint jeter l'ancre près du *Trébouliste*. Cela ne se passa point sans peines, cris et ferraillements.

Ensuite, le mousse, qui avait déjà de l'expérience, doubla la cotriade et sortit tout ce qu'il possédait de quarts et de verres ébréchés. Vous pensez bien qu'une pareille rencontre sous le vingt-troisième parallèle, ça se fête. Et pour cette fête, il n'y eut pas trop de toute la nuit.

Tout cela n'empêcha point que, le lendemain, de belle heure, il y eût grand branle-bas à bord. On mit les canots à la mer. La pêche commençait, le dur labeur quotidien : mouillage et relève des filets, à quelques encablures de la côte, triage des langoustes, surveillance des viviers, entretien des sennes dont les araignées de mer, les coquillages et les roches font vite des guenilles.

Encore le temps était-il à peu près calme, mais il arrive trop souvent que, pour sauver huit ou dix mille francs de filets immergés, les pêcheurs doivent risquer leurs vies à bord des petits canots dans les brisants, les bancs de sable, les barres et les tornades de cette côte meurtrière. Or, c'est justement par gros temps, dans l'eau trouble qui aveugle les langoustes, que l'on fait les meilleures pêches.

Nous fûmes invitées à embarquer chacune dans un canot « pour porter chance ».

À mesure que la *Belle-Hirondelle*, au mouillage, diminuait vers l'ouest, la côte grandissait devant nous. Une étrange côte, triste, aplatie sous un ciel gris et mauve. Des plages claires se creusaient entre les roches gréseuses striées horizontalement de soufre orangé verdâtre, avec des ondulations crayeuses et noires. Des dunes massives avançaient comme des bastions. Le jusant découvrait des îles de sable, aussitôt envahies d'oiseaux. Sur les plages, des chacals, pêcheurs nocturnes, avaient inscrit leurs traces.

Les couleurs du paysage formaient une harmonie inattendue de lavis japonais, à peine rehaussé de jaune pour la terre et les cirés, de vert sombre pour la mer, et d'une gouache vive, seule note blanche : l'écume à l'étrave des canots.

Nédélec tendit le bras au nord où l'on apercevait le poste militaire et les pêcheries de Villa-Cisneros.

– C'est là, derrière la pointe Durford, que Lanvoc'h a embarqué les prisonniers espagnols qu'on avait mis à Villa-Cisneros après la révolution de 1931. Vingt-sept qu'ils étaient, des rois et des reines... Il y a juste un an. Même que, la nuit de Noël, j'ai croisé son bateau qui descendait au sud, pour donner le change, avant de remonter je ne sais trop où... au Portugal, qu'on dit... Une belle pêche qu'il a faite là, oui-donc ! Ça doit mieux rapporter de pêcher des rois que des langoustes ! Y a 'core deux reines de reste, qu'ont pas osé embarquer. On dit ça, toujours !

On dit bien des choses au banc de quart des dundees et, en bas, pendant les longues soirées de ramendage. C'était beau à imaginer, cette légende des « reines d'Espagne » attendant leur délivrance au fond de leur donjon africain.

Voici ce qu'on nous raconta plus tard. La veille de Noël 1932, le *Gobernador* avait invité les déportés politiques qui étaient libres d'aller et venir dans la presqu'île. L'heure du dîner passa : personne ne vint. Les exilés avaient préféré l'invitation de Lanvoc'h. La radio alerta Las Palmas. Belle nouvelle à recevoir au milieu du réveillon ! À bord du seul navire de guerre susceptible de courir après les fuyards, il n'y avait pas de charbon, faute d'argent. Vous pensez bien qu'il n'y en eut pas davantage le lendemain, jour de Noël ! Et, lorsque tout fut enfin paré, Lanvoc'h était loin, avec sa cargaison.

Pour notre part, ce ne furent ni rois ni reines que nous trouvâmes sur la côte fâcheusement réputée du Rio de Oro, mais nos premiers Maures.

Ils nous épiaient du haut de la vieille dune érodée par le vent, nobles statues de bronze érigées en plein ciel, drapées de tuniques blanches et bleues. On voyait mal leurs visages, entre les plis des turbans noirs.

Les premiers nomades, les premiers du peuple errant avec lequel nous allions vivre ! Et ils semblaient nous faire des signes de bienvenue, agitant leurs fusils !

Mais, au lieu de nous conduire vers eux, les marins virèrent rapidement, cap au large. Il était temps : des balles sifflèrent, égratignant l'eau autour des canots.

– Quand j'veus dis que c'est des sauvages que vous allez chercher dans leur pourriture de désert ! hurla l'homme de barre, furieux. Jamais ils ne ratent de tirer sur les canots ! Au phare du Cap-Blanc, trois ans passés, ils ont assassiné le gardien Panduff. Ah ! les canailles !

Heureusement, tous les filets étaient dans les chaloupes, grouillants de poissons, de crabes, de bêtes multicolores ; les langoustes étaient rares : on ne ferait pas long feu ici.

– Toujours ça a été même chose, à se demander si ça finira jamais ! C'est dans eux de faire le mal. Et faudrait pas que vous croyiez que c'est rien que sur la côte espagnole que les Maures sont comme ça ! En Mauritanie, dans la « campagne », c'est pareil. Moi, j'sais bien ! Y a des gars du pays qui sont marsouins ; c'est plein d'Bretons dans les postes français. Ils le disent tous : c'est toujours des coups d'chien, et des *rezzou*, et des histoires à n'en plus finir... J'vous jure bien que, si je s'rais vous, des demoiselles qui sont pas forcées, j'irais pas mettre mon nez là-dedans !

Seulement, voilà, ce sable hostile avait pour lui l'attrait de l'inconnu, trop fort pour que le premier salut des nomades nous en détachât par quelques coups de fusil.

Nédélec nous emmena à Villa-Cisneros par une matinée douce comme une perle.

L'accueil de l'Afrique fut alors plus cordial : le gouverneur espagnol et les aviateurs français s'en chargèrent de bonne grâce.

Devant leurs tentes déguenillées, les Maures nous saluèrent avec de grands sourires, mais quelque chose brillait dans leurs yeux qui n'était pas très rassurant.

Les constructions blanches crénelées de bleu donnaient l'impression, par leur groupement et leur unité, d'être tout un village. Il n'y avait en réalité que la caserne, l'aviation espagnole, la base d'Air France, la pêcherie, une factorerie, l'école hispano-arabe et quelques baraquements. Après, rien que le sol nivelé comme de main d'homme, sec et roussi comme une poterie recuite.

Assez loin, un épais barrage de barbelés fermait la presqu'île en reliant des fortins.

Au-delà, c'était l'immense liberté, l'aventure, l'attraction d'un horizon fluide. C'était le désert !

Et, derrière la barricade, une caravane attendait, comme une invite mystérieuse...

*

Toute une semaine, au hasard de la pêche et des rencontres, la côte africaine, pâle et désespérée, se déroula sur bâbord.

La pêche était mauvaise. Le 20 décembre, il fallut dire adieu à la *Belle-Hirondelle*. On ne quitte pas un navire sans regret, non plus que les braves compagnons dont on a partagé l'existence pendant trois semaines. Leur destin était au sud, dans les eaux chaudes de la Gambie anglaise ; le nôtre était dans les sables de l'Est. De part et d'autre, il n'y avait qu'incertitude.

Notre débarquement à Port-Étienne fut modeste : après avoir doublé le phare Coppolani, puis celui de Cansado, la chaloupe buta contre un appontement de bois noir secoué par le ressac, au bord d'une longue grève blanche où des goélettes achevaient de mourir. Sur trois kilomètres de dunes basses, s'échelonnaient quatre petits groupes de bâtiments entortillés de barbelés et couronnés de vieux bidons, un troisième phare, quelques fortins d'où émergeait le coquelicot d'une chéchia de tirailleur. Par places, une lèpre de tentes pouilleuses couvrait le sol. Pas un arbuste, pas une herbe : les sauterelles venaient de passer.

Des pêcheurs maures, vêtus de défroques européennes mais la tête enveloppée de cotonnade indigo, nous saluèrent dans une langue inconnue et se chargèrent de notre barda : une malle aux ferrures rouillées, des valises moisies, un lot de sabots et de cirés, et la paillasse qui perdait en route sa balle d'avoine. En arrière-garde, Marion et moi marchions sans vanité vers l'accueil amical de quelques coloniaux ébahis.

Dès Port-Étienne (de son vrai nom Nouazibou, le « Puits des chacals », bien qu'il ne possède aucun point d'eau), on comprend aisément pourquoi les Maures n'ont qu'un même mot, *trab*, pour désigner le pays et le sable. Connaissent-ils, peuvent-ils imaginer un pays qui ne soit point fait de sable ? Nous n'apercevions, à perte de vue, qu'un sol blanc et poudreux bosselé de monticules, hérissé de roches gréseuses ciselées par le vent en découpes chimériques, et qui n'étaient en somme que du sable durci. Ce chaos hallucinant, mêlé de tombes françaises et arabes, couvrait toute la presque île jusqu'aux grèves lisses du poste espagnol de la Agüera.

Port-Étienne, un des premiers postes créés par les Français à la frontière du Rio de Oro, est trop connu, les avions de la Ligne y ont débarqué trop de voyageurs pour que je le décrive une fois de plus. Tout a été dit sur son poste militaire, sa base d'aviation, ses pêcheries, ses camps de rezzou, ses ambitions de grand port de pêche et ses espoirs déçus. Peut-être le

gouvernement de la Mauritanie, qui siège à Saint-Louis du Sénégal, étudiant son budget déficitaire, a-t-il jugé qu'il y avait des œuvres plus urgentes à accomplir qu'un port avec wharf et île de ciment pour les rares navires qui apportent de l'eau et des marchandises, généralement étrangères, dans ce poste à l'hinterland sans ressources. Du même coup, le frigorifique est resté au domaine des rêves et les chalutiers sont restés au large où ils se débrouillent fort bien. Ainsi les habitants de Port-Étienne se trouvent protégés (après un essai infructueux) contre l'établissement d'une douane, et les pêcheurs du littoral français, en pleine crise, contre la sole à cinq francs le kilo.

La grande affaire pour nous, c'était la connaissance des Maures. Nous étions venues exprès pour cela et ils ne demandaient qu'à se lier avec nous. Leurs avances consistaient principalement à nous poursuivre, criant d'une haleine : « Boujou, Madame-cadeau ! » Nous traînions sur nos pas une horde d'enfants nus et de femmes drapées comme des statues antiques dans leurs *malahfas* de *guinée* bleu noir, les enveloppant tout entières de plis harmonieux. Les femmes, elles, ne mendiaient pas, elles exigeaient. Les hommes, plus méfiants, nous regardaient de loin et détournaient la tête devant l'appareil photographique.

Peu à peu, les tentes misérables se firent plus accueillantes. On nous y appelait même parfois, au passage, pour boire, accroupies sur les nattes, les quatre verres de thé saturé de sucre.

Nous eûmes des amis : le *dioula*, marchand ambulant, venu acheter des pains de sucre, du thé, des pièces de guinée, monnaie d'échange depuis plusieurs siècles, qu'il revendrait aux campements de la brousse ; la belle Aïcha, amenée du Sud par un mari qui l'avait répudiée, attendant depuis deux ans le passage problématique de caravaniers de son pays, afin de regagner avec eux la tente de son père où elle se remarierait ; Ahmed-Saloum, le patron de lanche, qui devait nous conduire vers le sud, à El-Memrhar, rejoindre notre escorte dès que nous aurions reçu de Dakar l'autorisation de partir en brousse.

La brousse, mot prestigieux qui allumait une flamme passionnée dans leurs yeux noirs. La brousse !...

– Là-bas, tu as les grands chameaux, les bœufs, les moutons, beaucoup le bon lait. Là-bas, y en a belles tentes en poil de mouton. Ici, tu vois, il n’y a rien puisqu’il n’y a pas les pâturages pour les bêtes... Y en a beau complètement, la brousse. Tu fais tout ce que tu veux, tu marches, tu restes, personne te voit, personne te dit rien. Tu es libre, tu comprends ? Oui, c’est ça, tu es libre !... Le Beïdani aussi, il est libre !...

Ainsi, sous leurs toits de guenilles, dans ce pays où une garnison, la base d’Air France, les pêcheries, un dispensaire, une poste, des bateaux, des voyageurs établissaient une vie européenne, où les Maures se trouvaient directement mêlés par leur travail à cette activité étrangère, ils restaient ce qu’ils étaient : des nomades, solidaires les uns des autres en face des maîtres qu’il fallait bien servir pour vivre, des maîtres qu’on aimait parfois, mais auxquels on préférait toujours la brousse lointaine.

Et, regardant avec indifférence les avions, les autos ou la T.S.F., ces miracles dont les « Nazaréens » s’enorgueillissent, ils rêvaient de cette brousse où il n’y avait rien qu’une merveilleuse liberté.

Pauvres nomades venus de loin s’apprivoiser ici ! C’étaient pour la plupart des Berbères, les fils des Almoravides conquérants de l’Espagne. Leurs cousins plus aisés, à Fez, à Marrakech, à Agadir, gardent encore précieusement la monnaie *zabil*, ainsi nommée d’une princesse espagnole qu’aimait un sultan marocain, et la clef de la maison cordouane ou grenadine que leurs ancêtres habitaient au Moyen Âge. Qui peut connaître l’avenir et les desseins d’Allah ?

À Port-Étienne, deux fois vaincus, ils étaient à présent tributaires de guerriers et de marabouts, et contribuables français. Marins, manœuvres, mécaniciens ou boys, ils s’aveulissaient au contact d’une civilisation incompatible avec la leur, tout en amassant de quoi payer l’impôt français et les redevances de leurs suzerains arabes.

Parmi ces petites gens, ces *zénagui*, que l’on reconnaissait facilement à leur type berbère, corps trapus, figures larges et mates lisérées de barbes noires, nous rencontrions aussi leurs chefs. Les marabouts Ahel-Grâa et Barekallah maniaient le fusil aussi bien que le chapelet musulman, mais les guerriers qui se disaient orgueilleusement arabes *hassane*, c’est-à-dire fils de Hassan le Conquérant, ne connaissaient que la poudre. Parmi eux, les Ouled-Delim se résignaient avec amertume devant les armes françaises. Sur leurs chameaux amaigris, des chefs de fractions venaient, du Rio de Oro,

marchander l'impôt de soumission qu'ils savaient si bien faire payer à leurs propres vaincus. Ils étaient nobles et farouches, et, dans l'ombre des *aouli*, leurs yeux brillaient, cruels, guetteurs, comme ceux des chacals pris aux pièges.

Les patrons de la flottille de pêche étaient aussi des Ouled-Delim, seule tribu guerrière qui compte des marins et consente à travailler, bien que ce ne soit point sans rancœur qu'ils servent des chrétiens pour le maigre salaire de quatre à huit francs par jour.

Leurs mousses et les hommes de peine qui nettoyaient, salaient et séchaient les énormes courbines si abondantes dans les eaux africaines, étaient des esclaves noirs dont les ancêtres avaient été razziés au Sénégal et au Soudan. Ceux-ci étaient des Imraguen, des pêcheurs qui vivent dans des paillotes tout le long de la côte.

L'administration les appelle « serviteurs-nés » et punit sévèrement les ventes et achats qu'elle vient à surprendre. Seulement, on ne lui raconte pas tout ce qui se passe au grand secret de la brousse !

Débarquer en Mauritanie, c'est faire un bond en arrière de vingt siècles, c'est retourner aux temps bibliques. Chefs de tentes et serviteurs partagent misère ou richesse, la même couverture en peau de chèvre, le même verre de thé, la même pipe, et cependant ces serviteurs sont bien des esclaves, des captifs sur lesquels le maître a droit de vie et de mort, qu'il peut acheter, louer, vendre ou libérer à sa guise.

Au Maroc, la France leur a offert, avec la liberté, l'inquiétude des lendemains, le chômage, la crise, et ils supplient leurs anciens maîtres de les accueillir, comme jadis, au sein de la famille.

Pour les esclaves d'Afrique, point de soucis, d'assurances ni de retraites ; leur foyer est au campement de leur naissance à leur mort et, si le maître les libère, ils restent volontairement près de lui sous le nom de *haratine*.

Si imparfaite que soit la société maure, avant de la bouleverser, il faudrait être sûr d'avoir mieux à offrir.

Cent kilomètres de sable nu séparaient ces exilés, Arabes, Berbères et nègres, du paradis perdu.

Souvent, après le thé, ils s’amusaient de danses qui semblaient un essor. Les aouli devenus écharpes libéraient les chevelures bouclées. Les danseurs tremblaient d’un frissonnement extatique et les longs *drâa* de percale bleue, déployés sur les bras étendus, frémissaient comme des ailes impatientes. Longtemps, ils s’exaltaient au rythme du tam-tam qu’une vieille femme battait sur quelque bidon vide, mais sur leurs fronts pesait le fatalisme de la race, la résignation qui les tenait ici, sans plainte, puisque Allah, qu’ils nommaient *Moulannah*, le voulait.

Parfois, les masques de servitude tombaient et nous apercevions un éclair farouche d’orgueil, de révolte et d’espoir. Beaucoup de ces hommes appartenaient aux tribus dissidentes qui avaient fait les grands rezzou de 1924 et 1927, qui pillaient les avions en panne au Rio de Oro, n’hésitaient point à assassiner quelque promeneur solitaire aux environs de Port-Étienne et luttait autour du *Sultan bleu*, vers Smara et l’oued Noun.

Un soir que nous étions chez un Européen ami des Maures, un jeune garçon entra, paré de cette fière beauté des adolescents du désert. Son aouli encadrait un visage merveilleusement noble, aux larges yeux noirs, à l’ovale parfait. Sur le *drâa* bleu, les bandoulières de percale blanche, croisées, renaient un poignard marocain en argent ciselé et la cartouchière de cuir rouge.

C’était le domestique du médecin.

Il porta la main droite à son cœur en appelant les bénédictions de *Moulannah* sur le maître de la maison qui était à la fois son père et sa mère, qui était bienfaisant comme la pluie, grand comme le soleil, qui...

L’Européen l’interrompt :

– Qu’est-ce que tu veux ?

Alors le jeune Mohammed raconta une longue histoire entremêlée de louanges et de supplications. Depuis longtemps (il avait bien dix-sept ans) il voulait se marier et la femme de son cœur (qui en avait douze) était venue de la brousse aujourd’hui même avec ses parents. Le père exigeait du fiancé cinq cents francs de dot !

Car, en Mauritanie, c'est le mari qui paye une dot en rapport avec sa caste. L'Européen dit à cela que les Maures vendent leurs filles. Le Maure dit que les femmes françaises achètent leurs maris et chacun méprise la coutume de l'autre.

– Cent *ouguiate* ! Que veux-tu que je fasse, moi qui ne possède rien ? Alors je suis venu parce que tu es riche, puissant et généreux...

L'Européen fit mine d'hésiter, parla d'autre chose.

– Tu as vu les Ouled-Delim qui sont arrivés hier pour faire leur soumission ?

La figure de Mohammed s'assombrit.

– Oui. Ils ont payé le tribut, des fusils et des chameaux. Il n'a pas plu au Rio. Les bêtes ont faim ; il faut bien descendre aux pâturages français.

À la base de toute diplomatie, des soumissions et des razzias, toujours on trouve la pluie !

– Ce n'est pas seulement pour cela, Mohammed ; les Français vont faire la grande guerre sur l'oued Noun et tes parents Aït-Lhassen eux-mêmes parlent de se soumettre.

– Non, non, les Aït-Lhassen jamais soumis, jamais payer l'impôt aux Roumis, jamais. Ma tribu, c'est trop grands guerriers. '*Lhamdou*' *llah* !

Et Mohammed, le feu aux joues, la main crispée sur son poignard, oubliait sa fiancée et ses cinq cents francs..., qu'il eut quand même le lendemain.

La noce fut très belle. Au milieu de la nuit, malgré le bruit du tam-tam, on entendit le cri de la nouvelle mariée et l'on put montrer, au seuil de la tente, sa malahfa qui portait la trace précieuse de sa virginité.

Ils étaient capables aussi de fidélité lorsque la force et la grandeur d'un chef savait émouvoir leur faculté d'attachement et offrir un sujet d'admiration à leurs âmes de guerriers.

Le boy des Pêcheries, né dans l'Adrar, était le vassal d'une tribu hassania. Tout jeune, le hasard d'une nomadisation l'avait amené à Port-Étienne. Il était de mœurs paisibles, fort dévoué, excellent cuisinier, et ne se laissait aller à une juste colère que si son maître venait à le traiter de « philosophe ».

– Non, monsieur, Sidi pas « fait les œufs ». Pas joli dire ça, monsieur ! C'est les autruches seulement qui « fait les œufs » !

Et Sidi remontait son aouli sur son nez et se retirait dignement dans sa cuisine, son tablier flottant autour de ses jambes nues.

Dieu sait pourtant si le titre de philosophe convenait à Sidi !

Il arriva qu'un jour, les convives réunis autour de la table parlèrent de l'Adrar, de sa conquête, du général Gouraud qui venait justement de débarquer à Dakar pour aller inaugurer à Bamako la statue d'Archinard.

Sidi s'arrêta net, bouche bée, un plat de crème d'une main, l'autre sur sa poitrine.

– Eh bien, Sidi ! Tu rêves ?

– Non, monsieur, Sidi jamais rêver ! Mais si tu parles gélinial Gouraud, moi y perds ma tête.

– Ah ! c'est vrai ! Dans la hiérarchie des vénération de Sidi, Gouraud vient tout de suite après Moulanah et son prophète.

– Oui, monsieur. Je connais lui complètement ! Quand tous mes parents y a tués dans la guerre des Français, les tirailleurs m'ont ramassé perdu dans l'brousse. Alors ji suis venu Atar faire boy pour gélinial. J'étais pitit, pitit, je n'avais pas encore gagné boubou. Moi, monsieur, y servais l'café pour gélinial Gouraud. Mon vieux, c'était fort, gélinial Gouraud, fort et bon complètement ! Akh !

La mort de son père, de ses oncles, de ses frères aînés, l'humiliation de la défaite, tout s'effaçait dans le rayonnement du grand chef dressé comme une figure de légende sur les montagnes de l'Adrar, ces montagnes austères, carrées comme des socles gigantesques, que nous verrions un jour.

Ainsi, peu à peu, nous apprenions à connaître les Maures qui sont cruels et hospitaliers, orgueilleux et flatteurs, paresseux, avides et généreux, mendiants parce que, partageant le peu qu'ils ont, ils trouvent naturel que ceux qui possèdent partagent avec eux, qui sont capables d'admirer leur vainqueur s'ils peuvent le respecter, que l'on dit fourbes parce que le cœur ne se soumet pas toujours quand la main paie le tribut – et que l'on aime, malgré tout, pour leur noblesse de race, leur grâce et leur mystère.



Mer africaine – ceux du Nord, ceux des terres brunes et des eaux grises, imaginent aussitôt une nappe de lapis étalée sous un azur brutal. La mer africaine, ce jour-là, était un tumulte de jade et d'argent brassé par la houle. Le vent d'est y jetait tantôt des rafales de grosse pluie, tantôt le sable rose du désert, et le ciel orageux y trempait de longues écharpes violettes ou des reflets bleuis.

La baie du Lévrier est large et profonde. Jusqu'à l'horizon où Port-Étienne avait disparu, rien d'autre que l'eau, le ciel et, au milieu, dans le vent dont nul obstacle n'a freiné la course à travers tout un continent, une petite lanche canarienne aux formes amincies se débattant comme elle pouvait avec sa grande aile d'insecte effilée sur la vergue latine.

L'arrière était encapuchonné d'une sorte de bâche en grosse toile ; l'avant, encombré d'un monceau de guenilles bleues. À la barre, Ahmed-Saloum, le visage caché jusqu'aux yeux par son aouli ; à la proue, vigie attentive, un nègre enturbanné, demi-nu sous un grand morceau de fourrure râpée. Rien d'autre ne bougeait. Mais, lorsque la lanche glissa, sur les dorures du crépuscule, dans les eaux calmes de la baie des Pélicans, Marion Sénones et moi risquâmes le nez hors de la bâche où nos bagages s'abritaient avec nous autour de la paille.

Brahim, le boy ouled-delim, s'éveilla. Les guenilles se soulevèrent, libérant un grand Maure dédaigneux, en blanc bleui de *chandorah* neuve toute grasse de teinture, que nous devons laisser plus loin, à Tenaloul, pour organiser un convoi de marchandises. Le second matelot montra son visage de pirate et Cheikh, éclatant de cette beauté des jeunes nomades, se redressa, le mousqueton au poing. Au pied du mât, un vieux foc retomba sur le pont, dégageant une femme empaquetée de loques et un bébé de trois ans, la petite Bettah, vêtue avec simplicité d'un bracelet d'argent à chaque patte ; ce costume lui semblait sans doute insuffisant, car elle se mit à hurler dans le vent glacial qui transperçait nos tricots. En vain : ce n'est pas la mode, en Mauritanie, de couvrir les enfants, quelles que soient la température et les circonstances.

Tout le monde s'ébroua, s'étira, murmurant des *Elhamdou lillah !...* *T'Barek Allah !...* « Que Dieu soit béni » pour avoir écarté de nous, nomades terriens, les *djenoun* redoutables qui habitent la mer ! Il fallait bien les affronter, car il y a, sur les pistes du Tasiast, des dangers pires que les diables : les R'Gueïbat pillards qui guettent, de la frontière du Rio, les petites caravanes isolées.

Chacun roula autour de sa tête la longue bande de chandorah, serra dans sa ceinture les plis harmonieux des tuniques, suspendit aux bandoulières croisées le sac rouge plein de cartouches et le poignard d'argent ; et la petite pipe maure, bourrée d'âcre tabac, passa de lèvres en lèvres.

La lanche avançait doucement vers la plage. Des milliers d'oiseaux s'envolèrent avec des cris perçants. Quand l'embarcation fut près de s'échouer, Messaoud, l'esclave-pêcheur, amena la voile, s'assit sur le plat-bord et se laissa glisser dans l'eau jusqu'au ventre. Des remous, autour de son corps sombre et luisant, encerclaient d'or et de plomb sa marche vers les amarres, l'ancre, le bateau.

L'un après l'autre, il transporta sur ses épaules les Maures qui étaient ses maîtres, puisque de tribus guerrières, et la vieille femme apeurée ; la petite Bettah n'ayant pas voulu quitter sa grand-mère, il l'attrapa par un bras, gigotante et nue comme une grenouille brune.

Près de la tente improvisée, sur le rivage désert, un feu de broussailles s'alluma bientôt pour la bouillotte du thé. La grande paix des fins de jour, un instant troublée, se refit peu à peu. Les hommes se prosternèrent, face à La Mecque, sous la première étoile, firent couler symboliquement le sable fluide sur leurs visages recueillis, et les paroles du *Salam* s'élevèrent, graves, dans la nuit musulmane.

Paris était loin. L'aventure que nous avions voulue nous tenait à présent !

Sitôt reçue l'autorisation du gouverneur général de l'A.O.F., nous étions parties vers El-Memrhar, village imraguen, où trois guerriers sous le commandement d'un vieux chef viendraient nous rejoindre pour nous conduire à Nouakchott. Après, on verrait.

Pour le moment, nous étions là, avec nos petits revolvers et notre grande confiance, au milieu d'Ouled-Delim, fraction à demi soumise d'une grande tribu dissidente. On nous avait bien dit que c'étaient de braves gens employés depuis longtemps à Port-Étienne, mais on nous avait raconté aussi qu'en 1932, leurs cousins, également matelots de lanches françaises, avaient filé pour prendre part à la razzia sur Moutounsi où fut tué le lieutenant de Mac-Mahon.

Le loyalisme des tribus du Nord est question atmosphérique. La pluie sur les pâturages du Rio signifie dissidence ; sur ceux du Sud, soumission. Cette année, le Rio était sec. Pour combien de temps ?

Brahim revint s'asseoir près de nous. À mesure qu'il s'éloignait de Port-Étienne, il perdait son air sournois de boy trop bien dressé. Il avait repris un drâa, comme les autres ; il rentrait chez lui ; il redevenait un nomade, un maître de la brousse.

– Tu n'as pas l'frousse, au moins ? Écoute pour que ti comprends. Le Beïdani, y a bon type. Y faire l'-z-histoires seulement quand y a trop fâché pour la misère et l'impôt. L'Européen y veut tout prendre, y prendre tout l'Afrique, y faire payer pour les pâturages, pour les puits, pour tout. Ça, y a pas moyen ! Quand tu n'as plus à manger à droite, tu vas à gauche ; si tu n'as pas gagné l'argent, tu fais bataille pour avoir le tout-c'qu'y-faut, et après tu cours te cacher chez l'-z-Espagnols, forcément.

À Port-Étienne, les Beïdane font profession de mépriser nos voisins, mais ici...

– L'-z-Espagnols, y a le bon, y a le mauvais, comme les autres, forcément. Moi, j'veis t'expliquer les conditions de la question pour que ti comprends bien. Tu as vu mon le-chef-de-fraction à Port-Étienne. Lui a fait soumission, donné les fusils, les chameaux et tout ; l'commandant y regarde lui même chose captif. Si mon chef y va Cap-Juby, l'-z-Espagnol ne demande rien, y faire cadeaux, salue poliment. La guerre est finie, bon ! Y a faire ami et oublier le mauvais, comme le Beïdani y fait avec le Beïdani. Ti comprends, l'-z-Espagnol, y a pas si fort que l'Français, mais y a pas mauvais pour la soumission.

Puis Brahim revint à son souci du moment :

– Non, t'as pas besoin tu as l'frousse ! Nous y a faire tout c'que tu veux. Y a conduire toi à El-Memrhar ; c'est bons types, les Imraguen ! Après, toi tu vois tout la Mour'tanie, et ça, mon vieux, c'est beau complètement !

Et, comme un gage du pacte que nous avions fait avec le Trab-el-Beïdane et ses nomades, le pauvre Brahim, guerrier hassani et boy français, sortit de sa cartouchière deux petites bagues d'argent aux ciselures usées qu'il nous offrit, au creux de sa main brune.

Après le Salam de l'aube, Messaoud, le nègre-canot, rembarqua tout son monde et nous sortîmes, avec les oiseaux marins, de la baie des Pélicans, cuvette ronde entourée d'un rivage plat.

Un vent aigre soufflait de terre et nous grelottions dans le petit jour vert-de-gris. Ce n'était point fait pour égayer un paysage qui servit de décor à tant de tragédies.

Depuis le temps où le suffète Hannon, les Perses, les Phéniciens, virent des crocodiles dans la Seguiet-el-Hamra et l'oued Drâa, combien de galères, de caravelles et de navires furent victimes des sables que Messaoud, penché à l'avant, signalait à Ahmed-Saloum ? Depuis que Nuno Tristão, en 1443, redécouvrit l'île d'Arguin ? Depuis que les bricks de traite firent voile vers les comptoirs européens de la Mauritanie et du Sénégal ?

Qu'il était facile, sous ce ciel gris, alors que notre lanche talonnait les premières pentes du banc d'Arguin, d'évoquer la *Méduse* qui vint s'y échouer en 1817, les barques de naufragés et l'affreux radeau errant pendant des jours, partageant ses cadavres entre le désert de l'eau et celui de la côte !

Le débarquement, vers dix heures, à la pointe sud-ouest d'Arguin, fit une heureuse diversion. À notre tour, nous grimpâmes sur les épaules de Messaoud pour atteindre une plage de sable détrempe qui nous happa aussitôt les jambes. Puis, assises sur un talus, à l'abri de quelques broussailles, nous nous intéressâmes vivement aux préparatifs de notre premier repas maure.

D'abord, nos compagnons, depuis Ahmed-Saloum jusqu'à Bettah, sucèrent le bec de la théière pleine d'eau trouble. Après quoi, on y fit le thé vert, sirupeux, dont il est d'usage de boire quatre verres ; au second, j'en avais assez, mais Marion, plus endurante, alla jusqu'au troisième. Brahim s'activait autour d'une marmite où, le moment venu, nous puisâmes à poignée, comme les autres, une horrible bouillie faite de riz, de viande et de sable.

Nous ignorions que le temps était proche où la théière nous semblerait toujours trop tôt épuisée, où le riz touillé à pleines mains crasseuses serait une heureuse diversion au méchoui de mouton coriace cuit dans le sable et la braise, où nous boirions aussi, à grandes goulées, aux bouilloires et aux calebasses communes, car la vie de brousse simplifie l'existence en faisant oublier les préceptes d'une hygiène illusoire.

C'était donc cela, Arguin, petite tache blanche sur l'océan pâle des *Croquis sahariens* : une immense *sebkha* rousse, marécage marin desséché, fermée au nord-est par des dunes claires. À mesure que nous la traversions, Cheikh et Sid-Ahmed en tête, le fusil à l'épaule, ces dunes semblaient se dissoudre comme un mirage. Pourtant, nous savions bien que, là-bas, étaient le fort en ruines et les citernes des établissements que le Portugal, la Hollande, l'Angleterre et la France se disputèrent pendant quatre siècles, tantôt florissants, tantôt anéantis par la Compagnie du Sénégal.

L'unique résultat de ces luttes, c'étaient les tombes qui couvraient, de leurs entourages de pierres brutes, l'extrémité de l'île. Les plus anciennes s'étaient au-delà d'une faille d'argile rouge, sur un promontoire de sable blanc. Encore régulièrement dessinées de grès rugueux, sur chacune un bloc noir marquait la tête.

Sur les bords du promontoire rongé par la mer, le sable avait glissé, dénudant des squelettes disloqués qui regardaient la ruine d'Arguin, le fort écroulé, l'appontement inutile, avec leurs orbites vides.

De la lutte sanglante des convoitises, des jalousies, il ne restait que cela : pierres, ossements, fragments de briques grises ou vineuses fabriquées jadis par les esclaves portugais, débris de silex à briquets perdus par les Maures, monceaux de murailles abattues sous lesquels on pouvait imaginer quelque secret, les citernes intarissables au fond des grottes où les pêcheurs indigènes viennent encore se ravitailler.

C'en était fini des souvenirs tristes et des paysages désolés. Sitôt que nous eûmes doublé le haut massif rocheux que la pointe El-Freh tend vers la mer au bout d'une mince crête de sable, nous entrâmes au royaume des

oiseaux.

Ils décrivaient au-dessus de nous des lignes, des cercles, des triangles, ils revêtaient d'un manteau de plumes les roches gréseuses où se voyait le travail de la mer et du vent. Ils formaient à fleur d'eau de grandes îles palpitantes ; les Iknioua (que les Maures appellent *Fohidiji-Jraïf* et dont le nombre varie avec la marée) en étaient recouvertes. Il y en avait de toutes les tailles, de tous les gris, de tous les vols. Les flamants roses déployaient des grâces de kakémonos japonais et les gros pélicans solennels se tenaient à l'écart du menu peuple des bécassines, des mouettes et des cormorans.

De temps à autre, nous aurions bien voulu savoir où nous étions. Penchées sur la carte, nous nous efforcions d'en comparer le dessin aux contours indécis de cette côte mouvante. L'équipage nommait pour nous les îles, les caps, les points d'eau que les géographes avaient francisés par des noms de ministres ou des appellations originales telles que pointe des Hyènes ou des Autruches. Les géographes étant absents, nous dûmes renoncer à y comprendre quelque chose.

Heureusement, nous avions d'autres distractions : le plaisir de rêver au bon soleil revenu, les gentilleses de Bettah imitant, avec ses petites mains, la danse mystérieuse de celles de sa grand-mère, la course vive des requins autour de la lanche, l'apparition sur la côte des premières euphorbes de brousse, des premiers dromadaires se détachant en ridicules silhouettes au sommet des dunes – et, soudain, au détour d'un cap, d'une lanche pareille à la nôtre, voguant à notre rencontre.

C'étaient des Imraguen en route vers Port-Étienne. Les deux bateaux s'accostèrent, voiles repliées. Les hommes murmurèrent comme une litanie les interminables salutations.

– *Labès ?...* Vous n'avez point de mal ? Comment vous portez-vous ?... Bien, grâce à Dieu !... Comment vont vos enfants ? Votre famille ? Vos amis ? Ceux du campement ? Vos troupeaux ?... *Labès alikoum, 'hamdou lillah !* Ils n'ont point de mal, Dieu soit loué ! Qu'Il prolonge ta vie, qu'Il élève ton rang, qu'Il confonde tes envieux !...

Chaque question, chaque souhait se répète plusieurs fois ; le tout dure un bon quart d'heure. Après quoi, les Imraguen nous apprirent que Cheikhould-Mouknas avait son campement à Tenaloul et se tenait prêt à nous rejoindre.

La lanche était pleine de poissons secs dont un nègre tendit une brassée à Messaoud en échange d'un demi-pain de sucre. Un tourbillon de mouches s'agitait autour de ce troc.

Tout à coup, une petite main brune souleva un pan de voile et une Beïdania parut, accroupie sur des sacs. C'était une femme de guerrier retournant à sa tente du Rio de Oro, et sa figure n'était point cachée comme celle des femmes marabouts. Elle avait des yeux hardis et caressants ; ses dents étincelaient dans son visage sombre ; des bijoux barbares ornaient son cou ; ses cheveux, partagés en multiples petites nattes, étaient mêlés de perles et de coquillages. De son bras rond chargé de bracelets, elle nous fit des signes d'adieu lorsque sa lanche s'élança vers le nord, d'un beau mouvement d'aile de sa voile gonflée.

Ce fut le rivage de l'île Gouchneh qui nous offrit notre dernière nuit marine, paisible, biblique, près d'un feu qui soulignait de reflets rouges les tuniques flottantes, les torses muselés, les profils noblement ciselés. Seule lueur de vie sur ces îles désertes, la mer déserte, la côte déserte. Nous seuls, un petit groupe humain disparate, un maigre feu, une tente, un bateau, c'est tout.

« Personne te voit, personne te dira rien ! On est libre... Y en a beau complètement, la brousse !... »

Sur la dune basse, les fleurs jaunes des « bananes de Maures » exhalaient leur parfum de cyclamen.

À l'ouest, deux autres îles s'allongeaient, parallèles, Iouili et Tidra. À l'est, la terre couverte d'arbustes.

En des temps plus troublés, la nuit aurait pu être moins paisible ; fuyant les razzi, il arrive que des caravanes se réfugient à Gouchneh qu'un haut-fond de cinquante centimètres relie à Foumotric.

Les razzi n'étaient pourtant pas loin, et Sid-Ahmed, qui avait débarqué la veille à Tenaloul, devait l'apprendre bientôt. Nous aussi, d'ailleurs !

Sur une mince nappe d'eau, parcourue de courants et de requins, Ahmed-Saloum, guidé par Messaoud, cherchait un chemin hasardeux. La côte elle-même, jusqu'à El-Memrhar, ne serait plus désormais qu'un jeu irréel d'illusions d'eau et de mirages de sable.

Les villages imraguen, Taschott, Regueïba, y groupaient leurs misérables paillotes et leurs barques à proue aiguë comme un nez de narval.

À notre approche, les pêcheurs se précipitaient au bord de l'eau avec des cris et des gestes d'appel. Les femmes, au milieu du village, pressées en groupes sculpturaux, frappaient des mains, dansaient en poussant leurs *yoyous* stridents. À mesure que nous nous éloignions, hommes et femmes nous suivaient, courant et chantant le long de la grève.

Et nos yeux étaient ravis de la beauté antique des voiles sombres où se jouait le vent, de la grâce puissante des corps luisants, de toute cette fête primitive en l'honneur du voyageur qui passe.

*

El-Memrhar : une longue grève blanche prolongée en pente douce loin sous la mer, dont les vagues apportent patiemment le sable qui transforme, jour après jour, la côte mauritanienne. Des crabes gélasimes rouges et violets brandissant comme un bouclier leur unique pince blanche ; des pélicans, des mouettes, des flamants roses cherchant leur vie au bord de l'eau.

À deux cents kilomètres au nord, Port-Étienne ; à cinq cents kilomètres au sud, Saint-Louis du Sénégal. Rien d'autre que des îles à naufrages, des sables roses, des euphorbes gris mauve, et le charme désolé d'une nature qui, ne donnant rien à l'homme, n'en reçoit rien non plus.

El-Memrhar : quelques huttes, rondes comme des ruches, quelques tentes brunes. Des enfants nus jouent, sous des nuées de mouches. On entend le bruit monotone des pilons qui écrasent les détritiques de poisson pour le repas du soir.

Une frise barbare contre le ciel pâle : des Noirs, vêtus seulement d'un petit caleçon de cuir brun qui leur colle à la peau, rentrent leurs filets suspendus à des perches qu'ils portent deux à deux.

À gauche du village, trois humbles croix de planches rappellent un massacre de pêcheurs espagnols.

À droite, posés sur des crânes de marsouins, trois coffres vermoulus pleins de livres de sagesse. Un vieux marabout les a laissés là, avant de mourir, afin que leur poussière se dissolve, un jour, dans le vent et le sable.

Voilà ce que je revois lorsque j'évoque ce village de pêcheurs où notre lanche nous amena, un matin de janvier, d'un dernier élan de sa voile latine.

Les nouvelles traversent vite la mer ou la brousse, en Mauritanie, et les Imraguen nous attendaient sur la plage d'El-Memrhar.

Dès que la barque fut ancrée, ils s'élancèrent dans les vagues, comme des tritons de bronze, nous empoignèrent au bord de la lanche, avec de grands rires blancs, et, juchées sur leurs larges épaules, nous eûmes la flatteuse impression d'être portées en triomphe vers quelque peuplade sauvage.

Le tam-tam, comme à R'Gueïbat, menait grand bruit et les captives demies, qui n'avaient jamais vu d'Européennes, semblaient saisies d'une joie dionysiaque hors de proportion avec notre modeste arrivée. L'une d'elles frappait un grand tambour tandis qu'un bébé, accroché dans son dos par un pagne de guinée, dormait paisiblement au milieu du vacarme.

Cela s'exaspéra tout l'après-midi, pour atteindre son paroxysme le soir, quand des Imraguen mimèrent, avec leurs bâtons d'ânier en guise de fusils, une parade guerrière, puis des danses de séduction, les gestes obscènes des chiens et la mort du bœuf tué par le lion.

Une distribution de thé, de sucre et de tabac donna un dernier regain à leur zèle et acheva d'établir notre popularité.

C'est que les occasions de se réjouir sont rares dans la dure existence des pauvres Imraguen !

Ils forment une race à part, méprisée, impure : les Porognes, nés du sang mêlé des premiers Berbères, des mystérieux indigènes qu'ils trouvèrent là et des nègres qu'on vendait tout le long de la côte. Ces origines leur ont fait des corps trapus, étonnamment larges, des visages courts aux traits accusés, aux yeux tristes, qui ne ressemblent à aucun autre type mauritanien.

Elles leur ont fait aussi une existence de parias, qu'aggrave encore leur éloignement des postes français et des grands marabouts. Tributaires ou captifs, serviteurs d'Arabes et de Berbères, ils doivent payer leurs maîtres pour pêcher, pour transhumer, pour boire l'eau saumâtre des puits.

Des maîtres, ils en ont partout, de l'Adrar au Trarza : au Tiris, chez les Ouled-Delim ; en Iguidi, au Tasiast, chez les Ouled-Bousba, bien que le droit coranique stipule qu'un homme ne doit pas payer l'impôt à plusieurs hommes.

Seule, la nature leur est favorable, qui a mis tant de poissons dans les eaux africaines et, sur la côte, le *titarek*, sorte de genêt dont les fibres servent à tisser les filets. Ce sont des sennes grossières, grées de poids d'argile et de flotteurs en bois léger d'euphorbe.

Outre la courbine, les mulets abondent, surtout en nouvelle lune, et leurs œufs, ou poutargues, sont vendus aux pêcheries de Port-Étienne. Des caravanes de petits ânes gris portent vers Nouakchott et Saint-Louis les poissons séchés au soleil. Les débris invendables, têtes, peaux, arêtes pilées, constituent la nourriture des pêcheurs.

Marion Sénones et moi, nous les avons vus, dans l'eau jusqu'au torse, armés de bâtons, mouillant leurs filets sur les hauts-fonds de sable, se battant avec les requins et les chacals, halant leur pêche sur le rivage. Des gosses de sept à huit ans, les yeux gluants d'ophtalmie, le ventre et les jambes enflés, travaillaient avec leurs pères.

Ceux-ci étaient des « patrons ». Leurs esclaves ramassaient la pêche et la transportaient de la plage aux huttes où les femmes la préparaient pour le séchage.

Avec cela, il faut avant tout payer les impôts annuels : six cents francs aux Français, cinq pièces de guinée aux Ouled-Séïd, trois aux Ouled-Mohammed-Laleub, trente à des guerriers de l'Adrar, une demi-pièce aux Ouled-Lap, etc., jusqu'aux deux mètres cinquante que l'on doit aux Ahel-Grâa.

À cinq francs les vingt gros poissons, l'acquittement de toutes ces *horma* représente un certain travail.

Lorsque nous y campâmes, El-Memrhar était paisible, mais il arrive que des guerriers viennent de loin réclamer des paiements en retard. Malheur aux tributaires qui ne possèdent rien ! S'ils ne peuvent payer, ils seront chassés à coups de trique, affamés, terrifiés, puis, après plusieurs jours, ramenés à El-Memrhar. Les guerriers les surveillent de la plage, saisissant à mesure les poissons pêchés, s'emparant des meilleures huttes, des plus belles femmes. Et lorsque enfin ils disparaissent, sur leurs grands méhara, vers la brousse, ils ne laissent que famine et désolation dans le pauvre campement bouleversé.

Le nombre des Imraguen diminue... la misère, la fuite au Rio de Oro, la loi impitoyable qui tue dès leur naissance les enfants des femmes non mariées.

Quand on fait remarquer aux guerriers qu'ils détruisent ainsi, aveuglément, une source de revenus, ils hochent la tête avec indifférence.

– Tu as raison, mais que veux-tu ? Il en a toujours été ainsi ; nous n'y pouvons rien : les Imraguen, c'est *lhamm*, c'est la viande et leur sort était écrit. Que la volonté d'Allah soit faite ! *La illah ill Allah !*

C'est à El-Memrhar que notre escorte vint nous rejoindre, le 10 janvier.

Au trot de magnifiques méhara, Cheikh-ould-Mouknas arriva, vêtu de blanc, prince de la brousse entouré de trois guerriers bleus.

Autour d'eux, le nuage de sable que soulevait leur course se fondait avec l'or des dunes, dans la flambée du soleil couchant.

Les chameaux écumants s'agenouillèrent devant nous avec des bramements de rage. Sur le pelage roux d'un *azouzel* de course, un mouton noir, amarré en croupe, ruisselait le sang de sa gorge béante.

Avec leurs poignards, leurs écharpes blanches en croix sur la poitrine, le litham bleu nuit ne livrant que leurs grands yeux cruels, les guerriers maures, les Hassane, surgissaient d'un pays inconnu, d'un âge oublié, du temps médiéval des serfs, des fières chevauchées vers de chimériques guerres saintes, de toute cette rude et noble chevalerie que leurs ancêtres apportèrent, jadis, au monde chrétien.

Vu de près, franchement, Cheikh avait l'air d'un brigand. Pour nous rassurer, sans doute, il avait épinglé à son burnous ses deux médailles sahariennes. Il était malin comme un rapace, mais serviable, avec des façons de grand seigneur. D'un séjour à Paris pendant l'Exposition coloniale, il avait rapporté une langue pittoresque, une solide admiration pour un pays où l'on peut gaspiller tant d'eau sur les places publiques, et le goût des photos de petites danseuses par quoi les paquets de cigarettes Job tentent de charmer la solitude des coloniaux. Il regrettait les Folies-Bergère.

– Petits pantalons de Paris, ah ! jamais casser !

Mais il préférait la brousse.

Nous commençâmes tout de suite les préparatifs de départ dont l'essentiel était, évidemment, la distribution des rations. Convenues d'avance par un intermédiaire qui avait ses raisons pour vouloir plaire à Cheikh, elles étaient exorbitantes, de même que la solde des hommes et la location des chameaux. Comme nous n'en savions rien, nous étions enchantées.

Sous la tente, la lueur d'une mèche de guenille brûlant dans l'huile de poisson éclairait le profil busqué, les yeux aigus de Cheikh. Un berger de Palestine tendait les sacs de cuir, béants, et nous comptions avec ardeur les pains de sucre, les feuilles de tabac, nous versions, verre par verre, le riz et le thé. Les temps bibliques nous étaient rendus et il me semblait mesurer les boisseaux de grain dont on achetait la fille d'un roi.

Cheikh était-il content ? Cela, nous ne le saurions jamais, pas même lorsque, plus tard, à Nouakchott, il accepterait en silence les cadeaux de pièces de guinée que nous poserions timidement devant lui, sans qu'il daignât y toucher, ni même les regarder. Nous ignorions encore qu'un Maure n'est jamais content, et que les cadeaux donnent, à mesure, une force nouvelle à son désir.

Nos sacs étant vides et les leurs remplis, nos partisans allèrent vaquer à d'autres occupations. Et les curieux que le spectacle de tant de richesses avait attirés se mirent à commenter l'affaire avec des voix de prêche et d'interminables redites.

Soudain se produisit l'événement qui reposait depuis toujours dans les desseins d'Allah.

Un cri, au loin, déchira la nuit, se rapprocha, se multiplia. Les Beïdane avaient déjà compris. Un coup de poing renversa la lumière. Une voix étouffée nous enjoignit de rester là, sans bouger ni parler. Courses de pieds nus sur le sable, ordres, contrordres, disputes des hommes, plaintes aiguës des femmes, sanglots des enfants. Nous distinguâmes enfin, au milieu du tumulte qui emplissait le campement, le cri d'alarme, cent fois répété, un cri de vieille femme demi-folle d'épouvante : « Razzi ! Razzi ! »

Nous étions là, toutes seules avec une jeune femme serrant sous ses voiles un bébé endormi.

Devant la tente, la mer déferlait doucement. Sous la paix des étoiles tournoyait l'affolement des hommes.

Ce fut le moment que Marion Sénones choisit pour me demander avec calme si, vraiment, tout compte fait, je ne pensais pas qu'il aurait mieux valu suivre les conseils du général Gouraud : « Ne vous fiez jamais aux Maures... Ne voyagez jamais seules avec eux, si francisés qu'ils soient. »

C'était bien, n'est-ce pas, la chose à dire ici où nous nous étions confiées à des Ouled-Delim dont la parenté dissidente guettait, chaque semaine, au Rio de Oro, les avions de la Ligne !

Dans un éclair, je revis soudain les visages haineux, les cruels yeux obliques des Ouled-Delim venus se soumettre à Port-Étienne. Se soumettre ? Oui, jusqu'à ce que les pâturages du Nord reverdissent sous la première pluie !

Dehors, les hurlements avaient repris, aggravés de querelles.

Et nos partisans, qu'étaient-ils devenus ? Quelques semaines plus tard, connaissant mieux les Maures, nous aurions su qu'ayant touché leur solde, ils avaient encore à prélever le droit du seigneur, dans l'ombre des huttes, sur les belles captives. C'était là que l'alerte les avait surpris.

À bout de patience, au fond de cette tente noire comme un piège, nous décidâmes de nous enfuir sur la grève mais, à peine dehors, un groupe sombre nous barra la route.

C'étaient Cheikh et les autres, le mousqueton au poing.

L'alerte était calmée.

Deux étrangers, le visage caché par les aouli, avaient saisi, questionné une vieille esclave qui cherchait son mouton perdu dans la brousse. Ayant pu s'enfuir, elle avait jeté la panique, montré en tremblant son pagne déchiré. On avait cherché, sans rien trouver que des traces brouillées sur le sable. Sans doute, la présence de quatre guerriers avait découragé les pillards. Peut-être reviendraient-ils avec du renfort. On veilla, les fusils chargés, vainement.

Au petit jour, comme nous étions enfin endormies sous la garde de Cheikh, une fusillade nous éveilla, le cœur battant. Ce n'était qu'une salve de joie. La femme de Lhasen avait eu si peur, cette nuit, qu'elle avait « gagné pitit » un peu avant terme, et son mari faisait le tour de la paillote, tirant des coups de fusil en l'honneur du petit guerrier qui venait de naître.

Plus tard, au poste de Boutilimit, des télégrammes officiels nous apprirent que nous n'avions pas tremblé pour rien. Le trop célèbre cousin du Sultan bleu, Brahim-Salem-ould-Moïchan, surnommé l'Insaisissable, avait détruit, à moins de cent kilomètres d'El-Memrhar, la caravane qu'un commerçant de Port-Étienne envoyait à Atar, celle-là même que le malheureux Sid-Ahmed devait convoier : trente chameaux volés, marchandises pillées ; ce qu'on ne put emporter fut brûlé sur place.

Les pillards étaient venus du Nord, comme toujours. Qui les avait avertis du départ de cette caravane ? Ils ne manquaient pas d'alliés le long de la côte. Peut-être aussi les chefs Ouled-Delim s'étaient-ils vengés du refus humiliant par quoi le commandant de Port-Étienne avait accueilli leurs vieux chameaux efflanqués et leurs fusils rouillés. En route, des parents établis depuis longtemps en territoire français les avaient renseignés, ravitaillés.

Après le pillage, Brahim-Salem s'en fut tout près de là, chez un cousin dont le fils servait de boy au commerçant français. Celui-ci dormait sous la tente, sans se douter de son malheur. Brahim réveilla doucement le boy couché à côté de son maître.

– Demain, tu diras au Roumi que moi, l'Insaisissable, j'ai détruit sa caravane et que je suis venu ici où je l'ai regardé dormir. La loi d'hospitalité défend de tuer son ennemi sous une tente de la tribu, mais qu'il prenne

garde : si jamais je le trouve dans la brousse ou dans un campement étranger, je l'égorgerai comme un mouton.

Et il partit au trot, avec des détours, pour emmêler ses traces.

Brahim-Salem connaissait certainement notre présence aux environs, car on n'avait encore jamais vu deux Nazaréennes courir la brousse seules avec des Maures et c'était un événement qui tenait sa place dans les palabres du soir. Nous représentions des bagages à piller, peut-être une rançon ; en tout cas, la joie de nuire à ces chiens de conquérants.

Mais les émissaires rapportèrent que Cheikh-ould-Mouknas et ses trois neveux étaient déjà près de nous. Or, c'étaient des hommes de baroud avec lesquels il était sage de compter. Toute la bande s'en fut donc exercer ses ravages aux dépens de petits tributaires sans armes, du côté d'Akjoujt.

Si bien que le commandant du peloton méhariste réunit ses goumiers, avec leurs fortes montures toujours prêtes à partir en chasse. Ils marchèrent longtemps, sans repos, et il arriva qu'un matin, le soleil n'éclaira plus devant eux les traces qui, jusqu'alors, avaient guidé leurs recherches. Ayant aperçu l'ennemi, les fuyards avaient arrêté leur course alourdie par le butin. Ils s'étaient cachés, eux, les chameaux et les bagages, à demi ensablés derrière les épineux touffus, attendant que les beaux goumiers aux écharpes rouges eussent disparu vers le Rio. Après quoi, ils y rentrèrent à leur tour, par une autre route.

Voilà ce que raconta le sable, quelques jours plus tard.

Quant à nous, notre nomadisation avait bien failli prendre une orientation imprévue vers le Nord où, prisonnières des dissidents, nous aurions eu le loisir d'apprendre non à commander les Maures, mais à les servir.

II

LES DUNES DE LA PEUR

La brousse est donc cette immense étendue gonflée de dunes roses ou blondes, creusée de sebkhas rousses, de vallées blanches qu'on appelle *gouds*, de regs caillouteux, d'*agera* pierreuse, qui ondule, sous des arbustes variés, entre deux déserts : celui de l'eau, l'Atlantique, celui des sables nus, le Nord soudanais. Un mur la traverse ; un mur : *Dhar*, c'est ainsi que les Maures nomment les montagnes de l'est.

Les Européens disent que sa partie française mesure huit cent cinquante mille kilomètres carrés. Les nomades savent seulement que, pour la parcourir, il faut des jours et des jours de chameau, des jours et des jours de solitude et de silence, et que, seul, Moulanah peut connaître la part de chance et de malchance qui en fixera le nombre. Car la brousse est pleine de hasards, de dangers et de mauvais génies. Cette brousse, le Trab-el-Beïdane, qui est toute la Mauritanie, les Français la nomment la « Nature », et ils y « foncent ». Les Beïdane y transhument, c'est-à-dire qu'ils y marchent, de puits en puits, de pâturage en pâturage, avec leurs familles, leurs esclaves et leurs troupeaux, toute leur vie.

Sa densité de population est représentée par l'indice 0,5 au kilomètre carré ; comme ces moitiés d'hommes kilométriques sont groupées par campements fort éloignés les uns des autres, il reste suffisamment d'espace libre pour l'exercice de toutes les énergies.

La Nature, partagée en huit cercles civils ou militaires, est gouvernée par dix-huit postes français reliés au Sénégal au moyen de tronçons de routes plus ou moins parcourus d'autos, ou bien, comme Akjoujt et Atar, par des

convois de camions, mais sans routes. Et les tentes dressées sur cette Nature obéissent, paient l'impôt et défendent leurs secrets.

Le matin du 11 janvier, à El-Memrhar, en revêtant le *siroual* et le drâa bleu par-dessus le drâa blanc, en enveloppant nos têtes de l'aouli de chandorah indigo, c'était la transhumance que nous avions choisie, avec ses difficultés qui permettent d'apprendre, avec sa lenteur qui laisse le temps de voir et d'écouter.

Nous devions partir dès l'aube. Trois hommes revinrent, tirant quatre chameaux par la bride. Les deux autres bêtes s'étaient égarées, pendant la nuit, au pâturage qui est simplement un lieu plus boisé d'arbustes épineux que la brousse environnante. Les chameaux peuvent faire bien du chemin malgré leurs entraves. Ali était à la recherche des deux fugitifs, il avait vu leurs traces et les ramènerait bientôt, si c'était la volonté de Moulanah.

Cheikh semblait inquiet, car c'était un mauvais endroit pour confier des chameaux à la garde de Dieu.

Bien entendu, Marion et moi étions fort agitées par cette attente qui n'était que la première de beaucoup d'autres.

Cela nous laissa le temps de considérer nos chameaux sous tous les angles.

Ils étaient magnifiques, de solides méhara aux têtes fines, aux pelages beiges ou fauves, moelleux et ondulés, mais nous n'avions pas encore compris l'esthétique du chameau ; ces masses bossues, balancées sur de longues pattes grêles et agrémentées de cols de cafetières, nous semblaient parfaitement ridicules. Je crois que l'angoisse d'avoir bientôt à grimper dessus comptait pour beaucoup dans notre antipathie.

C'étaient des dromadaires, mais, en Mauritanie, les Européens ont décidé que les dromadaires s'appelleraient chameaux, comme les gazelles s'appelleraient biches et les crocodiles, caïmans. On ne sait pas pourquoi, mais il n'y a rien à faire contre un usage si solidement établi.

Enfin, au milieu de l'après-midi, les retardataires rejoignirent le reste du *goum*, menés par Ali qui ne voyait aucune raison de se dépêcher.

Les apprenties caravanières, elles, n'en virent aucune pour se réjouir car, aussitôt, ces six bêtes, jusqu'alors assez paisibles, obéissant aux « Chott... Chchtt ! » des guerriers, s'agenouillèrent, s'accroupirent en deux temps et remplirent l'espace de cris affreux. Cela tenait des rugissements du fauve qu'on égorge et des beuglements du taureau furieux. Il s'y mêlait des borborygmes au fond de gueules béantes, édentées et barbouillées de verdure écrasées. Par moments, ils se taisaient, d'un coup, et l'on n'avait pas le temps de remercier Allah que les protestations s'élevaient de nouveau, sous le plus futile prétexte : une *rahla* trop en avant, ou en arrière, ou juste au milieu, une courroie trop serrée ou trop lâche, la bride qu'on attachait à l'anneau de leur narine droite, une *tassoufra* qu'on arrimait sur leur croupe. Le chameau gueule par principe ; il gueule quand on le charge et quand on le décharge, quand on l'arrête et quand on le pousse, quand on lui demande de tourner et quand on le prie de marcher droit, encore heureux quand il ne vous crache pas son déjeuner à la figure. Il est comme ces bienfaiteurs maussades qui grognent en vous accordant leurs secours, et il ne peut jamais rendre service de bon cœur.

N'ayant jamais vu de caravanes d'Européens, nous trouvions que la nôtre avait grand air. Les bagages, cependant, manquaient d'unité : des tisoufren bariolées garnies de longues franges voisinaient avec des sacs de scout et de marin ; nos casques coloniaux sans emploi couronnaient d'une blancheur inattendue les croupes de nos chameaux ; l'humble bouilloire de fer-blanc, dont nous ne soupçonnions pas l'utilité primordiale, se balançait sur celui de Cheikh. Ali et Hassan s'étaient chargés des *guerbas*, dépouilles de chèvres qui, pleines d'eau saumâtre, offraient une déplorable ressemblance avec ces « chiens gonflés » qu'on voit descendre les fleuves, le ventre en l'air.

Pour terminer le chargement, Ahmed dégagea d'une croûte de mouches un mouton égorgé, dépiauté, et le posa, tout saignant, sur notre plus jolie tassoufra. Cheikh, convoyant des Européennes qui, sûrement, ne savaient pas manger d'un coup pour trois ou quatre jours, avait jugé prudent d'emporter des provisions. Dans l'Agneïtir et l'Amoukrouz que nous allions traverser jusqu'à Nouakchott pendant deux cents kilomètres, les puits avaient encore de l'eau, les pâturages étaient encore verts, ce qui permettait aux pillards de venir y chercher fortune. Les nomades et leurs troupeaux leur laissaient la place, retenus dans des régions plus sûres par la

crainte des mauvaises rencontres. Seuls, les Imraguen, ne pouvant faire autrement et, d'ailleurs, n'ayant pas grand-chose à perdre, campaient le long du littoral. Tels quels, nos bagages étaient somptueux en comparaison de ceux que nous aurions plus tard, avec l'expérience qui simplifierait tout.

Le moment pénible était venu. Hassan se chargea de moi, et Ahmed de Marion.

– C'est pas trop 'ficile. Tu mets le ton-pied sur jambe ton chameau, et pis sur son dos. C'est ça !

Aussitôt, je basculai en avant, puis en arrière, et je me trouvai, d'une dernière secousse, assise dans une sorte de cuvette, à deux mètres cinquante d'altitude.

Hassan me passa la bride et un bâton qu'il appelait *tebbous*, et s'en fut vers sa propre monture. Faute de sentir sur son dos une autorité capable de décider pour elle, la mienne se mit à tourner, cherchant son chemin avec des cris déchirants. Le pire est que je voyais ma pauvre Marion, aussi impuissante que moi, fuir en direction opposée.

Enfin, la caravane s'ébranla ; les chameaux, bêtes sociables, se groupèrent, et notre rôle se borna à conserver notre équilibre, tout en laissant nos montures suivre celles de nos compagnons qui allaient l'œil aux aguets, le mousqueton chargé en travers des genoux.

À pas lents, nous sortîmes du reg et, bientôt, il n'y eut, à perte de vue, que des vallonnements de sable fin couleur d'ocre rose, plantés d'euphorbes gris violacé. Quelques fleurs jaunes étoilaient les rosettes de feuilles vert amande que les chameaux happaient au passage en faisant jaillir un lait vénéneux.

C'était la brousse, la vraie, baignée de silence et de crépuscule, et la première nuit qu'elle nous offrit, en haut d'une butte de sable surmontée d'un arbuste, fut bien belle.

D'abord, il y eut le plaisir de voir disparaître, en quête de leur dîner, ces bêtes paradoxales, déchargées, calmées et dûment entravées de torsades d'herbes. Puis, nos guerriers préparèrent notre campement de hasard avec des prévenances de gentilshommes faisant les honneurs de leur domaine.

Nous avions deux invités : Bouhibé, un Aït-Lhassen qui venait du Sud marocain et parcourait mille cinq cents kilomètres pour aller acquitter, à Nouakchott, le prix d'une chamelle. Messaoud, lui, était un captif regagnant son campement imraguen. Tous deux profitaient de notre escorte pour s'en faire protéger, surtout Messaoud qui savait qu'un captif est une valeur ambulante bien tentante pour les voleurs. En route, il se tenait près des chameaux sur lesquels son humble condition lui interdisait de monter, et il marchait, inlassable, un bâton en travers des épaules, son siroual roulé en ceinture pour être plus à l'aise.

Outre son propre maître, un captif doit servir les gens de qualité partout où il en trouve, et Messaoud se hâta de préparer le thé et le méchoui. Cuisine assez simple : on coupe des quartiers de mouton que l'on enfouit dans le sable et la braise ; quand elle est cuite, on tape la viande avec un bâton, comme un tapis, pour en faire tomber le sable et chacun se débrouille des dents et des ongles.

Dès que ce fut prêt, on versa le thé à la menthe. Cheikh le bénit en murmurant « *Bismillah !* » et, comme ces guerriers étaient gens bien élevés, ils le humèrent bruyamment, avec de grands soupirs d'aise. Quatre fois, rituellement, Hassan brisa le pain de sucre, goûta l'infusion, remplit les verres de très haut, d'un jet précis, et les distribua. Mais Ali se leva, emportant sa pitance derrière un buisson.

– Il a honte, m'expliqua Hassan. Lui y a pas moyen boire, ni manger, ni fumer, ni rire, ni chanter, ni entendre chanter, ni regarder femme beïdania devant Ahmed qui est grand frère pour lui. C'est même chose devant le son-père et frère pour son père. Forcément, ti comprends : si y a moyen le petit frère blaguer devant le grand, lui y a plus honte, y a plus obéir ni rien.

– Pas bon, Hassan, d'être le petit frère, alors !

– Si ! Lui y a gagné beaucoup cadeaux, gagné un chameau avec Ahmed quand il marie. Et puis, quand le son-père y a foutu, lui rester avec son mère, et quand son mère y a foutu aussi, lui y a gagné la tente pour lui.

– Et Bouhibé c'est camarade pour toi ?

– Pas connais... Non... Il est venu...

– Mais il n'a pas de bagages ? Vous lui donnez à manger sur vos rations ?

– Forcément. Quand un type y a rien gagné et qu'y a bon type gentil, le Maure toujours y a faire comme ça ; il partage.

Et il alluma sa pipe en os de mouton qui passa de bouche en bouche jusqu'à la dernière bouffée de fumée âcre.

C'était l'heure des récits. Bouhibé décrivit avec lyrisme les splendeurs du Nord, où il avait un jardin. Les autres rirent beaucoup à l'idée qu'on puisse avoir un jardin avec des murs autour.

– Y en a toi kif mouton dans l'*zériba* !... Toi, qu'est-ce qu'y a faire avec un jardin ?

– Jardin de moi, y a beau complètement, et mon femme il le mange !

Le rire homérique de Cheikh domina tous les autres. Bouhibé, vexé, annonça qu'il était temps de faire Salam, et ils allèrent tous se prosterner vers La Mecque, faisant couler le sable tiède sur leurs visages, en guise d'ablutions.

Ensuite, chacun se roula dans son burnous, les mains crispées sur les fusils ; Hassan alla prendre son tour de veille en haut d'un monticule, et l'on n'entendit plus, dans l'immense paix saharienne, que le grand respir de Cheikh, le cri d'un chacal, au loin, et le tintement d'un chapelet.

Le lendemain matin, alors que nous attendions l'inévitable chameau perdu, Ahmed tendit la main vers l'est.

– Beïdani, y a venir.

À quoi répondit le bruit sec des chargeurs glissés dans les mousquetons.

Le Beïdani ne sembla, tout d'abord, pas plus enchanté que nous de cette rencontre. En échangeant les bénédictions d'usage, il tenait son chameau *baraqué* et son fusil prêt en cas de surprise. Ce n'était pas du goût de Cheikh qui lui fit lâcher tout cela et lui offrit le thé, par compensation, tout en le surveillant du coin de l'œil.

La méfiance était partout, flottante, entre le ciel gris et les dunes roses. Elle se levait de chaque vallée, épiait en haut de chaque dune. Devant chaque obstacle, on se disait : « Qu'y a-t-il, de l'autre côté ? »

– Tu vois ces dunes, là-bas, plus loin que les arbres bleus ? C'est là que moi, Cheikh, j'ai tué un chef du Nord qui avait fait beaucoup le mauvais. Y avait tué des Beïdane, tué des Français, tué des tirailleurs, volé beaucoup de chameaux. Après que l'ieutenant Mac-Mahon y en a mort à Moutounsi, là,

au sud, moi j'ai guetté longtemps. Y a bien connais les pistes et tous les puits !

Cheikh guettait encore, comme ce jour où il avait gagné sa médaille ; il le revivait, ramassé, replié sur son fusil, au pied de cet arbuste aux longues épines blanches pareil à celui qui avait abrité son affût. Ses yeux luisaient d'un éclair fauve ; ses narines frémissaient au souvenir de sa victoire et le geste de sa main montrait les puits, dessinait les pistes, évoquait la surprise de l'ennemi, sa défaite et sa force à lui, Cheikh, le vieux chef des Ahel-Ghazel, dont jamais la balle ne manquait son but.

– Forcément, un jour, j'ai miré lui, debout près d'un arbre, avec ses hommes qui faire le tout-qu'est-c'qu'y-faut pour le thé. Lui y a pas connaît' que j'étais venu avec quarante hommes. Je vise lui, tranquillement ; je tire première : y a cassé son bras ; je tire deuxième : cassé son épaule ; je tire troisième : cassé son jambe ; je tire : cassé son tête ! Ahahah ! Je tire et je tire et je tire ! Et lui y a mort, mort complètement ! Ahahah ! Mes hommes, eux, y a tiré sur les sacrés cochons et y a tué quatorze !

Cheikh reposa près de lui, le canon entre ses orteils à cause du sable, le mousqueton avec lequel il avait mimé la scène. Tout son grand corps était secoué par ce rire énorme, célèbre de Port-Étienne à Nouakchott ; des larmes en brillaient dans ses yeux d'oiseau de proie.

– Ti regardes ton chameau ! Le trou-là sous son oreille, c'est balle de cette bataille !

En somme, le chef ennemi avait eu bien de la patience de se laisser « casser » par petits morceaux avant de mourir « complètement » !

– Après, il est venu beaucoup les salauds du Nord, trois cents fusils avec Mohammed-el-Mamoun. Passés par ici, mais eux y a trop peur pour l'émir du Trarza et les goumiers français, alors y faire coure pour Brakna, volé des chameaux beaucoup, et puis fout l'camp chez eux au Rio de Oro... Non, y a pas bon ici ! Seulement, moi, y a fort trop ; y a bonne tête, bonne poudre. Pas besoin ti as peur avec moi... Moi, y a grand bandit ! Y a gagné deux médailles !

Cheikh, malgré ses gloires guerrières, avait gardé une étonnante simplicité. Tous les bagages dont les jeunes ne voulaient point, le quartier de mouton, la bouilloire rouillée, l'outre de cuir pour puiser l'eau, la vieille tassoufra graisseuse et rafistolée, s'entassaient sur son chameau, le moins beau du goum. Il avait une rahla disjointe, étayée par des paquets de chiffons, un tebbous noueux et pas même de bride.

Ça ne fait rien, il était Cheikh, le chef, et il dressait sur sa bête efflanquée une grande silhouette de don Quichotte, avec son turban en forme de heaume d'où s'échappait toujours le panache d'une mèche frisée.

Le soir, au campement, il s'asseyait au milieu de nous, et, pour raccommoder son burnous en loques, il disait :

– Donne l'aiguille ! Donne l'fil !

Et nous obéissions, comme les autres, au patriarche qui nous gardait.

À la nuit, il rendait l'aiguille et le fil, les ciseaux dont il avait égalisé sa moustache, sortait son chapelet et, tout en le laissant tourner entre ses doigts, il racontait Paris, l'Exposition où il était entré « huit cents hommes » en un seul jour, où les boîtes-photos se braquaient sur lui.

– Moi y a dire au z'homme : Ti donnes cinq francs ou je cache mon gueule dans mon aouli. Mais le femme français, y a zolie, y a pas faire payer pour phouto, jamais !

Brave Cheikh, vieux gosse roublard, si naïvement orgueilleux, dévoué, dépenaillé et fier, qui nous commandait comme ses propres filles, mais n'aurait point permis aux autres le moindre écart et veillait sur notre bien-être, notre sécurité oui, comme un père !

Les jours passaient, tous semblables. Nous traversions de larges sebkhas de sel bleu qui, de loin, ressemblaient à des lacs ; nous grimpons des dunes molles et nous les redescendions dans une cascade rose. Les épineux, talhas, acacias, iguinins, avaient succédé aux euphorbes. À midi et le soir, nous campions près de quelque arbuste, mangeant invariablement un morceau de mouton entre deux séries de quatre verres de thé. Nous regardions les couleurs pâles de la brousse changer sous la course du soleil ; les nuits nous émerveillaient du nombre de leurs étoiles, et le sortilège africain nous pénétrait peu à peu.

Tout était bien. La seule chose qui nous inquiétait, c'était que la lutte entre nos épidermes et les rahlas fût par trop inégale. Les écorchures se creusaient, s'élargissaient à chaque étape et les premiers anthrax firent leur apparition. Tous les méharistes, s'ils veulent bien se reporter à leurs débuts, me comprendront.

Mais, un jour que nous contournions par la plage l'erg d'El-Mahara, les chameaux, effrayés par les vagues, se mirent à trotter. Les braves bêtes ! C'en fut terminé avec l'affreux pas lent, écœurant, lassant, le seul que nous connaissions, et nous décidâmes de garder le trot, malgré les protestations de Cheikh qui préférait user nos fesses plutôt que de fatiguer ses bêtes.

Où étaient-elles, les belles tentes brunes qu'on nous avait promises ? Les calebasses de lait de chamelle, les tam-tams de fête ? La brousse était déserte, vidée par la crainte. Depuis la rencontre du deuxième jour, tout ce que nous avions vu, à un puits qui se composait d'une vingtaine d'*oglots*, trous ronds à demi pleins de fumier et d'eau magnésienne, c'était un vieux berger gardant quelques vaches-zébus. Il avait abreuvé nos bêtes et rempli nos guerbis. Après nous avoir vendu un petit mouton, il avait versé, d'une outre de cuir dans nos quarts, une boisson grisâtre et nauséabonde faite de lait aigre et d'eau sale. Montrant les vaches, je réclamai du lait.

– Le lait de bœuf, y a pas moyen de gagner, me répondit Hassan.

Je n'insistai pas ; Hassan semblait avoir ses raisons, et les belles vaches partirent, emportant le seul breuvage propre que l'on pût espérer ici.

Oui, Hassan avait ses raisons et je le sus bientôt au puits de Lemsid.

Depuis plusieurs heures, nous marchions à travers une savane de hautes herbes séchées. À l'horizon, des dunes blanches grandissaient lentement. Comme toujours, on ne savait de quoi était faite la séduction, la noblesse de ce paysage triste et plat. Peut-être de son essentielle pureté, de l'espèce de recueillement qui pèse sur les gens et les choses d'Afrique.

Lasses et assoiffées, nous atteignîmes Lemsid. Le vent séculaire avait sculpté les dunes en un extraordinaire décor de cirques, de mamelons, de vallons, superposés en gradins, en volutes. La surface en était durcie, moirée d'ondulations. Le vent avait déposé une poussière noirâtre sur les

sommets qui étaient ainsi plus sombres que la coupe des falaises et l'œil en recevait une impression bizarre, irréaliste, de paysage en négatif.

Au centre du cirque, tout un campement, en transhumance vers Nouakchott, se reposait, entourant le puits. Cette fois, il y avait un grand troupeau de zébus, des centaines de chèvres, de moutons et d'ânes gris. Les esclaves s'empressèrent autour de nous ; des femmes, traînant leurs longs voiles dans le sable, et des enfants nus approchèrent, attirés par cet événement incroyable : des « femmes-l'Européen », sans Européen, dans la brousse !

De nouveau, je demandai du lait : il n'y avait pas moyen, encore, d'en *gagner* parce que « petit le bœuf » n'étant pas là, « le bœuf il ne veut pas donner son lait ».

J'avoue que je ne compris rien à cette histoire et que j'insistai, j'exigeai ! Enfin, un esclave se dévoua.

Jamais plus, d'un bout à l'autre de la Mauritanie, je n'ai demandé du lait en l'absence de « petit le bœuf » !

L'esclave s'approcha d'une vache, entrava ses pattes, releva sa queue qu'il noua d'une torsade d'herbe à une corne. La vache mugit et s'ébroua. Lorsqu'elle fut calmée, il essaya de la traire, sans autre résultat qu'une ruade. Alors, il lui caressa les pis, d'un mouvement vif et léger, tendant unealebasse inutile. C'était le moment d'employer les grands moyens. En dessous de la queue retroussée, il souffla de toutes ses forces ; les veines de son cou et de son front s'en gonflèrent sous la peau noire et luisante. Il souffla, le pauvre type, dévoué au caprice d'une *Nçrania*, d'une Nazaréenne ignorante. Il souffla comme on soufflait l'âne de Gonfaron, mais sans paille ni autre intermédiaire, et par la porte au-dessous, celle par laquelle « petit le bœuf » avait fait son entrée en ce triste monde où les voyageuses volent, en leur absence, le bon lait destiné aux pauvres petits veaux. La vache tourna la tête, un peu étonnée, et lâcha quelques gouttes. Je n'en avais plus très envie, mais le nègre s'était piqué au jeu et l'on ne pouvait plus l'arrêter de chatouiller et de souffler. Chaque fois, la vache cédait un peu et, au bout d'un quart d'heure, l'esclave m'offrit, avec un sourire triomphant, quelques gorgées de lait plein de poils et de sable, que la plus élémentaire politesse m'obligea à trouver délicieux.

Celle qui fut bien contente, ce fut Marion qui, n'ayant rien demandé, n'eut rien à accepter.

Non loin de Lemsid, comme nous venions de camper, un Maure arriva sur un méhari blanc, avec les premières ombres de la nuit.

Il salua Cheikh qu'il connaissait déjà, désarma son mousqueton afin qu'on ne pût se méprendre sur ses intentions amicales, et le tendit à un jeune métis qui le suivait. C'était son *hartani*, esclave libéré et ami de prédilection. Ils baraquèrent tous deux ; le serviteur étendit une peau de mouton pour que son maître pût s'asseoir dans notre cercle autour de la théière, et s'accroupit derrière lui, le fusil dressé entre ses genoux.

Le nouvel arrivant était un prince trarza, cousin de l'émir Ould-Deïd. Il allait vers El-Memrhar toucher les redevances de ses tributaires et inspecter ses troupeaux. Le feu éclairait un beau visage de légende orientale, serti d'une barbe effilée. Son cou était mince et souple ; ses bras et ses jambes croisées avaient des attaches délicates, presque féminines ; il avait posé ses mains fines sur ses genoux.

Grave, presque sans gestes, les paupières baissées, il échangea avec Cheikh et ses neveux les longues salutations maures : « Labès ?... Ça va ? Ça va... Ça va bien ?... Ça va très bien... Comment vont tes fils, tes amis, les amis de tes amis, ta tente, tes chameaux, tes esclaves ?... Qu'Allah soit loué et te donne la paix ! »

« Ta tente » signifie « ta femme », qu'il ne serait point convenable de nommer.

Le visiteur but son thé en silence, offrit sa pipe, et raconta, comme des choses dont un chef guerrier ne peut s'émouvoir, que la poudre parlait entre la mer et Atar, que des pillards menaçaient ses troupeaux et qu'ils avaient même attaqué les camions français non loin d'Akjoujt.

Cela s'était passé six jours plus tôt, à cinq cents kilomètres du coin de brousse où le hasard d'une rencontre nous apprenait cet événement. Les nouvelles courent vite à travers les solitudes du désert !

Le combat avait coûté cinq blessés et un mort à l'escorte de tirailleurs sénégalais et de Beïdane qui protégeait le convoi.

Quant aux ennemis, ils s'étaient enfuis avec le secret de leurs perles. Sur le sable gisaient deux tebbous, une sandale ensanglantée et quelques étuis de cartouches 86, parmi des traces que le vent effaçait.

C'étaient les derniers sursauts d'une dissidence à laquelle la conquête du Sud marocain allait bientôt mettre fin.

Ayant dit les nouvelles, le Trarza, invoquant une dernière fois Moulanah le Tout-Puissant, se leva et disparut, blanc sur sa monture blanche, dans la nuit profonde.

La jeune lune surgit soudain, mince croissant doré sur le ciel obscur, et nos compagnons en éprouvèrent une grande joie car c'était le signe divin de la rupture du ramadan. Après cette dure semaine, ils arriveraient demain à Nouakchott, juste à temps pour célébrer la « Petite Fête », l'*Aïd-es-Seghir*, qu'ils appelaient *Fatreh*.

Ce n'était pas la fin du jeûne qui les réjouissait, car, selon la coutume des Maures en transhumance, ils avaient « cassé le ramadan » depuis leur départ. Ils remplaceraient ces jours de jeûne à leur convenance, dans le courant de l'année, et la pénitence serait bien plus dure devant la pipe et le méchoui des camarades.

Mais, demain, ils partageraient la liesse générale et feraient *Fatreh* comme les autres, ils seraient même les rois de la fête, eux qui viennent de loin, avec des histoires plein leurs têtes, de l'argent noué dans leurs aouli, et tout cet attrait de nouveauté si séduisant pour la curiosité native des nomades.

Dans le matin clair, du haut de la dernière dune, l'immense reg, né aux sebkhas de la côte, s'étale à nos pieds, aveuglant et sans couleur, pendant des lieues, jusqu'aux montagnes d'Akjoujt – l'Inchiri où nous connaîtrons, au prochain hivernage, la grande peine du désert.

À l'ouest, les ruines rougeâtres de l'ancien poste se profilent sur le ciel bleuté.

En bas, au milieu du reg, le poste militaire, massif, carré, gris, sorte de forteresse basse et austère.

Il est midi ; tout flamboie d'un feu secret qui brûle les paupières.

Près du poste, des arbustes aux légers feuillages tristes s'efforcent vainement d'ombrager un jardin. Des chevaux de frise épars, des enceintes de barbelés, la carcasse d'un hangar d'aviation jettent des éclats métalliques et cruels.

Nouakchott, première étape, premier poste de brousse. Hospitalité, champagne, phono, débarbouillage. Première « case de passage ». Celle-ci est belle en comparaison d'autres qui nous attendent ! Elle a – ô luxe ! – une porte, des volets ; le lieutenant-résident a fait apporter des bidons d'eau saumâtre et jeter sur le vieux matelas de vrillon une grande couverture maure, en doux agneau noir.

Après seulement huit jours d'errance, comment pouvons-nous être si dépaysées ? Comment la brousse a-t-elle pu, déjà, nous imposer son rythme avec tant de force que sa rupture nous désoriente ?

Un bruit de querelle, interrompant la sieste, nous attire dans la cour.

Le lieutenant chef de poste essaie d'apaiser deux rivales en furie : les deux principales hétaires, toutes deux maîtresses de tam-tam.

Enveloppées de pagnes et de voiles, chargées de bijoux clinquants, elles s'invectivent avec des gestes de malédiction. Leurs visages pourraient être beaux sans les « petites manières » qui les décorent : Maryam a peint un carré rouge autour de son œil droit, un rond d'antimoine bleu autour de son œil gauche. Le front de Bonheur porte une inscription arabe, ses joues, des dessins de fleurs.

J'ai cru comprendre, au milieu de leurs hurlements, que chacune voulait empêcher l'autre de faire tam-tam pour la fête parce que « commandant connaît : elle y a pitain trop, toujours faire z'histoires pour 'merder le monde ! »

Comme s'il n'y avait pas assez de place sur le reg et assez de clients dans le poste et le village – blancs, bruns et noirs – pour deux tam-tams devant deux cases hospitalières !

Les femmes de tirailleurs, en oripeaux multicolores, rigolent au seuil de leurs gourbis.

– Femmes beïdane, y a pas bon !

Deux petits cochons noirs et jaunes s'enfuient, affolés.

Seul, le gourdin levé du « sergent-police », vieux Noir coiffé d'un inénarrable casque anglais, obtient un instant de silence pour que le lieutenant autorise des tam-tams qui seront supprimés à la première dispute.

Le sergent conclut :

– Si toi pas sage, moi casser ton gueule !

Et les deux plaignantes s'en vont, pleines de dignité et de menaces, roulant des hanches opulentes sous les plis des pagnes, au pas traînant de leurs pieds alourdis d'argent.

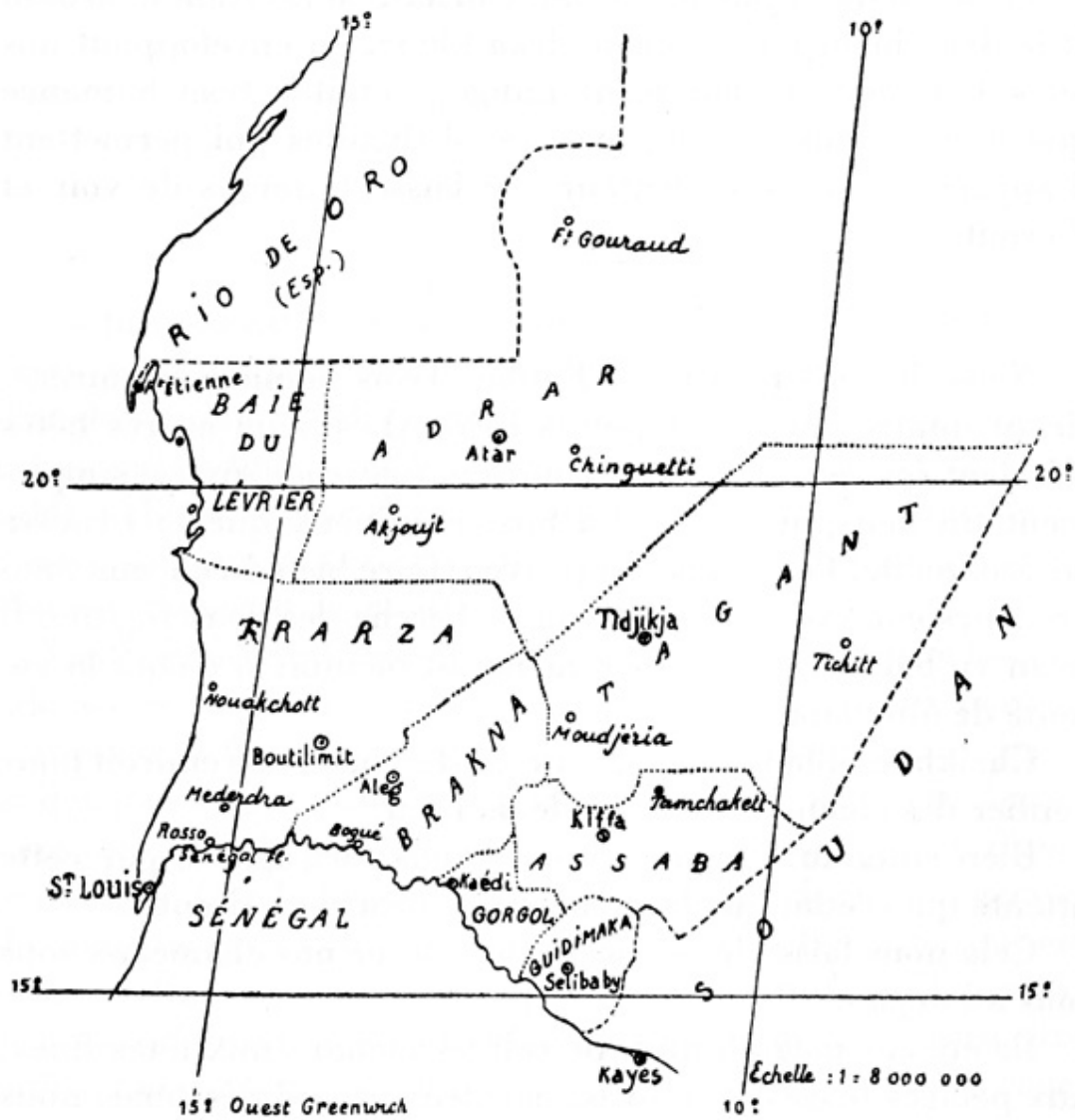
La brise de mer rafraîchit le crépuscule. La Fatreh bat son plein. Les captives dansent au son des tambours. Bonheur et Maryam ont retrouvé leurs sourires et leurs œillades aguichantes. Le commerçant français et le dioula indigène vendent des pains de sucre et le thé vert dont l'arôme, ce soir, parfumerait l'air chargé de sable. Des feux s'allument devant les cases de pisé et les tentes brunes.

Fatreh ! Fatreh !

Les jeunes hommes jouent au *kora* : une balle de cuir blanc, lancée d'un camp à l'autre à coups de bâton recourbé, déclenche une course magnifique d'hommes demi-nus, leurs drâa bleus ou blancs tordus en travers des tors bruns, ou rejetés en arrière avec des plis archaïques, des plis de victoires grecques. Mêlée de jambes et de bras nerveux, de crinières hérissées. À la fin de chaque partie, les vainqueurs jettent leurs bâtons en l'air, et les youyous de leurs femmes répondent à leurs cris de joie.

Les hommes d'âge, chapelets aux doigts, préfèrent les palabres sur les nattes, devant des verres de thé. Sous une tente, Cheikh joue aux dames avec un ancien goumier ; le damier est dessiné sur le sable, des crottes de chameau et des bâtonnets remplacent les jetons.

Fatreh ! Fatreh ! D'un bord à l'autre de ses étendues vertigineuses et jusqu'au fond des cités d'exil, l'Afrique, ce soir, danse, chante, joue, mange et se prosterne, en trêve de peine puisque la pénitence est finie et que le ramadan est mort avec la neuvième lune.



Cercle et postes de la Mauritanie.

III

LES GRANDES TENTES

Dès que la première tourterelle eut égrené mélancoliquement ses perles de cristal dans la coupe de l'aube, nous quittâmes le campement de tributaires où nous avions passé la nuit. Nous voulions arriver de bonne heure à Tin-Deïla où nous attendait Sidi, le père de Mohammed-Fall.

Il était venu, une fin de jour, au poste de Nouakchott, très droit, grave et silencieux, sur sa grande chamelle blanche. Le soleil couchant mettait de l'or aux plis flottants de sa longue tunique et une auréole à sa chevelure crépelée de Maure *trarza*. Une escorte de jeunes guerriers l'entourait. En croupe, un hartani portait son mousqueton et sa cartouchière. Lui ne portait rien, que son chapelet noir et ses *gris-gris* de cuir. Sa noblesse n'avait besoin d'aucun signe, d'aucune parure pour que l'on sût, du premier regard, qu'il était le chef et que le mystère qui se voilait au fond de ses yeux sombres n'appartenait qu'à lui.

Sans hâte, il nous salua, la main sur la poitrine, abandonnant sa monture agenouillée aux soins du hartani. L'interprète nous dit qu'il était Mohammed-Fall-ould-Sidi-ould-Mohamed-Fall-ould-Deïd, de la tribu des Ahmed-ben-Dahman, qu'il priait Moulanah d'accorder la paix, rien que la paix, aux deux Nazaréennes qui voyageaient, comme font les hommes forts, à travers le Trab-el-Beïdane, et qu'il serait très honoré si nous acceptions de l'accompagner à Tin-Deïla où étaient les tentes de son père.

Dans une grande allégresse, Marion Sénones et moi, nous passâmes la soirée à remplir les tisoufren et à démêler sur la carte le réseau pointillé –

Tinouich, Tiddiegui, Tin-Deïla, Souelguis – marquant, à travers

l'Amoukrouz et l'Ogol, la ligne de puits qui va de Nouakchott la Grise à Boutilimit la Rose.

Nos quatorze compagnons étaient des guerriers du Trarza avec leurs haratine ; ils avaient de noires chevelures bouclées, des visages énigmatiques dont le sourire déguisait mal la cruauté. Ils étaient sales, loqueteux et magnifiques, et ils connaissaient l'art de rejeter leurs drâa sur leurs épaules comme des toges romaines ou de les nouer autour d'eux comme des tuniques de pâtres grecs.

Depuis deux jours, nos traces sinuaient sur le sable rose des grandes dunes parallèles hérissées d'épineux vert-de-gris, sur la poussière blanche des étroites vallées où, près d'un puits, quelque captif noir écartait ses bêtes pour laisser boire les nôtres.

Au milieu du jour et au crépuscule, nous baraquions devant de pauvres tentes, peut-être semblables à celles où les chefs hébreux reposaient chez leurs serviteurs, et nous y partagions le festin qu'Abraham offrit au divin voyageur : du lait de chamelle, un agneau rôti sous la cendre.

Autour de nous, le grand paysage simple, rêve d'or imprécis, préparait, dans la pureté essentielle de ses lignes, les futures nostalgies.

Bientôt, nous serions sous la tente que dresserait pour nous Sidi-ould-Mohammed-Fall, frère aîné dépossédé d'Ahmed, émir du Trarza.

Marion et moi avions la tête pleine des descriptions que notre unique partisan, Ahmeddou, traduisait le soir, à l'heure du thé.

– Mohammed-Fall est heureux complètement parce que tu viens à son campement. Là il y a belles tentes, beaucoup à manger, beaucoup les moutons, et Mohammed-Fall qui est un petit-fils d'émir te donnera le tout-c'qu'y-faut et le tout-c'qu'ya : *faro*, coussins, les colliers, les tapis. Toi et sœur pour toi, tu choisis. Tu restes longtemps, longtemps et, après, Mohammed-Fall te conduit à Boutilimit et encore plus loin ; il te donnera les beaux chameaux, des guerriers, un hartani pour faire service, le tout-c'que-tu-demandes !

Mohammed-Fall, assis sur une vieille peau de mouton, comme Salomon sur son trône, acquiesçait noblement.

Le hartani nous tentait beaucoup. Ahmeddou avait le secret d'enrouler son turban à la façon des sénéchaux du roi Saint Louis, mais ignorait celui d'arrimer les rahlas et les sacs de cuir sur le dos des chameaux. Certes, il aurait pu y parvenir, mais ça ne l'intéressait pas. Marion, déjà grisée par les fastes futurs, trouvait à présent qu'il ne suffisait pas à assurer notre prestige.

Mais ce qui nous plaisait plus encore, c'étaient les belles montures promises, les azouezil, les chameaux hongres au trot rapide et sûr. Ceux qui nous amenaient de Nouakchott étaient las ; le reg pierreux avait écorché leurs pieds, la fatigue avait fondu leurs bosses. Les dures selles de bois étaient toutes disloquées, chaviraient lorsque leurs sangles usées sautaient sous l'effort des bêtes et dix mains tendues nous rattrapaient au vol. Mohammed-Fall revenait d'Akjoujt où pâturaient les troupeaux de son père, car ce guerrier au visage de prophète était aussi un berger nomade comme, jadis, les rois de Chaldée.

Nous rêvions chaque nuit de Mages, de princes d'Orient et de la reine de Saba, de trésors jetés pêle-mêle à nos pieds, et nous marchions vers Tin-Deïla comme à une Terre promise.

Le ciel était d'un gris délicat. Entre les ombres fuyantes des nuages, un rayon de soleil exaltait le doux vert amande des feuilles et le rose des dunes. Les chameaux flairaient leur campement et trottaient en boitant.

Aux premières gouttes d'une pluie inespérée en cette saison, Ahmeddou nous expliqua que c'était une faveur spéciale de Moulannah et qu'eux, les Maures, qui ignorent les dates, diraient plus tard, en rappelant les transhumances, les morts et les naissances :

– C'était l'année où les deux femmes-l'Européen sont venues chez nous. La pluie était avec elles ; c'était une année heureuse.

Les hommes chantaient, riaient, joyeux de retrouver leurs tentes, leurs femmes et leurs parents. Mohammed-Fall, pensif, ne disait rien.

Soudain, au détour d'un buisson de gommiers, nous aperçûmes un goum, cinquante guerriers peut-être, fusils aux poings, qui nous attendaient sur leurs montures immobiles.

Des salves de joie crépitèrent, déchirant le silence.

De part et d'autre, ce fut un élan, puis une mêlée où chaque père cherchait son fils, chaque frère cherchait son frère, chaque ami, son ami. Il y avait là, retenant les chameaux effrayés, des vieillards aux chevelures bleu pâle, des enfants nus, le marabout chargé d'ans et d'amulettes, un méhariste avec son écharpe rouge, le médecin, les forgerons, les maîtres et les serviteurs, tout ce que le campement comptait d'hommes valides. Des saluts s'échangeaient, longs et minutieux, des bénédictions et, après que les plus jeunes avaient touché les mains des anciens, paume contre paume, ils passaient les leurs, dévotement, sur leurs visages recueillis.

Nous prîmes tous le chemin du campement et, dans le silence retrouvé, une voix aiguë s'élança vers le ciel redevenu limpide, la voix de Barka, la griotte voilée de bleu sombre qui se cramponnait à la rahla d'un guerrier. Elle chantait les louanges de la famille émirale, du fils bien-aimé revenu d'un long voyage :

*Ô Celui qui ne se trouve nulle part,
qui ne ressemble à rien d'autre,
je Te supplie de ne pas exaucer les désirs
des ennemis de l'homme dont je chante les louanges.*

*Les chevaux, la nuit et le désert le connaissent.
Quand les percuteurs parlent,
il n'écoute pas les balles,
et, s'il combat, c'est son ennemi qui tombe.*

*Nous te souhaitons la bienvenue.
Tu es brave, tu es terrible, tu es courtois et généreux.
Tu es Mohammed-Fall, fils de Sidi, fils de Mohammed-Fall,
fils de Mohammed-Habib.*

Un tam-tam grondait au loin.

Tout ce déploiement guerrier mêlé d'une sorte de tendresse était bien émouvant. Très fières d'y être associées, Marion et moi poussions nos bêtes au premier rang et nous fûmes bien vexées lorsque, barrant la piste étroite qui serpentait entre les épineux, deux petits ânes gris sortirent d'un fourré et, dans leur innocence, obligèrent le cortège triomphal à les laisser passer.

Le campement s'offrit à nos yeux. Il était semblable à ceux que nous connaissions déjà, et nous en verrions cent autres tout pareils d'ici à Kiffa. Mais, devant la tente qui nous était destinée, une foule noire et hurlante nous attendait. Les youyous stridents des négresses aux poitrines nues couvertes d'ambre jaune et de verroteries, les battements de leurs mains, les bramelements des chameaux et les coups de fusil couvrirent la voix sourde du tam-tam. Au milieu des esclaves déchaînés, deux guerriers mimaient un combat, lançant en l'air leur mousqueton qu'ils rattrapaient en dansant.

Nous serions volontiers restées à ce spectacle, mais des personnes de qualité doivent, en Mauritanie, avoir besoin de repos et il y allait de notre dignité de nous accroupir au plus vite sur les nattes et les fourrures étendues sous la tente.

Mohammed-Fall et son père s'assirent en face de nous, de l'autre côté du plateau chargé de petits verres déjà prêts pour le thé. Tout autour, vingt guerriers, un cercle de haratine, une haie de captifs, nous dévisageaient curieusement.

Des femmes se frayèrent un chemin jusqu'à Mohammed-Fall, s'inclinèrent devant lui, posant leurs fronts sur sa main tendue. C'étaient les filles de son père, de sa mère, de sa nourrice et du mari de sa nourrice, les seules qui eussent le droit de paraître en public devant lui. Les familles maures sont très compliquées du fait des divorces et de la coutume qui considère la parenté du lait égale à celle du sang.

Si la femme de Sidi avait été présente, Mohammed n'aurait pu rester là ; il ne pouvait paraître avec la sienne devant son père. Bien plus, si quelque malotru lui avait parlé de sa belle-mère ou de sa propre épouse, la bienséance aurait exigé qu'il se retirât en se voilant la face. Même cérémonial vis-à-vis de tout autre parent plus âgé. Dans ces conditions, le

mieux est de consigner toutes les femmes, causes de tant de troubles, sous leurs tentes.

Sidi était un beau vieillard, courtois, d'air respectable, représentant dignement la branche aînée d'une illustre famille.

Avec son frère Ahmed, devenu émir à son détriment sous le nom d'Ould-Deïd, il assassina en 1905, pendant son sommeil, son oncle Ahmed-Saloum II, obtint l'émirat pendant fort peu de temps, puis fut contraint de s'enfuir au Maroc tandis qu'Ould-Deïd partait en dissidence dans les montagnes d'Adrar.

Il est juste de dire qu'Achmed-Saloum II avait tué son cousin Amar-Saloum qui avait assassiné son neveu Mohammed-Fall, père de Sidi, qui avait assassiné son oncle Ali-Diombot, qui avait assassiné son frère Achmed-Saloum I^{er}, qui avait assassiné son frère Sidi... Après, je ne sais plus.

L'émirat du Trarza représente, en redevances maures et rente française, un revenu de cent cinquante mille francs. C'est évidemment un obstacle à la longévité de ceux qui le détiennent.

Sidi nous avait offert, par l'entremise d'Achmeddou, de tuer un chameau pour notre déjeuner ; à quoi Marion répondit poliment :

– Point n'est besoin d'un tel sacrifice pour que nous sachions que tu es un grand chef. Un mouton suffira.

Après le thé, on apporta donc, dans unealebasse crasseuse, le foie, les rognons et les pattes, puis, noir de cendre et de sable, le méchoui lui-même, dépecé, non sur un plat d'argent, mais sur un *lebda*, tapis de cuir et de fourrure que l'on place entre la selle et le dos du chameau. Chacun s'employa à dévorer cela le plus vite possible. De temps à autre, un convive nous tendait fort honnêtement un morceau de choix. Les esclaves et les enfants se disputaient les os et la graisse crue.

C'était un spectacle assez affligeant. Laalebasse de riz qui complétait ce repas nous en réservait un bien pire : de leurs mains enduites de l'inévitable chandorah, les guerriers touillèrent le riz qui se teinta de bleu et en pétrirent des boulettes qu'ils pressaient avant de se les enfoncer dans la bouche.

Marion et moi regardions Mohammed-Fall avec le désespoir des illusions perdues. Nous le voyions encore menant sa caravane, ou bien prosterné avec ses compagnons en haut de quelque dune pour de pieux salam. Hier soir, au clair de lune naissant, il marchait devant nous comme une lumière voilée.

À présent, ayant mangé son riz, il raclait avec un vieux couteau la graisse de ses mains pour s'en frotter les pieds.

Quand ce fut terminé, chacun se retira après nous avoir souhaité un agréable repos. Nous y étions toutes disposées, mais un guerrier vint dire à Ahmeddou que Sidi nous attendait sous sa tente.

– *Essalam aleikoum !*

– *Aleikoum essalam ! Labès ?*

– *Barekallah ! Labès.*

– *Elhamdou lillahi !* Maintenant que les Nazaréennes sont arrivées sous mes tentes, elles sont rentrées chez elles.

La tente de laine brune, semblable aux autres, était très grande ; une cotonnade blanche l'entourait de trois côtés ; le mobilier se composait de quelques coffres. Entre les nattes de markeba, on avait ménagé des espaces où l'on pouvait cracher dans le sable.

Nous nous assîmes près de Sidi pour boire le thé. Son plus jeune fils, un bébé, jouait avec sa barbe blanche. Un peu à l'écart, sa femme, Fatimetou, qui avait bien seize ans, nous regardait en silence. Un voile de chandorah neuve toute luisante de teinture violacée l'enveloppait. Son visage était, sous le fard bleu, couleur de clair de lune. Elle était jolie, avec de longs yeux voluptueux, un air secret, et ses mains délicates rougies de henné. Mais, au moindre geste, sa malahfa déplacée révélait des bras gros comme des cuisses et son corps avait la grâce d'une outre pleine de lait. C'était une très belle femme.

– *Essalam aleikoum !*

– *Aleikoum essalam !* La paix soit sur toi !

Cette fois, nous étions chez Mohammed-Fall. Même décor, même thé, même femme obèse gavée de lait. Aïcha, comme Fatimetou, était fille d'émir. Mêmes regards tendus vers nous, les premières Françaises qu'elle

voyait ; mêmes grands airs de dignité, même façon de se gratter les dents avec une baguette d'adress, de se moucher dans ses doigts et de les essuyer à ses vêtements.

Mohammed-Fall appela ses fils pour nous les présenter, tendant la main vers eux avec un geste de Christ. Par les trous de la tente, un rayon de soleil tombait sur son front.

Lorsque nous eûmes épuisé notre vocabulaire arabe qui était court, nous rentrâmes chez nous. Marion avait sommeil et moi, j'aurais bien voulu m'épouiller un peu.

À peine avions-nous entamé nos programmes respectifs que Sidi arriva, suivi de Mohammed-Fall et de toute leur escorte. Salam, conversation contemplative, thé. Le tam-tam avait repris sa bacchanale dans un nuage de poussière d'or.

Ahmeddou nous fit alors comprendre que c'était le moment de distribuer aux danseurs des pains de sucre, du thé et du tabac.

Il y eut ensuite quelques départs, espoirs de repos, retours offensifs, jusqu'au dîner pour lequel tout le monde se réunit autour du thé, du méchoui et des calebasses de lait.

Les troupes, revenus avec les premières ombres nocturnes, faisaient grand bruit à travers le campement.

La neuvième série de quatre verres de thé fut servie chez Sidi qui donnait une soirée en notre honneur. Une foule se pressait sous sa tente, guerriers, haratine et esclaves.

Au centre, la griotte Barka chantait, tête renversée, la bouche tendue sous le voile qu'elle tenait relevé jusqu'aux yeux, le voile qui frémissait du frémissement même de ses lèvres. Elle chantait le *Fagkou*, elle le clamait comme si elle voulait, du fond de cette tente, exciter le courage des hommes jusqu'aux confins du désert.

*Fous sont les poltrons qui craignent la mort,
la mort qui ne vient jamais qu'à l'heure écrite
pour les braves et pour les peureux !
Folie, folie d'espérer l'oubli du destin !*

Entre les strophes et les redites, ses petites mains faisaient vibrer les vingt-deux cordes de l'*ardine*, harpe primitive venue jadis de lointains oubliés, avec la musique, les traditions, le peuple lui-même, par les pistes d'Égypte. Avec aussi le *tidinit*, le petit luth simplifié dont Souidate le mari de Barka, rythmait sa chanson.

Il faut être fort !

Il faut être gai pour être courageux !

Ensemble, ils chantèrent les hymnes des Prophètes ; puis la gloire de leur chef, le plus fort, le plus beau et le plus illustre ; celui qui, dès sa jeunesse, fut habitué aux louanges ; celui qui est l'œil de sa tribu, l'ami des grands, le protecteur des petits ; celui qui est généreux pour les pauvres griots. La illah ill Allah !

Des captives parées d'ambre et d'argent, groupées derrière les musiciens, ajoutaient le rythme de leurs paumes à celui des cordes et des calebasses. Une odeur sauvage montait de ce peuple, l'odeur des Maures, faite de sueur, de cuir, de thé et d'épices. Et de la nuit où bêlent les troupeaux nous venait le parfum des fleurs jaunes du talha.

Barka chantait ; la figure à présent dévoilée, elle mimait sa propre chanson, sa propre passion, précipitant, sur l'*ardine* posé entre ses genoux, sur le *tidinit* dont Souidate pinçait les cordes, un îlot de petites notes aux rythmes compliqués. Ses mains, ses bracelets, son chapelet, les tresses de ses cheveux, ses voiles entraient en danse. Musique de rythme et non de mélodie. Barka n'était plus que rythme. Assise cependant, elle était plus dansante qu'une feuille dans le vent.

Griots, joie et poésie du désert ! Troubadours de cette Mauritanie biblique et médiévale ! Avant-dernière caste, méprisée et redoutable, maîtresse des autres de par l'orgueil de leurs seigneurs. Comment refuser un cadeau à des gens qui peuvent, selon leur caprice et leur intérêt, vous humilier de leurs moqueries ou chanter vos louanges à travers la brousse ? Tantôt attachés à un chef, tantôt errants, mais toujours nomades, ils amusent, ils flattent, ils consolent. Ils sont les messagers clandestins, les confidents. Le fiancé ou l'amant leur chuchote l'aveu destiné à sa belle, et

c'est une griotte qui conduit la nouvelle mariée sous la tente nuptiale. Tout cela se paie en chameaux ardents, en pièces de guinée luisante de teinture bleue.

Ce soir, Souidate et Barka ne pensaient qu'à « faire belles choses pour les Nazaréennes ». Ils chantèrent *El-Bial* qui est un chant d'amour, et *Z'rac*, la « Résignation », de la poétesse El-Khansa qui vivait au II^e siècle de l'hégire, et *Zeïni*, le poème d'Omar-ben-Khalssum qui naquit avant Mahomet.

*Avant que nous nous séparions,
de grâce, demeure encore...*

Nous les avons écoutés longtemps, nous avons regardé leurs belles mains aux gestes accomplis, jusqu'à ce que Barka, relevant son voile sur son visage calmé, reparte vers sa tente et qu'on n'entende plus que les mille rumeurs qui sont le silence des nuits du désert.

Alors Ahmeddou nous transmet le salut de Sidi qui espérait que Moulanah nous laisserait longtemps près de lui.

Dès l'aube, nous fûmes tirées de notre sommeil par l'esclave apportant le thé, suivi des visiteurs.

Mohammed-Fall résuma tous ses présents en un coussin de cuir peint et nous annonça qu'il devait partir à l'instant pour aller au *mahssar* saluer son oncle Ould-Deïd. Moulanah ne lui était pas favorable, hélas ! et les chameaux superbes qu'il aurait voulu donner aux visiteuses bien-aimées se trouvaient justement dans un pâturage lointain. Il n'avait ici que les bêtes fourbues ramenées la veille et dont il choisirait, bien entendu, les deux meilleures.

« Les paroles de la nuit ne sont pas celles du jour. » Ahmeddou, qui savait ce qu'elles signifiaient, rangeait déjà nos tisoufren.

Heureusement, un jeune garçon de quinze ans devait aller à Boutilimit s'engager comme partisan de cercle, et il fallait bien qu'un hartani surveillât les chameaux prêtés. Ainsi nous aurions une escorte !

Tandis qu'on sellait nos maigres montures – ô les beaux méhara dont nous avions rêvé ! –, les serviteurs emportaient les nattes et démontaient la tente.

Mais nous avions déjà les yeux vers la brousse qui, elle, ne nous chasserait pas. Elle nous attendait, sûre de sa proie, avec son charme subtil fait de longues endurance, de la rude joie du risque et de toutes les promesses incertaines des choses inconnues.

Ce qu'elle nous offrit tout de suite, ce fut le début d'une longue patience, en compagnie de partisans qui seraient désormais des Trarza, ceux que Saint-Exupéry surnomme les « bergers fainéants », malgré leur titre de guerriers.

Nous connûmes jusqu'à la lassitude les ordres inexécutés, les bagages qui tombent, les selles qui tournent, les chameaux perdus qu'un esclave est supposé chercher, le matin, parce que les guides ont envie de dormir après une nuit de palabres, les départs sous les feux d'un soleil déjà haut, la mendicité roublarde et obstinée, etc. Cela devait durer pendant mille kilomètres, jusqu'à Kiffa.

Maintenant, outre les variétés d'acacias que nous connaissions : talha aux longues épines blanches, *sadra-el-beïda* (« l'arbre-blanc ») fleuri de pompons soyeux, jaunes et parfumés, iguinin aux ramures épineuses si denses qu'il donne une ombre opaque, bien que je ne lui aie jamais vu de feuilles, nous trouvions l'adress dans lequel les Maures taillent les bâtonnets aromatiques dont ils se frottent les dents, la grande euphorbe, ou *tourджа*, aux fleurs mauves gainées de peluche pâle dont la graine ailée sert d'amadou pour les briquets à silex, et de nouvelles espèces de gommiers : le tamat, l'amour et l'*aouerouar* (*Acacia berek*) qui produit la vraie gomme de traite.

Les dernières tornades dataient de septembre et les herbes étaient déjà sèches et décolorées. Il y avait du hechich, du sbat, de longues tiges de markeba dont on fait les nattes tressées de fines lanières colorées, et ces coloquintes amères, les « pommes de bourricots », supplice de Tantale en forme de melon.

Entre les touffes de graminées, le sol était couvert d'un tapis d'*initis*, que les Français nomment *cram-crams*, chardons velus, crochus, piquants, qui s'agrippent aux vêtements, au pelage des chameaux, à la laine des tentes, et vous criblent de leurs harpons minuscules et venimeux.

La tyrannie du désert est ainsi faite de mille petits supplices, lassants mais inlassables, minutieux, raffinés, qui vous poursuivent jusqu'au cœur de votre repos.

Les outardes s'élevaient lourdement des clairières de gommiers ; de légères gazelles couleur de sable filaient en ces larges cercles rapides qui les ramènent toujours, paraît-il, à leur point de départ. Les petites hyènes et les chacals ne manifestaient leur présence nocturne que par d'inutiles criailleries. Quant aux serpents, ils pullulent seulement dans les reportages à sensation ; dans la brousse, en un an de transhumance, je n'en ai vu qu'un, une longue vipère qui faisait sa petite sieste à l'ombre d'un buisson d'épines.

Nous allions, de puits en puits, de campement en campement, sans orgueil et sans joie, au pas inégal de nos bêtes, entourées de notre piètre escorte.

Aux haltes, Ahmeddou s'asseyait à la meilleure place, donnait des ordres vains, parlait abondamment de son goût pour les grands voyages à cinq francs par jour, et faisait des projets d'avenir auxquels nous étions involontairement mêlées. Le hartani mendiait du fil et des aiguilles pour raccommoder ses loques ; le jeune guerrier disparaissait vers des tentes mystérieuses ; nous, résignées, nous attendions qu'un esclave de hasard nous prît en pitié.

Le seul travail qu'Ahmeddou jugeait utile était de nous flatter, nous et notre race.

– Toi et sœur pour toi, y a bonnes têtes, akh ! Y a bon trop !

Cela signifiait simplement que nous ne connaissions pas « manière » de faire obéir les Beïdane et que l'on pouvait se fiche impunément de nous, ce qui était bien agréable.

– Avant les Français, toi et sœur pour toi, pas moyen faire ce voyage. Même deux ou trois Beïdane, pas moyen. Rencontré razzi du Nord et y en a tués forcément. Toujours il fallait marcher beaucoup les hommes ensemble avec les fusils... Les Français, y en a faire grandes choses !

C'était vrai, d'ailleurs, car la pacification de la Mauritanie, cette entreprise qui, depuis le traité de Paris de 1814, oppose la diplomatie la plus patiente aux calculs sournois des Maures, la bravoure de nos soldats à leur fanatisme cruel, est une œuvre que même les esprits hostiles par principe à la colonisation peuvent approuver. Certes, l'intérêt des Français les obligeait à défendre le Sénégal et le Soudan contre les incursions des guerriers hassane, mais, du même coup, ils protégeaient les marabouts berbères, les zénagui, les populations noires terrorisées.

En 1900, sur toute la Mauritanie, pesait encore la loi cruelle du plus fort.

Cette étendue de sable, ces savanes d'euphorbes et d'épineux où errent des tribus sans besoins ni industries, ne pouvaient être une colonie de production ou de peuplement, mais une zone de protection indispensable entre les cultures riveraines du Sénégal et les pillards du Nord que l'accord de 1900 ne nous permet pas de poursuivre au-delà des douteuses frontières espagnoles.

*

Boutilimit, chef-lieu du Trarza, fondée en 1904, nous apparut soudain, le soir du 26 janvier – sorte de *burg* romantique qu'une grande dune incendiée par le soleil couchant soulevait en apothéose au-dessus des vallées vert émeraude, nuancées de bleu et de gris, comme une mer imprévue.

Il semblait tout proche, mais il fallut deux heures encore pour que le sol plissé se déployât lentement, dune après dune. Enfin, nous atteignîmes le puits de la dernière vallée, au milieu des enclos à mil, des tentes maures et des paillotes où vivent les familles des tirailleurs noirs.

Bien entendu, l'arrivée de deux Françaises en transhumance fit grand bruit.

Les Européens qui nous attendaient devant la porte monumentale surmontée de croissants nous demandèrent avec candeur, lorsque la caravane fut au complet, où étaient nos bagages, nos cantines et nos lits

pliants, et furent tout étonnés de n'avoir à nous prodiguer, comme premiers secours, que des cigarettes, des boissons fraîches et leur cordialité.

Les prisonniers de service s'arrêtèrent net, leurs deux briques de *banco*, charge réglementaire, en équilibre sur la tête. Les Maures, qui attendaient on ne savait quoi sur les marches des terrasses, cessèrent un instant de s'épouiller.

Et le lendemain, notre voyage fit le thème du « devoir de style » à la *médersa*, unique école française de la Mauritanie ¹.

Oui, j'ai bien dit : une école pour un pays moitié plus grand que la France, pour trois cent cinquante mille nomades, car on ne peut guère compter les quelques « écoles de village » dirigées par des moniteurs noirs à peine plus instruits que leurs élèves. À la *médersa* de Boutilimit, cent fils de chefs, boursiers, âgés de huit à vingt ans, apprennent le Coran, le français et l'arabe, sous la direction d'un instituteur algérien et d'un vieux marabout. Un certificat termine quatre années d'études, après lesquelles ceux qui le peuvent, et qui le désirent, entrent à l'école indigène de Saint-Louis.

Le premier prix de cette composition française revint à Mohammed-ould-Yadali, auteur d'un document bien curieux, fruit de l'imagination arabe.

Pour rehausser l'éclat de ses héroïnes, il avait supprimé nos guides et nous avait agrémentées de mousquetons et de poignards argentés. Il était question de notre « audace masculine », de notre « acte de compétence » et des « membres du pays applaudissant un voyage difficile et lassable ». Cela se terminait par cette conclusion au moins inattendue : « Toute cette histoire prouve la puissance intellectuelle et physique de la France et sa supériorité sur toutes les autres nations. »

Voilà bien les grands effets des petites causes du proverbe !

Les poètes officiels que l'on voyait en méditation au fond de leurs tentes, leurs longues mains fines croisées sur leurs genoux, se piquèrent d'amour-propre, et, chaque jour, l'interprète toucouleur du poste nous remettait quelque poème lyrique, avec sa traduction.

La récompense de Mohammed-ould-Yadali fut de remplir auprès de nous le rôle de page. Fidèle et souriant, il nous guettait au sortir du poste pour accompagner nos promenades.

D'autres enfants accouraient des enclos, des tentes, des huttes de pisé, nous saluaient gaiement et se joignaient à nous. Ceux de la médersa se reconnaissaient à leur timidité et à leurs tuniques propres. Les autres mendiaient, ingénus et obstinés, comme ceux de Port-Étienne (« *A'teni tank*, madame ! » « Donne cinquante centimes ! ») et refusaient les gros sous.

Ils questionnaient sans fin : « Pourquoi es-tu venue ? Tu pars demain ? À la nouvelle lune ? Dans une année ? Où iras-tu, après Boutilimit ? »

Les petits Beïdane sont charmants de beauté, de confiance et de grâce, jusqu'au moment où, par trop enhardis, on doit les chasser comme une volée de sauterelles. Mais ils donnent, en échange, le plaisir de voir gambader ces jeunes corps harmonieux, libres et souples comme des chevreaux. (Je ne parle que de ceux qui ont échappé aux maladies héréditaires, à la tuberculose, à l'ophtalmie qui aveugle tant de beaux yeux, et à toutes les tares physiques dues à une alimentation de misère.)

– Tu viens ici, madame ! Tu viens ! Attention !

Un bras gracile, cerclé d'argent, écartait de notre chemin une branche hérissée d'épines ; une petite main douce prenait une des nôtres aux passages difficiles.

Lorsqu'ils étaient las, ils devenaient soudain très sages, très graves, levaient sur nous des yeux rêveurs, et les aînés entouraient de leurs bras les épaules des plus petits avec, déjà, cette grâce câline et tendre par laquelle les plus farouches guerriers révèlent parfois une surprenante et voluptueuse douceur.

Avec notre puérile escorte, nous visitons le campement des écoliers, les carrières de banco, les jardins européens où des prisonniers cultivent des légumes de France, le marché empuanti de mouches et de viande pourrie, le quartier des hétaires occupées tout le jour à tresser leurs cheveux, à broyer des fards et des parfums, à pulvériser les feuilles de henné pour se teindre les mains. Ahmed ou Sidi nous montrait sa mère ou sa sœur avec fierté.

– C'est belle femme !

Enfin, nous allions aux puits où s'apprennent les nouvelles de la brousse. Deux petits ânes gris dévidaient la longue corde de cuir tordu. « Arré ! Arré ! » criait le conducteur. La vieille poulie grinçait entre ses fourches jusqu'à ce que le *delou*, le grand sac en peau de mouton cousu à un cercle de bois, remontât de quatre-vingts mètres une charge d'eau tiède qui se déversait dans l'auge pour les montures des caravaniers. « Oôh ! Oôh ! »

Les bourricots s'arrêtaient un instant, revenaient vers le puits où replongeaient le delou et la corde, puis repartaient en trotinant. « Arré ! Arré ! » Ainsi tout le jour. Tâche monotone, lente et rythmée comme tous les travaux du désert.

Ce que nos petits amis aimaient surtout, c'étaient les visites chez les commerçants et les forgerons, car on y trouvait le spectacle de grandes richesses et l'illusion de participer à ces choses enivrantes : un achat, une vente.

Malgré les menaces du dioula, maure ou nègre, l'étroite échoppe s'emplissait d'une jeune foule avide de contempler, ne fut-ce qu'un instant, les pièces de chandorah violacée, de *roum* bleu, de percales japonaises ou anglaises, de madras hollandais, les minuscules flacons de parfums violents, les pains de sucre, les caisses indiennes de thé vert, les sacs de riz, de mil et d'arachides, et ces dépouilles de chèvres bourrées de dattes de l'Adrar que l'on coupe par tranches, à travers la peau, au gré de l'acheteur.

Aux murs pendaient des théières d'étain et des bouilloires de fer-blanc, des plateaux de cuivre ronds comme des soleils, des selles en bois brûlé de dessins, de grands sacs de cuir peint allongés de franges, des cartouchières rouges, des pipes de fer noirci incrustées d'argent et de cuivre, des cadenas maures qui avaient chacun son secret, et des liasses de cordes en fibres de baobab et de talha, et en cuir hérissé de poils.

C'était bien beau pour des nomades habitués à ne rien posséder. Pour nous, c'était plutôt affligeant de voir tant de nations étrangères collaborer au ravitaillement de l'A.-O.F. et d'y trouver si peu de produits français. Notre étonnement ne devait que s'accroître avec nos pérégrinations en Mauritanie, au Soudan et au Sénégal.

On dit que développer les colonies, c'est ouvrir des marchés à la métropole. Pour d'autres, peut-être...

Les marchands et leur clientèle maure avaient des mesures à eux : un creux de main, une poignée, les deux mains accolées, une charge d'âne ou de chameau, une longueur de main ou de pas, une coudée, une hauteur d'homme, de hanche ou de genou, et les distances se mesuraient en jets de pierres, portées de voix et journées de marche.

L'unité monétaire était le billet de cinq francs de l'A.-O.F., que les Maures appellent *ouguïa*. Pour une ouguïa et demie, on avait un cadenas en cuivre ciselé, une paire de sandales ou un gris-gris de cuir rouge incrusté de cuivre, avec son collier de peau. Pour une ouguïa : une pipe en forme de fume-cigarette et son étui, deux ou trois bagues d'argent, ou bien un portefeuille peint et brodé à multiples pochettes. Il fallait bien mettre quatre ouguïate pour avoir une bonne tassoufra. Un pain de sucre de trois livres valait quatre francs, le kilo de thé vert, quarante francs, et les cigarettes Job, soixante-quinze centimes le paquet.

Mohammed prenait toute son importance à l'heure des paiements. Saisissant la monnaie que nous tendions au marchand, il la lui remettait lui-même, pour le plaisir de toucher un instant cette chose fugitive et si rare, et aussi par égard pour nous, des gens de quelque importance ne pouvant payer, sans déchoir, que par l'intermédiaire d'un serviteur.

Parmi les enfants, il y en avait toujours un ou deux que les autres regardaient de haut.

– C'est rien, lui : c'est fils pour le forgeron !

Le forgeron, c'est-à-dire le *mâllem*, et sa femme, la *mâllema*, les sans-tribu, les sans-patrie, mais les artistes du Trab-el-Beïdane !

On les appelle aussi *yhoud*, parce que la tradition les fait descendre des juifs de l'Adrar, éparpillés une fois de plus par Boubakar le conquérant.

Ils connaissaient l'art de travailler le bois et les métaux, de tanner et teindre le cuir, de fabriquer des selles, des coffres et des cadenas aussi bien que de ciseler des poignards et des bijoux, et les plus riches de ces Arabes et de ces Berbères, pour lesquels tout travail manuel est une honte, les attachèrent à leurs campements.

Comme les griots et les médecins, ils sont indispensables et méprisés.

« Mâllemin, y a voleurs ! Mâllemin, y a infidèles ! Mâllemin, y a pas bon ! »... Oui, mais Mâllemin, y a faire belles choses !

Toute l'industrie du pays est entre leurs mains agiles, et les plus adroits d'entre eux se trouvent, je crois bien, à Boutilimit et dans les grands campements du Trarza.

Nous avions toujours une raison d'aller sous la tente d'Ali ou de Baba-Ahmed, pour le plaisir de retrouver une activité au milieu de ce peuple nonchalant et oisif.

– Baba, il me faut une bague d'argent pareille à celle de Fatimetou... Baba, tu cherches pour moi des bracelets de Tichitt, en ébène avec des petites « manières » d'argent... Ali, mes sandales sont usées, il faut que ta femme m'en fasse de jolies, en peau de bœuf avec des courroies rouges... Et puis je veux une belle tassoufra jaune pour faire le grand voyage...

Et Mimouna sortait d'un coffre les bracelets désirés, qui se portent par paires. Aminattou, d'un vieux couteau ébréché, taillait avec précision l'empreinte de mon pied dans le cuir souple, mâchonnait les lanières pour les assouplir, entre ses dents blanches, et formait des nœuds compliqués qui étaient un ornement, tandis que Baba-Ahmed, avec ses outils primitifs, ciselait la bague de Marion, le temps de boire quatre verres de thé.

Jamais ils ne travaillaient l'or corrompé maudit par le Prophète, le métal impur dont le seul contact peut faire mourir un musulman.

Ensuite venaient les marchandages.

De leurs doigts écartés, Baba et Ali indiquaient le prix : « Cinq ouguiate ! » c'est-à-dire vingt-cinq francs qui devenaient facilement « cinq francs demi », sept francs cinquante, un peu plus que la valeur réelle de l'objet.

On se quittait quand même bons amis.

– Tu viens demain ! Mon femme y faire joli le-portefeuille pour toi !

Quitte à envoyer leurs plus jeunes fils, quelques gris-gris de cuir rouge ou bien un chapelet d'ébène à la main - « *Zeïn ate ! Trrrès zoli, madame ! Ti achètes !* » – rôder dans notre chambre, essayant de chiper ce que nous avions acheté la veille pour nous le proposer de nouveau le lendemain.

– Mon père, il faire belles choses. Il dire toi venir boire l'taï sous sa tente !

Oh ! les tentes des mâllemîn, au milieu de leurs clôtures d'épineux ! La ruelle tortueuse pleine de soleil et de tentations ! La « rue de la Paix » de Boutilimit !

*

Au crépuscule du siècle dernier et à l'aube de la pénétration française se dresse une grande figure, celle de Cheikh-Sidia, Ouled-Biri, chef spirituel du Trab-el-Beïdane.

Il était le fils de ces « Berbères au litham » qui vinrent du Maghreb avec Boubakar, il y a huit cent soixante-dix ans.

C'étaient des hommes de Dieu, mais aussi des hommes de guerre et leur empire s'étendait sur une multitude de peuples blancs et noirs, de l'Espagne à Tombouctou, avant que les fils de Hassan, Oudeï et Delim, menant les guerriers arabes, les aient vaincus à leur tour.

Inch'Allah ! Ils se résignèrent, abandonnant les armes pour les livres saints – sauf certaines tribus, comme les Ma-el-Aïnin, qui gardèrent les deux –, et dressèrent en face des nouveaux maîtres, pillards et illettrés, la puissance religieuse et intellectuelle des marabouts.

Alors s'engagea une lutte qui était en même temps une symbiose. La guerre et le pillage ajoutèrent leurs cruautés à celles d'une nature hostile. Chaque tribu maraboutique ou zénaga dut payer des redevances à une tribu guerrière pour être protégée contre d'autres guerriers, pour boire aux puits, pour avoir accès aux terrains de parcours, pour cultiver le mil et la gomme du Sud ou récolter les dattes du Nord.

Les marabouts étaient riches, c'est-à-dire qu'ils possédaient de grands troupeaux et des esclaves, seules valeurs estimées au désert. On les volait mais, comme ils étaient la bouche de Dieu et que l'esprit a toujours sa revanche, on implorait aussi, les veilles de combats, la bénédiction des plus saints d'entre eux. Ceux-là échappaient au pillage, mais les petits marabouts, les prêtres de campagne, humbles bergers marmotteurs de prières, fabricants de naïves amulettes en coquillages et en griffes de fauves, furent l'enjeu et les victimes des hommes de baroud.

Et, un jour, Cheikh-Sidia, qui était le refuge des pauvres et la crainte des puissants, qui avait déjà délivré la mission Blanchet prisonnière en Adrar, vit bien qu'il fallait sauver son peuple, que la poudre devait répondre à la poudre et que seuls les Français étaient assez forts pour mettre fin aux crimes des guerriers.

Par chance, les Français, ayant à protéger leurs comptoirs du Sénégal et du Soudan contre ces mêmes guerriers, étaient à ce tournant où les nations européennes sont toutes prêtes à faire profiter de leur civilisation les peuples qui n'en ont pas besoin ou qui en possèdent une autre.

Cheikh-Sidia appela donc Coppolani, lui promit son appui moral en Mauritanie, s'assura du sien pour ses fructueuses tournées religieuses au Sénégal et au Soudan, et prépara avec lui l'occupation pacifique du Trarza, en 1902.

Boutilimit devint un centre politique. Sous la grande tente de Cheikh-Sidia se négocièrent les soumissions, les alliances et les mariages diplomatiques qui scellèrent d'avantageuses réconciliations.

Au nord, les marabouts armés, Ouled-Bousba, R'Gueïbat et Ma-el-Aïnin, avaient proclamé une guerre sainte qui dura plus de trente ans, et la pacification française suivit son destin glorieux, mais de plus en plus dur, à mesure que nos colonnes avançaient vers le nord.

Le 12 mai 1905, Coppolani, trop confiant en ces Maures qu'il aimait, fut assassiné à Tidjikja par un *Ouled-en-nour* fanatique, et son nom vénéré est encore sur les lèvres de tous les marabouts à barbe blanche, de tous les vieux esclaves des districts du Sud.

En 1924, son ami Cheikh-Sidia mourut, et son tombeau, près de Boutilimit, est un grand lieu de pèlerinage.

Lors de notre passage là où régnait jadis Coppolani, les fils de Cheikh-Sidia, Abdallahi, chef religieux, et Ismaïl, cadî, continuant l'œuvre de leur père, collaboraient avec un commandant de cercle auquel vingt-trois ans de Sahara occidental avaient donné quelque expérience...

Les Beïdane surnommaient l'administrateur : « le Rusé », ce qui en disait long sur sa connaissance de leurs intrigues. Les deux marabouts avaient grandi près de leur père, ami des Français, et de Coppolani, protecteur des Berbères. Entre ces trois hommes, la politique d'amitié franco-maure reposait en sécurité.

Fort peu de temps après notre arrivée, Abdallahi-ould-Cheikh-Sidia nous invita sous sa tente que l'on apercevait, de la terrasse du poste, au sommet de la dune voisine.

Une fois de plus, nous traversâmes la vallée d'argile grise et les pâturages de *tilimit*, la longue graminée qui a donné son nom au pays.

La montée était rude, dans le sable mou, piédestal d'or où s'accrochaient quelques tentes, à l'ombre des acacias en fleur. Tout en haut, en plein ciel, se profila le campement d'Abdallahi, avec sa grande *khaïma* à la mode marocaine, la seule de ce genre que nous verrions en Mauritanie.

Assis à droite, selon le protocole, Abdallahi nous attendait au milieu d'une cour respectueuse.

Sous le dais de soierie multicolore qui doublait la tente maure de lame brune, il avait une sorte de majesté, bien différente de celle de Sidi et de son fils. Ils n'étaient pas de même race, et la majesté d'Abdallahi était celle qui rayonne d'un noble esprit et d'un cœur plein de bonté.

Aucun gris-gris n'était suspendu sur son drâa de basin blanc ; sa religion était dans son âme. Seul, un chapelet noir s'enroulait à son bras nu. Entre ses cheveux tondus et sa courte barbe de Berbère, son visage était large, souriant et calme. Aucune trace de chandorah ne l'assombrissait, non plus que ses belles mains doucement jointes sur ses genoux.

Tel était le fils de l'homme que Mgr Jalabert, évêque de Dakar, considérait comme un saint.

Paternellement, Abdallahi nous fit asseoir près de lui, sur les tapis du Nord en épaisse laine rouge, les coussins et les fourrures qui recouvraient les nattes.

Ould-Aïda, héritier des émirs de l'Adrar, s'approcha pour servir d'interprète. En attendant d'être émir à son tour, il occupait le poste modeste de commis-expéditionnaire, après des études à Saint-Louis où il avait appris un français rigoureusement pédagogique. Il ne disait jamais « oui », mais « certainement », qui faisait plus distingué.

– Abdallahi vous salue parfaitement... Celui-ci est son poète préféré, Boumediane. Cet autre homme est son frère, le cadi Ismaïl, et tous ces jeunes gens sont ses plus remarquables élèves, ses *télamid*. Ils sont fils de chefs, marabouts ou guerriers, appartenant à différentes tribus de notre pays. Certains sont même des Noirs, comme vous pouvez vous en rendre compte, car il y a, sur l'autre rive du Sénégal, des tribus nobles et musulmanes, et l'influence d'Abdallahi s'étend jusqu'en Guinée. Il possède

la plus riche bibliothèque de toute la Mauritanie et c'est, pour un père, un honneur recherché que d'envoyer son fils s'instruire auprès de lui.

Abdallahi, pendant ce discours, nous regardait d'un air amusé.

– Le *mechbour* des femmes françaises ! La France est bien forte puisqu'elle peut laisser, à présent, voyager ses femmes à travers cette brousse qui a connu, jadis, des temps si troublés... Et voilà que ces femmes françaises écrivent comme des marabouts et voyagent comme des guerriers ! La illah ill Allah !...

Des esclaves couleur de nuit disposaient à nos pieds de grands plateaux de cuivre clair chargés de dattes, de biscuits et de cigarettes ; ils versaient le lait de chamelle dans des verres de cristal et les théières d'argent répandirent bientôt le frais parfum du thé à la menthe.

Qu'il faisait bon sous cette tente, dans le jour adouci que tamisaient les percales à ramages tendues sur des piquets autour des nattes. Les tributaires, haratine et esclaves se tenaient en masses sombres et silencieuses. Il n'y avait point de bruit, ni puéril orgueil, ni crimes oubliés, ni promesses vaines ; rien que dignité, propreté, paisible courtoisie.

Ce fut par son chef, Marabot Mekka, qui vivait il y a très, très longtemps, que le miracle entra dans les traditions de la tribu des Ouled-Biri.

Il possédait la science des livres saints. C'était un juste, un lettré, mais comme c'était aussi un berger, le jour que sa plus belle vache se perdit, il s'en fut à sa recherche avec un captif noir.

Ils marchèrent plusieurs jours, suivant les traces qui les menèrent à un campement de guerriers euleb.

Après les salutations, le thé et quelques palabres sans importance, Marabot se leva :

– N'avez-vous pas vu ma vache, avec la permission d'Allah ?

Non, ils n'avaient rien vu. D'ailleurs, ils connaissaient les marques des animaux de chaque tribu, et, s'ils avaient rencontré la bête, ils l'auraient ramenée à son propriétaire.

Marabot Mekka, qui avait ses idées sur le sort de sa vache, murmura : « Bismillah ! » afin d'écarter les mauvais génies, et dit à son esclave :

– Souilem, mon fils, toi qui lui donnais tous tes soins, appelle-la, et que Moulanah nous accorde Sa bénédiction.

Souilem appela, le visage tendu vers tous les points de l'horizon, mais la vache n'était pas si loin.

De toutes les bouches qui l'avaient mangée, de tous les ventres qui l'avaient digérée, s'élevèrent des mugissements. Les sandales taillées dans sa peau mugirent comme autrefois, la vache mugissait au pâturage, entraînant tout le troupeau vers Souilem. Les housses de selles que la mâllema avait à peine fini de coudre mugirent, et aussi les lanières neuves, les cordes en cuir tressé, les ceinturons, les sacoches, les outres, et les cornes que la femme du chef avait gardées pour s'en faire faire des bracelets. Et mugirent les petits enfants qui avaient sucé la graisse crue, et mugit le vieux chien efflanqué qui avait rongé les os.

Les Euleb se jetèrent à genoux, implorant leur pardon, et promirent le tribut d'un mouton par tente, que leurs descendants paient encore aujourd'hui.

– Et les fils de Marabot Mekka héritèrent de ce don de miracle jusqu'à mon père Cheikh-Sidia, parce qu'ils étaient justes et respectaient les paroles du Prophète... Il y a beaucoup de marabouts en Mauritanie. Il y a des hommes de Dieu qui vivent dans le jeûne, qui ignorent le thé, cet alcool des Maures, la poudre, le tabac et les femmes, et qui abandonnent tous leurs biens aux pauvres. Ceux-là, vous ne les verrez point, ils se cachent comme des ermites, entièrement retirés dans leur méditation. Mais, si Moulanah permet que vous alliez jusque dans le Nord montrer que les femmes françaises sont fortes et audacieuses comme leurs frères, vous verrez de grands savants, les Chorfa, fils du Prophète, les Tadjakant, fils de Salomon, et les Kounta qui furent parmi les premières tribus alliées de la France, car les grandes universités musulmanes de la Mauritanie sont à Chinguetti, en Adrar, et à Tichilt, dans le Tagant.

Puis, Abdallahi proposa de nous montrer la bibliothèque de son père et tout le monde se dirigea vers une humble case de banco qui ne laissait rien deviner des trésors que ses murs recelaient.

L'homme de confiance d'Abdallahi prit une lourde clef suspendue à son cou et ouvrit la porte, en haut de trois marches à demi écroulées. Des volets claquèrent au mur et le soleil couchant lança un rayon empourpré à travers deux pièces nues, assez délabrées, où des coffres de bois recouverts de cuir, cloutés, bardés de fer, enfermaient toute la sagesse de l'islam.

Des centaines de livres rares, gainés de reliures somptueuses, reposaient là : corans maures, marocains, tunisiens, égyptiens, livres de philosophie, de poésie et de droit. Quatre générations d'Ouled-Biri avaient travaillé à les réunir, et c'étaient les disciples que l'arrière-grand-père d'Abdallahi envoyait sans relâche à travers le monde musulman qui avaient rapporté d'Égypte ce précieux coran du XIII^e siècle dont Abdallahi était si fier.

J'imaginai cette bibliothèque errant sur les pistes incertaines du désert. Je voyais la caravane sainte s'arrêtant aux puits, avec les bergers, au hasard de la soif des hommes et des bêtes. Les grands méhara chargés des coffres précieux s'avançaient lentement, levant haut leurs têtes orgueilleuses, sans risque de pillage, car les biens de Cheikh-Sidia étaient sacrés aux yeux de tous, d'un bord à l'autre du désert.

Un jour, les chameaux vinrent baraquier sur cette dune et les esclaves déchargèrent les coffres dans la maison que l'administrateur du Trarza avait fait construire pour les abriter enfin du soleil et des tornades.

Les disciples puisaient pour nous dans les coffres béants, dénouaient les cordelières de cuir et de soie, nous montraient des lettres ornées, des enluminures mystiques. Leurs visages étaient rayonnants de fierté : tout cela appartenait à leur maître bien-aimé et c'était pour ces livres qu'ils avaient quitté leurs familles, leurs montagnes du Nord, d'autres déserts, ou bien les bords du fleuve où la vie est si douce.

Le soleil arrivait à bout de course. Par la fenêtre ouverte, on entendait des voix d'enfants qui psalmodiaient quelque sourate, sous la tente des femmes.

C'était l'heure de la prière et nous sortîmes de la bibliothèque. Les disciples firent glisser les *seraouil* impurs de dessous leurs tuniques et entourèrent Abdallahi ; avec lui, ils se prosternèrent, puis s'agenouillèrent, le corps un peu incliné à droite. Le sable ruissela, lustral, sur les visages et les mains tendues.

La Mecque était là, devant eux. La force de leur amour abolissait l'espace et n'avait besoin d'aucune puérile représentation du dieu qui habitait leurs cœurs.

Nous reprîmes le sentier de la dune qui descendait en nappe de cuivre jusqu'au fond du goud où le crépuscule entassait des ombres vertes et grises comme une eau morte.

En face de nous, sur fond de pourpre, le poste de Boutilimit découpait ses terrasses crénelées.

Et, au flanc de cette dune parfumée d'acacias, murmureuse de prières et roucoulante de tourterelles, devant ces petites tentes de disciples qui n'abritaient qu'une natte de paille et un coffre de livres, je rêvai de ne pas aller plus loin – pour la première fois depuis qu'une barque nous avait jetées sur la côte d'Afrique –, de rester là et d'y vivre doucement, sans désir et sans hâte.

Je me retournai : en haut de la dune, un petit captif noir accroché à sa toge blanche, Abdallahi nous faisait un geste d'adieu, lent comme une bénédiction, sous le ciel pur où naissaient des étoiles.

*

Comme chaque samedi après la sieste, une grande animation régnait dans la cour du poste. Le tribunal de deuxième degré siégerait tout à l'heure et, parmi cette foule bleue et blanche, on pouvait voir tous les notables du pays.

Des chefs de fraction, venus pour des litiges d'impôts, de gomme et de puits, discutaient âprement, volubiles, appuyant leurs arguties de grands gestes dramatiques.

Abdou-Galilar, le chargé d'affaires d'Abdallahi-ould-Cheikh-Sidia, qui avait un passé mystérieux, une incommensurable vanité et une tête à proposer des tapis dans les cafés de Montparnasse, sortait des lettres féminines de son boubou brodé.

– Ma chère amie, la marquise... Ma grande amie, la femme du général...

Admiratrices naïves auxquelles il avait fait croire, pendant l'Exposition coloniale, qu'il était – lui, l'ancien *boy-panka* qui devait sa fortune aux faveurs extra-sentimentales de quelques détraqués de Saint-Louis – le plus grand marabout de la Mauritanie.

– Moi qui suis instruit... Moi qui suis un véritable Européen par ma connaissance de la civilisation...

Ce jour-là, Abdou-Galilar était soucieux et il nous confia, d'un air affligé :

– Ma pauvre mère va mourir d'inanition !

Cette fin misérable ne laissait pas que de surprendre, étant donné la fortune d'Abdou.

– Oui, c'est une chose bien étrange. Dans ce pays, il y a des sortes de diables qui s'emparent d'une personne, la persuadent qu'elle ne peut plus se nourrir, que les aliments sont sales ou empoisonnés. Ils la tourmentent nuit et jour, jusqu'à ce qu'elle en meure ; ainsi pour ma mère qui est dans une bien triste situation.

C'est peut-être sur le conseil de ces diables qu'il s'adonna au commerce clandestin d'armes et d'esclaves qui devait le ramener devant ce tribunal, quelques mois plus tard, non plus en curieux, mais à titre de coupable.

À l'écart au milieu de ses disciples, Abdallahi, qui avait accompagné son frère, le juge Ismaïl, s'entretenait avec le directeur de la médersa.

Cette fois, et par cet interprète, il put nous confier ce que la loi d'hospitalité ne lui avait point permis de nous dire sous sa propre tente ; que la Mauritanie est à la fois la colonie la plus pauvre et la plus imposée ; que le commerce de la gomme et des dattes est écrasé par l'impôt et que, pourtant, les Français avaient promis, jadis, de respecter les coutumes coraniques d'après lesquelles cet impôt ne doit pas dépasser le quarantième du capital. Or, le capital maure, c'est le troupeau. Au Trarza, par exemple, pour un mouton qui vaut de six à dix francs, le propriétaire paie soixante centimes, le dixième de sa valeur. Pour sauver la face, le livre vert de la Mauritanie évalue gravement le mouton Trarza à vingt-cinq francs. Le système est le même pour les vaches et les chameaux, dans chaque cercle.

Les ordres viennent d'en haut et de loin. Les fonctionnaires locaux n'y peuvent rien ; ils n'ont qu'à se résigner au rôle ingrat d'agents de perception, en incessantes tournées de recensement chez les éleveurs qui hésitent à vendre leurs bêtes à bas prix pour se procurer l'argent nécessaire.

Abdallahi réclamait aussi des écoles, des médecins, des secours à la misère grandissante des nomades.

– Le docteur est en tournée depuis quinze jours. Quand il est à Nouakchott ou à Méderdra, à quatre ou cinq journées de chameau d'ici, les tribus de Boutilimit n'ont d'autres secours que l'infirmier indigène qui sait tout juste faire les piqûres, et tout le monde ne peut pas être syphilitique ! Quand notre médecin est ici, son port d'attache, tant pis pour ses malades de Méderdra et de Nouakchott !

Les principales plaies de l'A.-O.F. sont les maladies vénériennes, l'ophtalmie, la tuberculose, la variole. Les Maures ont confiance dans les médecins et, ayant constaté des guérisons indiscutables, ils n'hésitent plus à se faire piquer ou vacciner. Ainsi, dans les dispensaires et au cours de tournées médicales, on peut lutter contre la souffrance, souvent avec bien du mérite de la part de médecins mal outillés, mal secondés. Quelques-uns font tout ce qu'ils peuvent, avec abnégation et ingéniosité, comme ce jeune major de Boutilimit qui courait sans cesse à travers le Trarza, animé d'un dévouement digne d'un meilleur sort.

Ils sont une demi-douzaine de Français, plus quelques infirmiers indigènes, pour toute la Mauritanie. Et, de ce corps médical, il faut soustraire les incapables et les indifférents.

Pendant notre année de transhumance, un poste militaire s'est vu gratifier de deux médecins. Le premier a achevé de devenir fou en opérant un tirailleur. Son remplaçant, qui n'admettait pas qu'on le réveillât la nuit, même pour un compatriote, criait sur tous les toits qu'à sa précédente résidence, l'interprète lui signalait des épidémies fictives dans les régions du cercle particulièrement giboyeuses.

Pour compenser cette déficience, combien de chefs de postes, officiers ou civils, démunis d'aide professionnelle, piochent des bouquins, organisent une petite infirmerie et s'improvisent médecins comme ils se sont improvisés bâtisseurs, juges de paix, etc.

Et Abdallahi, de sa voix grave, ajouta, non sans quelque amertume :

– Je respecte trop la France pour penser qu’une si grande nation doive se contenter de conquérir un pays et d’y percevoir l’impôt, sans faire bénéficier de sa civilisation ceux qui ont mis tout leur espoir en elle.

Que dire ? Je savais bien qu’il y a la police à assurer dans un pays difficile, qu’on a foré des puits – mais les partisans sont payés cinq francs par jour, chameau compris ; les puisatiers gagnent sept francs cinquante et, pour le seul Trarza, les nomades ont versé un million au Beït-el-Mal en 1932.

Je savais aussi que, dans certaines grandes villes du Sud, des bureaux noirs et blancs, civils et militaires, également onéreux, enchevêtrant et redoublent des services inextricables entre les mains de fonctionnaires de toutes les couleurs.

Un remous de tuniques, une course de pieds nus vers la Résidence annoncèrent le début de l’audience.

Dans une petite pièce sombre, l’administrateur du Trarza, le cadi Ismaïl, l’agent-trésorier, l’instituteur et deux assistants maures étaient assis devant une longue table.

L’interprète se tenait auprès d’eux, très grand et mince, l’air faussement déférent, avec cette allure aristocratique et cette élégance de lignes qui caractérisent les Toucouleurs de bonne race. Il portait une ample toge de basin blanc, moiré, satiné, et recouverte jusqu’à la taille de fines broderies à la mode soudanaise. Son turban noir, jeté en écharpe sur son épaule, accentuait la fierté mystérieuse et narquoise de sa petite tête au nez busqué, aux lèvres sinueuses, aux traits fins et précis, sous le crâne soigneusement rasé.

La foule curieuse des Beïdane se massa aux deux portes et les plus hardis se faufilèrent peu à peu dans les angles de la pièce dont l’atmosphère chaude se surchargea bientôt de relents irrespirables.

Quel plaisir de choix, pour ces fils d’Abraham, que ces minutieuses plaidoiries, le spectacle des chicanes et l’humiliation des rivaux, ou même des camarades, hier encore pleins de superbe, aujourd’hui abaissés jusque dans la poussière ! La illah ill Allah ! Les tirailleurs de garde distribuaient des bourrades pour faire passage aux témoins et aux inculpés qui, devant les

juges, restaient impassibles, résignés d'avance. Rien n'arrive que la volonté de Moulanah, et il est inutile de supplier personne, pas même Lui, l'Unique et le Sage.

Le tribunal liquida tout d'abord quelques affaires de second ordre.

Celui-ci venait protester, à grands coups de poing dans la poitrine, qu'il n'était qu'un pauvre homme, que Dieu connaissait sa misère et que le recensement lui avait compté bien plus de moutons qu'il n'en possédait.

Un chef de tente se plaignit ensuite de son captif qui s'était enfui, par une nuit sans lune, dans un autre campement, là-bas, loin, *hoc Souhel* ! Il montrait le nord-est qui est le Nord des Beïdane, de sa main théâtralement tendue au bout de son bras chargé d'étoffes graisseuses, comme si vraiment, l'administrateur, le cadi Ismaïl, les assesseurs et l'interprète allaient se précipiter à la poursuite du fuyard. Les esclaves de l'interprète se trouvaient en sûreté dans les champs de mil de la région de Bakel. Aussi était-il bien à l'aise pour répondre de haut que les serviteurs sont libres, devant la loi française, d'aller où bon leur semble, et que ce chef de tente ferait bien, s'il ne voulait pas, lui, goûter de la prison, de ne pas tant parler de captifs dans la maison de la justice française.

Puis comparurent quelques voleurs de grand chemin, quelques resquilleurs, recrues indispensables pour le transport des briques et l'arrosage des jardins. Que deviendrait-on si tous les administrés se mettaient à être honnêtes et vertueux ? Mais, Dieu soit loué ! il y a peu de chances pour que cette main-d'œuvre-là vienne jamais à manquer !

Il y eut aussi les pleurnicheries d'une femme marabout, enfouie sous ses voiles comme une pleureuse antique.

Son mari l'avait quittée depuis l'autre ramadan – plus d'une année ! Il était parti sans avoir même prononcé l'irréparable formule du divorce : « Tu es trois fois abandonnée ! » après laquelle la femme, désormais interdite à son ex-époux, est libre de se remarier. Alors, elle, la malheureuse, qu'allait-elle devenir avec ses trois enfants, si son beau-père ne la secourait pas ? Si

son propre père la repoussait : « Tu es toujours mariée, selon la volonté d'Allah. Va trouver ton époux ! »

Malheureusement, les transparences de la malahfa révélaient certaines précisions qu'elle n'avait pas cru devoir donner et le cadi lui demanda, sans s'émouvoir, depuis combien de temps elle était enceinte. Seuls, quelques gloussements de honte répondirent de dessous les voiles plus étroitement serrés, et la plaignante s'en fut, pudique, sans plus rien réclamer.

Bien que le Coran leur permette quatre femmes, les Maures ont adopté une monogamie qui n'est, en somme, qu'une polygamie par succession, étant donné la fréquence et la facilité des divorces.

La plaignante qui suivit, elle, n'avait pas honte. Elle entra en faisant claquer ses sandales de bois peint, son petit visage brun et bleu empreint d'une dure volonté. Elle n'était pas une femme de marabout, geignarde et hypocrite ! Elle était une guerrière et le fit bien voir sans phrases ni détours. Veuve, elle était déjà venue se plaindre du chef de fraction qui la maltraitait, elle, Zeina-ment-Abdallah, et ceux de sa tente. Maintenant, elle était à bout de patience et, si le commandant (la bénédiction de Moulanah soit sur lui !) ne révoquait pas ce chef, elle irait le tuer elle-même, de sa petite main souple chargée de bagues d'argent, qui ne tremblerait point !

Les femmes guerrières sont comme ça. Elles ne marmottent point tant de « la illah ill Allah ! » mais elles sont les filles de celles qui, jadis, se tenaient auprès de leurs hommes pendant les batailles, rechargeant les fusils. Aujourd'hui, elles accompagnent sans peur les groupes nomades français, et l'on peut savoir que l'ennemi n'est pas loin quand on voit les *bassour* des femmes – toujours les premières renseignées – jusqu'alors éparpillés à la traîne, masser leurs dômes branlants de percale bleue et rejoindre au trot le goum méhariste.

La chaleur était accablante dans la petite pièce sombre derrière l'écran humain que les curieux dressaient aux deux portes.

L'interprète, d'un claquement de mains et de quelques injures, fit lever un déploiement de tuniques et un tourbillon de mouches. Les Maures sortirent en hâte sur la terrasse ; les mouches tournoyèrent, affolées, et vinrent se coller à nos visages en sueur.

Alors on s'aperçut que le jour était encore éblouissant et qu'un peu d'air frais venait de la mer lointaine, par-dessus les dunes.

Cette lumière et ce souffle nous arrivaient comme un appel – un appel que nous n'avions pas le loisir d'écouter, car une séance de justice est un événement riche en aperçus de la vie privée d'un peuple dans ses gestes extrêmes.

Cette accalmie ne dura qu'un instant, le temps d'une lampée d'air propre, d'un verre d'eau froide, et chaque Beïdani, silencieux et tenace, regagna son coin d'ombre, car le point culminant de la séance était atteint.

On allait juger un crime, un vrai, un de ces crimes qui font tressaillir d'une émotion forte les publics de tous les tribunaux du monde entier.

Ahmed-ould-Boudia avait tué Mohammed-Bilal, puis l'avait jeté dans un puits d'où les tirailleurs Bakari Kamara et Moussa Koulibaly l'avaient repêché longtemps après, en même temps que l'épieu de bois dur, un aiguillon à bœufs, dont l'assassin l'avait préalablement assommé.

Un beau crime, en vérité, et qui serait peut-être toujours resté ignoré si le frère de la victime, après avoir reçu d'Ahmed-ould-Boudia cent moutons, puis quatorze, pour l'impôt du sang, n'avait porté plainte au tribunal français dans l'espoir d'obtenir le reste du troupeau.

C'était bien commode pour tout le monde, en somme, cette justice des Français. Même pour l'accusé.

Avant, sitôt que l'émir avait fait son enquête, arrêté le coupable, désigné le cadi chargé de le juger, il fallait que cet inculpé, ou sa famille, payât une amende de quatre cents pièces de guinée, puis que les deux parties fissent des cadeaux propitiatoires au cadi.

On m'a même raconté à ce sujet une charmante histoire qui se pourrait intituler, à la manière d'une fable : « Le Cadi, le Bœuf et l'Outre de beurre ».

Donc, un plaideur crut assurer son bon droit en offrant une outre de beurre à son cadi qui, en retour, lui promit sa bienveillance. L'adversaire, se sachant coupable, pensa avec quelque logique que son innocence valait bien plus cher que celle du véritable innocent ; il donna donc un bœuf... et fut acquitté. Le donateur de l'outre se plaignit amèrement.

– Ce n'est point ma faute, dit le cadi avec le geste de Ponce Pilate, mais celle du bœuf dont les cornes ont éventré l'outre de beurre !

Après le jugement du premier cadi, on pouvait faire appel, mais, cette fois, on avait affaire à un tribunal de sept juges, ce qui augmentait considérablement les frais.

Supposons que notre homme soit condamné. Son amende variait de dix pièces de guinée (environ cinq à six cents francs) pour une gifle à trois cents pièces pour une blessure grave. Un meurtre relevait de la loi du talion.

C'était alors toute une histoire. On voyait des Beïdane et des esclaves trotter sur leurs méhara ou leurs bourricots en tous sens, à travers le Trarza. On envoyait chez l'émir, chez les cadis, au campement de Cheikh-Sidia et à celui de la famille. Cela faisait des jours et des nuits de marche, d'attente et de pourparlers. Les anciens de la tribu décidaient, en longs conciliabules sous les tentes, s'il convenait de racheter le criminel ou de l'exécuter.

Dans ce dernier cas, tout le monde s'en allait au mahssar, le campement émiral, avec un esclave pour couper la gorge du condamné. La famille, après tant de tracas, d'amendes et de cadeaux, devait encore fournir le bourreau.

Tandis que les Français, ayant supprimé la dépense, poussaient la magnanimité jusqu'à se charger de l'exécution, une exécution de luxe, à coups de fusil et non plus avec un mauvais couteau.

Cette perspective ne suffisait pas à réconforter Ahmed-ould-Boudia qui se tenait, tête basse, entre deux tirailleurs, devant ses juges.

– Pourquoi as-tu tué ?

La réponse vint lentement, inintelligible, avec un geste d'impuissance résignée.

– C'était la volonté d'Allah !

– Mohammed-Bilal était ton ami depuis longtemps, même un peu ton cousin. Que s'était-il passé entre lui et toi pour que tu en arrives à le jeter dans ce puits ?

– Je ne l'ai pas fait exprès... Il est tombé tout seul dans le puits.

– Alors, pourquoi as-tu payé une *dia* de cent quatorze moutons à son frère Lobbat ?

– Ça, c’est autre chose. Je n’ai pas payé une dia ! Lobbat m’a battu pour gagner mes moutons ; j’ai cédé parce que je voulais épouser sa belle-sœur Moulkountia.

– Tiens, tiens !... La femme de Mohammed-Bilal ?

– Ce n’est pas moi, c’est elle qui voulait m’épouser depuis six ans. Moi, je voulais sa sœur, mais Moulkountia m’a empêché de l’épouser. Elle disait qu’elle m’aimait mieux que son mari et, une fois, elle m’a même demandé de le tuer. Ce n’est pas ma faute. Je n’ai pas tué. C’était la destinée de Mohammed de tomber dans le puits.

À considérer son visage ridé où brillaient des yeux surnois, sa barbe embroussaillée, ses membres tors et ses haillons verdis, il semblait incroyable qu’Ahmed-ould-Boudia fût l’objet d’une telle passion, mais un homme peut avoir d’autres charmes que ceux de la beauté, par exemple des troupeaux de moutons gras et de chèvres au lait généreux, une tente grande comme celle d’un cadi. Toutes choses que ne possédait point Mohammed, le mari sacrifié.

– Où est cette Moulkountia ?

– Monsieur l’administrateur, répondit l’interprète, elle s’est enfuie dans sa tribu, au Tagant.

– Et sa sœur ?

– Elle a disparu avec elle.

– Et Lobbat ?

– On n’a pas pu le retrouver. On suppose qu’il est parti avec sa famille et ses troupeaux pour l’Adrar.

– Ah ! Diable !... Qu’on amène les autres témoins !

Ils se réduisaient aux deux tirailleurs qui avaient repêché le cadavre. Ils entrèrent, tenant chacun d’une main, avec un orgueil naïf, l’aiguillon à bœufs, seule pièce à conviction. Ayant fait, de leur main libre, le salut militaire, ils se mirent à raconter l’événement, tous les deux à la fois, avec force détails, les uns vrais, les autres inventés pour faire plus beau. Ils n’y mettaient point de malice, ne désirant pas spécialement la perte d’Ahmed-ould-Boudia. Leur unique souci, bien légitime, était de mettre en valeur l’importance de leur témoignage et de donner à cette audience, où ils se trouvaient être les précieux collaborateurs de la justice française, toute l’envergure possible.

Après tout, ils n'avaient rien vu qu'un cadavre avec un trou dans la tête et un aiguillon qui s'adaptait à ce trou.

Ahmed-ould-Boudia ne trouvait donc encore aucune raison de désespérer puisque les desseins de Moulanah sont impénétrables et que Sidi avait disparu avec tous les témoins dans le désert qui n'a pas de portes... Sidi, ce fils de chien, « ce » crapule, qui avait assisté au drame caché derrière un buisson, et, pour trois biques, avait tout raconté à Lobbat !... Mais l'ombre atteint celui qui patiente et, avec la permission de Dieu, Ahmed saurait bien le rejoindre, puisqu'il allait être libre, faute de témoins ; ce jour-là, sous son poignard, la vie de Sidi ne vaudrait pas grand-chose !

L'enquête devait se poursuivre de longues semaines, dans un rayon de mille kilomètres – trente jours de chameau, autant pour rapporter les nouvelles à Boutilimit.

On retrouva les témoins aux quatre points cardinaux. Ahmed versa sa part d'eau fraîche sur les tomates de M. l'administrateur, transporta des briques pour les constructions du poste et vida des tinettes.

Puis, un matin, une volée de balles mit fin aux prières qu'il marmottait en marchant au supplice, en même temps qu'à son amour pour les belles veuves et à ses projets de vengeance contre les traîtres qui n'hésitent point à livrer un homme en échange de trois vieilles chèvres.

*

J'aurais, certes, aimé que ce récit fût mieux ordonné selon un plan logique et sagement établi. Ainsi le lecteur aurait pu trouver, chapitre par chapitre, résumée et comme synthétisée sur une surface bien définie du désert, dans un décor adéquat à son âme et à ses coutumes, l'histoire de chacune des castes, qu'elle soit noble, religieuse ou serve. Mais un voyage d'aventure se prête mal à ce jeu de l'esprit. Pour le mener à bien, il m'eût fallu trahir le rythme même de la vie saharienne, mouvante, mêlée, au hasard des saisons, des sécheresses et des pluies.

Le chef religieux, l'émir et le captif ont les mêmes besoins ; la même faim, la même soif les poussent vers le pâturage et le puits. Ils boivent à la même outre ; ils taillent leur repas au même mouton. Comment les dissocier sans déformer le visage biblique du Trab-el-Beïdane ? Dieu est partout ainsi que le marabout ; la crainte est partout ainsi que le guerrier ; la peine est partout ainsi que le captif.

Chaque groupe humain rencontré par hasard près d'un puits ou autour du poste se compose des mêmes éléments de races disparates que la société maure elle-même, comme ces coquillages et ces algues, jetés par le flot sur le sable d'une plage, donnent entre deux marées un aperçu du fond de l'océan.

C'est pourquoi, à côté d'Abdallahi et d'Ismâïl, des hommes de Dieu et des hommes du Droit, je rencontrai, un jour, dans la cour du poste de Boutilimit, Ahmed-ould-Deïd, émir du Trarza et, celui-là, c'était l'homme du Crime.

Derrière ce front têtu, encadré de boucles grisonnantes, la révolte et le meurtre s'étaient élaborés. Cette bouche mince avait ordonné d'impitoyables destructions. Ces yeux brillants, fixes, ces yeux de rapace qui épiaient sous la broussaille des sourcils, qui éclairaient d'un feu cruel ce visage ravagé, avaient vu les deux oncles d'Ould-Deïd et de Sidi succomber sous le poignard ; ils avaient vu tomber le lieutenant Reboul, et une flamme hurlante s'affoler dans la nuit : deux Maures, goudiers d'une patrouille française, surpris sous une tente, roulés, brûlés vifs dans la natte sur laquelle ils dormaient. Ces mains nerveuses avaient tué. Ce grand corps maigre et musclé avait mené les poursuites et les fuites, crevant de fatigue les hommes et les chameaux.

Depuis l'âge de treize ans, il avait lutté pour usurper l'émirat ; il avait combattu les Français et les Maures, pillant, volant, assassinant, au Trarza, en Adrar, au Tagant, nouant des intrigues, trahissant ses alliés.

Les Maures le respectaient : il était fort puisqu'il avait réussi.

En 1909, une fusillade éclata sur la dune, à l'est de Boutilimit. C'était Ould-Deïd et ses partisans, las et ruinés, qui brûlaient leurs cartouches devant la tente de Cheikh-Sidia. Ils avaient enfin cédé aux conseils du grand

marabout et demandaient l'*aman*, le pardon. La moitié de la bande traversa le goud, monta au poste français, et Ould-Deïd, la rage au cœur, sans un mot, jeta aux pieds du gouverneur Gaden ses armes inutiles liées en faisceaux.

Gaden connaissait les Maures. Redouter est une faiblesse, et ils méprisent la faiblesse. Il fit donc confiance à Ould-Deïd, lui rendit des fusils et des balles, et lui ordonna d'amener les guerriers restés chez Cheikh-Sidia. Quelques-uns refusèrent de se soumettre : Ould-Deïd en tua deux, de sa main. Les autres le suivirent.

Il n'y avait point de place pour lui au Trarza où Brahim-Saloum avait succédé à son père, l'assassiné. Il demeura donc errant et guerrier, mais, dès lors, au service de ses vainqueurs puisque là était son nouvel intérêt. Il combattit, en 1911, dans le Hodh avec le colonel Patey. Deux ans plus tard, à la tête de ses partisans, il accompagna le colonel Mouret à Smara. Il repoussa bien des rezzou, dépensant son ardeur contre ses ennemis héréditaires, les tribus du Nord, Ouled-Delim et R'Gueïbat. En 1932, après le guet-apens de Moutounsi, il poursuivit avec trois cents fusils le rezzou de Mohammed-el-Mamoun, parent du Sultan bleu.

Et Ould-Deïd, enfin, devint émir ! En 1930, Brahim-Saloum, malade, céda à la diplomatie du commandant de cercle du Trarza et accorda l'*aman* lui aussi. Ses fils étaient trop jeunes pour lui succéder. Afin d'éviter de nouvelles luttes, il maria sa fille à Ould-Deïd avant de mourir. Les tribus acceptèrent le gendre pour chef ; les fils furent envoyés à Tombouctou ; du Maroc, Sidi renonça à son droit d'aînesse, et le gouvernement de Saint-Louis ratifia le choix des tribus.

On ne peut exiger d'une histoire maure d'être conforme à la morale.

Maintenant, Ould-Deïd s'embourgeoise paisiblement dans son mahssar qui se tient tantôt à un puits, tantôt à un autre, entre Boutilimit, Nouakchott et Méderdra. Son seul souci est de faire rentrer les redevances de ses sujets et d'obtenir le plus d'avantages possible de l'administration.

Assis sur le bord d'une terrasse, au milieu d'une cour de guerriers et de serviteurs libérés, il attendait une audience. Vêtu de blanc, le cou chargé d'amulettes, il égrenait lentement un chapelet. C'était bien édifiant. La Légion d'honneur brillait sur sa poitrine. Repenti, sincère ou non, il avait rendu service aux armes françaises, mais on éprouvait une gêne à lui voir porter la croix de ses victimes.

Ould-Deïd n'était point sans noblesse. C'était un bandit, mais de vieille race et de grande envergure. Les atrocités qu'il avait commises atteignaient à une telle perfection d'horreur qu'il forçait une manière d'admiration secrète, comme un héros de l'*Iliade*, et nous commencions à nous accoutumer à cette atmosphère mauritanienne, chargée de la grandeur des légendes antiques.

[1.](#) Une seconde médersa vient d'être créée à Atar. (*Note de février 1936.*)

IV

SPLENDEURS ÉMIRALES

Ouôch !... Iourrrtehh !... Iourrrrut !... Châhh ! Chchâââh !...

Nos trois chameaux dévalèrent la dune de Boutilimit en soulevant une lourde poussière de sable rose, puis, mieux assurés, tendirent le cou vers l'ouest et franchirent le goud d'argile grise et durcie. D'eux-mêmes, ils évitaient les clôtures d'épines et les cordes qui filent sous le sable, loin des tentes, comme, dans l'eau, les amarres d'un navire.

Le mien était le plus beau, un grand azouzel blond pâle aux formes puissantes et harmonieuses. Quatre dents : la force de l'âge. Son pied était sûr, son instinct subtil, ses longues foulées régulières sans faiblesses. Il se levait ou baraquait en silence, écoutait avec calme les coups de fusil et les tam-tams, restait immobile tout le temps qu'on voulait et obéissait mieux quand on le commandait à voix basse.

Juste ce qu'il faut dans les razzias, les poursuites et les guet-apens... C'était la monture personnelle de l'émir Ould-Deïd.

Quant à lui, retenu à Boutilimit, il nous rejoindrait ce soir, avec sa *harka* de guerriers, de haratine et de serviteurs, au puits d'Iboulkham où campaient ses tributaires.

Depuis une semaine, Ould-Deïd rivalisait de diplomatie avec le commandant de cercle du Trarza au sujet des salines du Dahar, ancien fief de sa couronne confisqué autrefois par les Français.

Il nous avait d'abord regardées, Marion Sénones et moi, de son air le plus sauvage ; puis, les prévenances dont nous entourait le commandant lui avaient donné à réfléchir... Les Français sont si bizarres ! Il se pourrait fort bien, après tout, que les femmes de leur race eussent quelque importance. L'estime de celles-ci n'était peut-être pas à dédaigner... Ne connaîtraient-elles donc que l'hospitalité de Sidi, son frère dépossédé, et d'Abdallahi-ould-Cheikh-Sidia, son rival ?...

Un beau matin, ses lèvres cruelles se détendirent en un mince sourire. L'interprète nous répéta de sa part que, si nous avions été bien accueillies au Trarza, désormais nous le serions mieux encore, et que l'émir serait très heureux si nous voulions bien l'accompagner au mahssar qui se tenait justement tout près de Boutilimit, c'est-à-dire à cinq journées de chameau. Ainsi les Nçrania pourraient voir combien il était, lui Ould-Deïd, puissant, riche et généreux bien plus que ses rivaux.

Pour nous, c'était une aubaine. L'administrateur donna son assentiment et nous recommanda à l'émir comme ses propres filles. Abdallahi offrit des montures, mais l'émir, vexé, fronça le sourcil : « N'avait-il pas d'aussi beaux chameaux que les Ouled-Biri ?... »

Et les partisans du poste, guides éventuels, commencèrent une cour assidue qui consistait principalement à venir nous saluer chaque jour, de préférence à l'heure du thé. Car il fallait bien, pour notre dignité, que nous ayons une escorte personnelle.

Tout cela eût été parfait si l'anthrax que ma pauvre Marion mûrissait depuis Souelguïa avait consenti à céder aux soins du toubib. Hélas ! il tint bon, jusqu'au bout, rigoureusement incompatible avec une rahla, et je dus partir seule.

Donc, en cette fin de jour, je trottais mélancoliquement entre mes deux partisans, Ahmeddou le Grêlé et M'Hammed-o-Touif.

Oui, Ahmeddou était toujours là, avec sa gueule de passoire, sa paresse, son obséquiosité, ses histoires à dormir debout et le sentiment de sa valeur. Cent fois renvoyé, il avait attendu sa chance, jour après jour, dans la cour du poste, quémendant, promettant de partir, apitoyant et restant. Mais il avait été bien entendu que ce voyage vers l'ouest serait en même temps son

retour définitif à Nouakchott. J'étais donc pleine d'espoir... Lui aussi, d'ailleurs !

Les qualités qui m'avaient fait choisir M'Hammed auraient pu tout aussi bien me faire rejeter sa candidature si j'avais eu plus de sagesse ou d'expérience. C'était un jeune Ouled-Daman, cousin de l'émir. Un guerrier de pur type arabe qui peut ressembler, selon son humeur changeante, l'éclairage et les circonstances, à un pirate des sables ou à un Christ d'imagerie, est bien utile au premier plan d'un paysage saharien, et M'Hammed possédait d'indiscutables qualités photogéniques. Sa grâce, sa gentillesse, sa roublardise pour tout dire, en avaient fait l'enfant gâté du poste, où l'on n'avait pas grand-chose d'autre à lui demander. Ceci, joint à une coquetterie assez vaniteuse, lui assurait des aouli de chandorah indigo glacée de violet, luisante comme du satin, et des tuniques plus propres que celles des autres Maures. Des tirs à bout portant, après de longues heures de guet, lui valaient la réputation de chasseur émérite. Il parlait assez bien le français, ayant participé à l'Exposition coloniale en qualité de chamelier. Ce rôle peut sembler modeste à nos yeux d'Européens, mais non à ceux d'un nomade. Il ne l'était pas non plus, paraît-il, pour quelques jeunes affolées d'exotisme qui virent en M'Hammed et ses trois compagnons des princes déchus dignes de toutes leurs faveurs.

– Femmes-l'Européen, y faire trop d'z-histoires !

Et, après qu'une belle aviatrice eut tenté de se suicider en son honneur, M'Hammed revint à Boutilimit avec un pécule, la certitude de la supériorité de sa race et une grande impatience d'épouser une femme bien grasse, bien paisible, qui accomplirait ses devoirs conjugaux sans en manifester le moindre plaisir, comme doit le faire une Beïdania de bonne éducation, et qui, finalement, accepterait le divorce quand il plairait à son mari, sans rien réclamer d'autre que le nombre de chameaux fixé par la coutume.

Les succès parisiens de ce don Juan du désert nous avaient donné quelque inquiétude, mais nos compatriotes nous assurèrent que des Françaises ne couraient pas ce genre de risque au Trab-el-Beïdane. Une chrétienne est un être impur aux yeux des musulmans sahariens, plus stricts que leurs coreligionnaires du Nord ou, tout au moins, plus soucieux de ne point faire scandale. À Paris, M'Hammed n'avait pas à craindre le blâme de sa tribu ; au Sahara, tout se sait, et « mieux vaut commettre dix péchés devant Dieu qu'un seul devant les hommes ». Et puis, il y a aussi la crainte

de la prison qui est, après le Coran, la seconde sagesse du Maure ! Quoi qu'il en soit, à aucun des hommes qui nous ont escortées, nous ne pouvons reprocher un geste impudique ni une parole grossière.

M'Hammed chantait agréablement, surgissait dans les ruelles du village, toujours souriant, la main sur le cœur, au moment précis où il y avait quelque petit service à nous rendre – des dattes à marchander, des achats à remonter au poste, une sandale à raccommorder – et avait bu en notre compagnie bien plus de verres de thé que les trois autres candidats. À tant de mérites s'ajoutait la chance d'une concurrence restreinte.

Un troisième larron me rejoindrait le lendemain : Bendir, fils et frère d'hétaïre, qui n'avait pu partir en même temps que moi faute d'une monture, ou pour quelque autre raison de lui seul connue.

Il faisait presque nuit lorsque l'émir et ses gens nous rattrapèrent à Iboulkham.

C'était une petite vallée criblée d'oglots béants parmi la broussaille épineuse. La puanteur d'un âne pourri venu se piéger dans un de ces trous attestait leur efficacité.

L'endroit était impropre aux effusions turbulentes d'une rencontre qui mêlait une trentaine de chameaux effrayés, selon l'habitude de leur espèce, par le voisinage des puits.

Enfin la troupe se sépara. Une dizaine de guerriers et de haratine restèrent avec moi. L'obscurité étant complète, l'émir partit devant avec les autres pour nous montrer la route jusqu'au campement de ses tributaires. De temps en temps, il criait : « Ioôh ! » ou bien faisait allumer une flambée de broussailles sur une butte, et nous suivions, d'appel en appel, de feu en feu, chantant à mi-voix comme tous les nomades du monde quand la terre s'endort sous un ciel étoilé.

Par une vieille habitude du temps de la méfiance et des razzias, les petites gens se tiennent à l'écart des puits où passent des voyageurs dont le moins que l'on puisse craindre est qu'ils revendiquent les trois jours d'hospitalité, le lait, le méchoui et les montures de rechange dus par le vassal à son suzerain.

Un émissaire avait prévenu les tributaires d'Ould-Deïd de notre visite, et, avant même que nous soyons arrivés, le tam-tam emplissait d'une sourde rumeur le fond de la nuit. Les feux du méchoui flambaient. Sur le sable soigneusement balayé de ses initis, deux tentes étaient prêtes, l'une pour le maître, l'autre pour son invitée.

Je n'eus point tant d'honneur qu'un illustre journaliste venu au mahssar (il se tenait alors près d'une piste) qui se flatte de ce que l'émir lui-même fit baraquier son chameau. Chose surprenante, car l'émir est trop fier pour se charger des tâches réservées d'ordinaire aux jeunes gens et aux serviteurs, trop courtois pour remarquer que son hôte ne sait pas se débrouiller avec sa monture. D'ailleurs, ce chameau était l'automobile du poète de Boutilimit.

Fort dignement, nous nous retirâmes, l'émir et moi, sous nos tentes respectives. Outre mes deux partisans, une bonne demi-douzaine de guerriers partagèrent la mienne. J'aurais eu mauvaise grâce à protester, ils remplissaient là un devoir de politesse. Le chef de cette délégation semblait être Selmou, vieil ami d'Ould-Deïd et son compagnon des temps héroïques.

Les rites des réceptions mauritaniennes se déroulèrent de nouveau. Le tam-tam remua devant l'ouverture de ma tente une foule d'ombres vociférantes, plus sombres que la nuit, auxquelles les reflets dansants du feu et de mon photophore prêtaient soudain un relief diabolique. Les troupeaux rentrèrent et les agneaux, attachés tout le jour aux piquets des tentes, se bousculèrent en pleurant vers les brebis qui les cherchaient. Les captives apportèrent desalebasses de lait, le thé et le méchoui. Les femmes, ne pouvant envahir la tente de l'émir, se pressèrent bientôt sous la mienne, autour des guerriers qui, là, se trouvaient accessibles.

Et, lorsque les petits enfants se furent partagé l'*ouarga*, les feuilles molles, poissées de sucre, qui restent au fond de la théière, que chaque os du mouton eut été rongé successivement par les guerriers, les femmes, les gosses, les esclaves et le chien, Ahmeddou, reprenant la direction du protocole, me laissa entendre que l'émir ne pouvait venir chez moi à cause des femmes, mais qu'il serait convenable que j'allasse le saluer puisqu'il faisait de si grandes choses pour moi.

Accroupi au milieu de ses gens, Ould-Deïd semblait m'attendre. Une peau de mouton blanche était étendue pour moi en face de lui. Un hartani posa aussitôt le plateau à thé entre nous, et l'honneur de casser le sucre, de remplir méticuleusement les petits verres et de les distribuer avec bienséance revint à Ahmeddou. Il était invité, ni trop âgé ni trop jeune. Si on ne donne pas cette peine à un personnage respectable, on ne confie pas non plus ce soin à un garçon sans autorité. Quant à M'Hammed, jeune parent de l'émir, il ne pouvait ni boire ni manger en sa présence et se tenait derrière moi, fort modestement, son aouli sur la bouche.

Par l'intermédiaire d'Ahmeddou, la conversation s'engagea. Les salutations, par leur longueur, rendirent bien service. Après, il fallut trouver des sujets moins conventionnels.

Est-ce que la Nçrania n'est point fatiguée ? Non, Dieu soit loué ! elle n'est pas fatiguée... Elle demande si Ould-Deïd n'est pas fatigué.

– Non, vraiment, je vais parfaitement bien, *Elhamdou lillahi !...*

Est-elle satisfaite de son chameau ?... Ne manque-t-elle de rien ?...

– Ould-Deïd est très content que tu viennes au mahssar et espère que tu y resteras très longtemps.

Ahmeddou se lança dans une description fort lyrique du mahssar, cette « grande capitale » qui éclipsait le campement de Sidi comme la lune ronde éclipse une étoile.

L'émir s'était absorbé de nouveau dans cette sombre méditation dont il ne s'évadait jamais longtemps. Les verres vides ayant choqué pour la quatrième fois le plateau de cuivre, je me retirai après l'invocation d'adieu.

Si la conversation manquait d'abandon sous la tente émirale, il n'en était pas de même sous la mienne.

Près de chaque guerrier, un petit tas de voiles indigo se trémoussait sur place, avec des babillages d'oiseaux, des gloussements pudiques, des rires effarouchés. Parfois, un geste coquettement maniéré rajustait un pli, resserrait plus étroitement la chandorah autour des visages bruns où les yeux se faisaient caressants, où brillaient les incisives blanches déviées hors de la bouche, presque horizontales, selon les lois étranges de l'esthétique maure. Quelques bébés nus pleuraient de froid.

Par chance, les maris récoltaient la gomme dans le sud du Trarza. Ainsi leurs femmes avaient toute liberté de fêter ces nobles voyageurs dont l'attention était flatteuse et les richesses enviabiles. Elles avaient déjà obtenu des éclats de sucre, du thé, quelques pincées de tabac. Maintenant, il s'agissait de gagner du *mesk* par des cajoleries plus pressantes. « Mesk », ce sont les parfums violents que l'on trouve chez les commerçants des postes et qui se mêlent si délicieusement au beurre rance dont on se graisse les cheveux, chaque mois, en refaisant sa coiffure.

La plus jolie chuchotait avec Selmou. Elle fut la première victime. Sans la quitter des yeux, Selmou fouilla dans sa cartouchière et en sortit un minuscule flacon. De sa large tunique étendue sur son bras, il dissimula sa compagne, et le silence se fit. Seule, une main délicate, crispée sur la petite bouteille, s'agitait faiblement devant l'étoffe claire. Puis le couple, relevé, disparut lentement vers les buissons d'adress qui parfumaient la nuit de senteurs balsamiques.

Un à un, les autres couples glissèrent furtivement hors de la tente. Les dernières lueurs du feu éclairèrent au passage leur retraite alanguie. Les petits enfants nus allèrent dormir dans les cendres chaudes du feu abandonné.

Et je profitai de cet instant de solitude pour examiner les plis de ma tunique et les fronces du siroual où s'embusquent les poux.

Certains jours de février, en Mauritanie, ont des douceurs de juin en Île-de-France. Ce premier matin du voyage au mahssar nous offrait un pâturage reverdi, semé d'arbres ronds comme des pommiers sauvages, sous un ciel bleu pommelé de nuages blancs. L'air était léger. Des papillons butinaient les houppes parfumées des acacias. Un vieil esclave, qui remontait du puits avec une ânesse et son petit, s'arrêta pour laisser passer notre caravane et nous salua d'une bénédiction, comme un paysan de France.

L'émir lui-même souriait de me voir exciter mon bel azouzel blond et faire la course avec les jeunes guerriers. Il fallait jouer, aller vite, se sentir fraternels, libres et joyeux.

C'était un matin plein d'ardeur et de pureté.

On accueillait avec d'indulgentes moqueries les retardataires qui, au trot, rejoignaient la caravane. M'Hammed, que je n'avais pas vu depuis la veille, arriva le dernier. Son chameau s'était perdu et il l'avait cherché si longtemps, démêlant sa trace de celles des autres montures, qu'il était « trop fatigué ».

C'est étonnant comme les chameaux s'égarent facilement lorsque les femmes sont belles et les maris absents !

Bendir, lui, n'avait pas encore paru.

– Partisans Boutilimit, toujours rigoler ! Pas connaissent service. Ça, c'est pas bon pour grands voyages, jugea Ahmeddou avec mépris.

À mesure que le soleil devenait plus chaud, la campagne s'évanouissait et nous retrouvions la brousse. Les pentes rapides des hautes dunes étaient crevassées par les tornades d'hivernage. Trois mois plus tôt, des torrents avaient dû ruisseler, fouillant les sables mous, creusant des ravins sinueux où butaient les chameaux. À pied, nous guidions lentement les bêtes apeurées.

Avec ses hommes, l'émir avait filé vers un campement où il avait ses redevances à réclamer.

Une gazelle bondit d'un fourré, entraînant Ahmeddou qui vit là une belle occasion de prouver qu'à la chasse un Euleb vaut bien un Ouled-Daman.

Mais une outarde offrit à M'Hammed la chance d'affermir sa réputation.

Ainsi, je me trouvai seule et le restai, fort en peine, errant de droite et de gauche, jusqu'à ce que l'émir, las de nous attendre, sentît quelque inquiétude au sujet de ma précieuse personne. Il serait peut-être déplorable pour l'affaire des salines que je vinsse à me casser le cou... Qui pouvait prévoir les réactions de l'administration française ?... Il dépêcha donc Selmou, son meilleur ami, et Moukhtar, son principal hartani, à ma recherche.

Leurs cris d'appel rallièrent les chasseurs. L'un avait cassé l'aile de son outarde. La balle de l'autre avait atteint l'épaule de la gazelle. Les deux bêtes étaient loin, mais l'honneur était sauf.

D'ailleurs, il ne s'agissait pas de cela, mais de parer à la colère d'Ould-Deïd qui, le bâton haut et les yeux étincelants, invectivait Ahmeddou et M'Hammed jusqu'à leur plus ancienne ascendance.

Pour ma part, je fis observer avec force que, si je ne pouvais avoir constamment près de moi un des trois partisans que je payais à ne rien faire, je me déciderais facilement à en chercher d'autres.

– Tu as raison. L'émir aussi, il a raison, répondit gravement Ahmeddou, négligeant sa propre faute. C'est pas joli, M'Hammed il laisse toi toute seule pour faire coure après l'outarde... Bendir même chose, ça vaut rien ! Akh !

M'Hammed, plus malin, demanda pardon avec grâce.

À l'heure du thé, au campement de midi, Bendir parut enfin.

Après une troisième sermon, je me vis entourée de visages souriants et de soins empressés.

La promenade au mahssar, peut-être prolongée jusqu'aux salines du Dahar, c'était déjà quelque chose, mais Ahmeddou, M'Hammed et Bendir savaient qu'il y aurait ensuite le grand voyage jusqu'au Soudan, beaucoup de jours de solde, les cadeaux considérables dont les Nçrania combleraient des partisans aussi valeureux, la gloire et le profit d'être mêlés aux fêtes dont elles seraient accueillies tout le long de la route. Cela valait bien quelques efforts, voire un aimable zèle, au moins dans les débuts. Après, loin de l'émir et des postes français où le voyageur peut changer de partisans, on aurait toute liberté d'en prendre à son aise. Chacun souhaitait au fond de son cœur évincer l'autre, demeurer le partisan définitif et faire partager l'aubaine à un parent de prédilection. Et ils se laissaient aller à des rêves de grandeur, des rêves magnifiques, impossibles. Ils se voyaient rentrant à leurs campements vêtus de boubous brodés du haut en bas, nouant des liasses de billets de cinq francs dans le pan de leurs aouli, et poussant devant eux des chameaux chargés de cotonnades soudanaises, de calebasses, de pains de sucre et de verroteries. Ils rêvaient aussi la puissance et la générosité des Nçrania. Si quelque fâcheuse réalité venait à rétrécir ces rêves, ils en feraient d'autres et réussiraient toujours à embellir, dans leurs récits, le résultat de leur entreprise, si modeste fût-il. Exactement comme ils rêvaient le campement de Sidi ou celui de l'émir et faisaient de quelques tentes trouées une capitale somptueuse. Car le Sahara, même occidental, c'est encore l'Orient.

Le voyage se poursuivait paisiblement. On trotta vite, par courtes étapes.

L'émir allait tantôt vers le sud, tantôt vers l'ouest ou le nord-ouest, d'un campement à l'autre, comme un hobereau qui visite ses métayers. Il fallait de longues haltes et d'astucieux discours pour savoir combien de chamelons, de veaux, d'agneaux, de cabris, d'ânes et de petits captifs étaient nés depuis sa dernière visite. Qu'étaient devenus les chameaux fatigués que les zénagui avaient chargés de mettre au vert ? Où en était la récolte de la gomme ? Combien de bêtes avaient été réquisitionnées pour les convois ? Combien d'hommes pour les prestations ?

Non, ce n'était pas facile de savoir tout cela !

Le chef de campement rusait d'abord, par habitude, et puis il avouait, afin d'en finir et de voir disparaître tous ces hommes affamés qui mangeaient ses moutons et son mil.

Le temps fuit sans que le poète s'en étonne.

Mm... emmmmmh !... miroir... mmmmmmmh !...

Sans trêve, inlassables,

Les jours et les nuits vieillissent la nature...

Comme aux temps très anciens où un poète errant composa cette chanson que M'Hammed affectionnait, les jours passaient lentement, tous pareils, vides et sans ennui – du sable tiède entre des doigts distraits.

Les courses et les haltes, les creux durs des vallées et les molles cimes des dunes, les cinq prières quotidiennes, le tumulte des tam-tams, le battement des pilons à mil, les souhaits de bienvenue et les bénédictions d'adieu se succédaient avec une monotonie prenante comme un rythme, qui était le charme et la stabilité même de cette existence nomade.

On s'abandonnait avec quiétude à cette monotonie, à cette chaîne de traditions, de coutumes, d'habitudes, qui avaient traversé les siècles et les déserts telles que l'Éternel les avait dictées à Abraham, et qui nous rendaient la notion de l'immuable. Chaque belle esclave était une Agar dont le fils serait libéré, comme le hartani Moukhtar, né d'un chef et d'une

servante. La brousse était pleine de pensifs David paissant les brebis de leurs pères. Chaque repas était un sacrifice rituel. Les animaux purs et impurs étaient ceux que Moïse avait permis ou défendus. L'hospitalité était la même, et la simplicité, la ruse, la duperie, l'éternel exode et l'inébranlable foi.

Et, souvent, le soir, près du puits, les guerriers entouraient gravement une jeune Rébecca aux gestes harmonieux qui les abreuvait ainsi que leurs chameaux.

Je vis des campements de zénagui, de marabouts, d'esclaves et de *tiab*. Ceux-ci, mes compagnons les méprisaient malgré leur richesse et leur indépendance. Les *tiab* sont des guerriers qui, ayant renié le fusil, s'allient aux marabouts sans gagner pour cela l'estime de personne.

Au campement de midi, nous trouvions du lait aigre mêlé d'eau, le *n'sri*. Celui du soir, où les troupeaux venaient de rentrer, offraient à plusieurs reprises du lait fraîchement traité, et le captif de tente m'éveillait pour me présenter la dernièrealebasse, tard dans la nuit.

Avant chaque repas, je voyais arriver Moukhtar, le hartani-chef, toutes les clefs de son maître suspendues à son cou. Tel un majordome de grand style apportant la carte du jour, il venait s'informer des désirs de la Nçrania. C'était bien aimable de sa part, mais je me demande quelle tête il aurait fait, sans son immense turban de nègre « Ballet russe », si j'avais eu la fantaisie de demander autre chose que du thé, du méchoui, du mil ou du lait !

Quatre fois par jour, l'émir et moi échangeions des visites protocolaires qui devenaient plus cordiales. Il s'amusait de mon goût pour la vie nomade, de ma camaraderie avec les femmes, de mes jeux avec leurs bébés. Il riait silencieusement, en se cachant la bouche, lorsque je baragouinais quelques mots hassane, ou que ses compagnons plaisantaient mon siroual de percale blanche. Une coutume bizarre, spéciale au Trarza, a fait de ce vêtement le signe de la royauté. C'est la couronne émirale, si j'ose dire. Le commun des mortels se contente de la chandorah défraîchie d'un ancien souk. Seul, l'émir a le droit de porter pantalon blanc et, si un guerrier de son entourage usurpait cet emblème, sa vie s'en trouverait fort en danger.

Le sixième matin, le petit coq blanc qui avait dormi près de moi, perché sur une selle, au campement de Tigbarren me réveilla d'un cocorico inaccoutumé. Devant la tente, les chameaux étaient déjà baraqués. Accroupis autour du photophore, les hommes emplissaient la théière.

La veille, Ould-Deïd était parti en avant pour ordonner en mon honneur une réception qu'il voulait magnifique. La moitié de ses gens me tiendrait compagnie. Moukhtar veillerait à l'accomplissement de tous mes désirs pendant cette dernière journée. Et le peloton s'était enfui au grand trot, soulevant le sable, effarouchant les tourterelles et entourant son chef d'un flottement de tuniques et d'écharpes nouées.

Aussitôt après la prière de l'aube, nous partîmes, grelottant au vent aigre qui transperçait nos vêtements de perle. Nous serions au mahssar avant que le soleil soit haut. À peine la dune qui protégeait Tigbarren du vent d'ouest fut-elle gravie, qu'un grondement sourd me parvint.

– Tu entends ? L'émir y faire frapper son grand tam-tam de guerre pour la fête !

De dune en dune, l'immense et lourde voix s'amplifiait. Lorsqu'elle fut assez proche pour me permettre de percevoir les chants que les esclaves mêlaient à son rythme fébrile, une salve éclata de l'autre côté du goud et deux cavaliers dévalèrent la pente, galopant vers nous.

Les Barbaresques, les Sarrasins, les « Mores » des romans de chevalerie dont mon enfance avait rêvé étaient devant moi ! Je voyais étinceler leurs yeux noirs dans la fente des heaumes que les turbans bleus leur faisaient. Leurs tuniques relevées, nouées sur leurs dos, découvraient des torses bruns et musclés. Ils brandissaient leurs fusils comme des lances. Les peaux de bêtes retombaient de leurs selles sur les flancs de leurs montures blanches. Les petits chevaux ardents se cabraient, dans un tourbillon de sable, sous la pression des cruels mors rigides qui leur broyaient la bouche, sous l'éperon des grands étriers de cuivre qui labouraient leurs ventres. Leurs queues, rougies au henné, semblaient avoir traîné dans le sang d'une bataille.

Nous ayant rejoints, les deux Barbaresques nous entourèrent des cercles d'une fantasia, simulant la poursuite, la charge, le rapt et l'ivresse d'une victoire. Les coups de fusil dominaient leurs cris sauvages, les

hennissements des chevaux et les bramements de nos montures. Puis ils s'enfuirent au galop, et nos méhara, affolés, s'élancèrent sur leurs traces, d'une seule traite, jusqu'en haut de la colline où le grand tam-tam du mahssar tonnait devant une tente brune qui serait la mienne.

La fête mêlait, au centre d'une cohue en liesse, les nobles parades guerrières, les mimiques obscènes des esclaves à demi vêtus d'oripeaux grotesques et la fantasia des chevaux bondissant au milieu des danseurs qu'ils éclaboussaient d'une écume sanglante. Il y avait beaucoup de détonations, de cris, de rires et de poussière. Bâtons et fusils tournoyaient, lancés de mains sûres.

C'était un très beau tam-tam, mais raconter tous les tam-tams de Mauritanie serait une tâche bien monotone.

Je rejoignis l'émir qui présidait gravement, entre ses griots et ses deux plus jeunes fils. En passant devant nous, les captifs désignaient à coups de poing leurs parties honteuses et faisaient le simulacre de lever la patte contre nous. Ou bien, ils vociféraient des menaces en braquant vers moi leurs bâtons d'âniers tenus entre leurs cuisses. Si étrange que cela puisse paraître, ces gentillesse avaient pour but d'honorer le maître et son invitée.

Voici donc ce fameux mahssar ! pensai-je en pénétrant sous ma tente vide, et j'enviai la force d'illusion de ces gens qui en faisaient le séjour bienheureux de tous les luxes, de toutes les délices. Mais n'ayant, cette fois, rien espéré, je n'étais point déçue, ce qui me laissait l'esprit libre de goûter l'hospitalité des Beïdane et cette façon naïvement généreuse d'offrir leur dénuement comme un trésor de choix.

Des cinquante tentes qui s'éparpillaient entre les acacias et les adress, la mienne était la plus belle, malgré les trous par lesquels le soleil dardait des flèches qui m'auraient obligée à conserver mon casque si j'avais eu l'habitude d'en porter un. Les somptuosités de la « capitale » consistaient, au-dehors, en un tapis de crottin attestant l'importance des troupeaux qui dormaient là chaque nuit, et, sous ma tente, en une couche princière faite d'un faro plié sous une couverture marocaine.

Un monstrueux magot vint s'y écrouler près de moi. C'était Toutou, la fille d'Ould-Deïd, une pauvre gosse de dix ans, gavée de lait, abrutie de graisse, qui pouvait à peine croiser, à la mode arabe, ses grosses petites jambes sous son ventre de poussah.

Le forgeron avait soigneusement rasé, de chaque côté de son crâne, de larges cercles où la peau apparaissait nue et blanche entre les touffes de cheveux agglutinés de beurre. Une verroterie clinquante agrémentait son toupet crépu. On ne peut dire que c'était très seyant mais, par cette coiffure, on était aussitôt renseigné sur sa caste, sa tribu et sa situation de jeune fille à marier.

Toutou restait là, sans forme, sans regard et sans voix, un cure-dent d'adress dans sa bouche entrouverte, livrée à la convoitise des hommes, à l'envie des femmes qui emplissaient la tente.

Sid-Ahmed, griot de l'émir et émir des griots, chanta la généalogie et la gloire de son protecteur :

*Les hommes habitués aux louanges
Depuis leur enfance,
Ce sont Ould-Deïd et Selmou...*

La gloire d'Ould-Deïd, c'est-à-dire celle de ses armes, pendant dix ans dirigées contre sa famille, ses ennemis du Nord et les Français...

Et puis sa gloire à lui, Sid-Ahmed, qui ne craignait aucun rival, pas même l'autre Sid-Ahmed, griot de l'Adrar, auquel il déchirerait la gorge avec ses dents de loup si Moulanah, le Très-Juste, permettait qu'un jour il le rencontrât face à face.

Sid-Ahmed, à cette pensée excitante, hurla, avec des grimaces et des hoquets de haine, le chant de guerre par lequel les griots, jadis, s'avançant entre les armées, préludaient aux batailles.

*Mes chameaux, la nuit et le désert
Me connaissent bien ;
Le sabre, la lance, le papier et la plume*

Me sont également familiers !

Je détestai cordialement cet homme au masque féroce et aux cris offensifs mais, de toute évidence, ses chants prodiguaient aux Beïdane les suprêmes jouissances de l'art musical.

Sid-Ahmed salua, par un redoublement d'ardeur agressive, l'entrée de deux femmes obèses, des élégantes dont la chandorah neuve avait le sombre éclat du papier carbone.

La plus jeune, Lalia, qui portait à califourchon sur sa hanche une fillette nue barbouillée de lait, de morve et de teinture, était la fille de l'ancien émir Brahim-Saloum et l'épouse d'Ould-Deïd. Son mari se trouvait donc être, à la fois, son cousin et l'assassin de son grand-père.

L'autre était la veuve du père de Lalia, sans être pour cela la mère de celle-ci. Afin d'éviter toute complication, ses deux fils, légitimes héritiers du trône, vivaient en exil au Soudan.

Elles s'accroupirent près de moi et m'accablèrent de caresses, de sourires et de compliments.

La petite Bouërika, effrayée par ce visage trop clair, se mit à hurler. Sa mère, la bouche pudiquement voilée, sortit de dessous sa malahfa un énorme sein qui s'étala sur ses genoux comme une sombre méduse et sur lequel Bouërika se jeta goulûment.

Ould-Deïd et Lalia étaient un exemple exceptionnel de fidélité conjugale, la glorification même des mariages diplomatiques.

Sous l'œil inquiet du commandant du Trarza qui voyait avec raison, en cette alliance, la fin des luttes intestines de son cercle, Ould-Deïd l'avait sollicitée et Brahim-Saloum l'avait consentie, les armes aux poings. Ces armes étaient leurs propres fusils, mais les poings étaient ceux de leurs haratine qui se tenaient derrière eux et n'avaient qu'un tout petit mouvement à faire pour tirer à bout portant sur l'antagoniste rebelle. Bien que la prudence soit toujours indispensable, il est inconvenant que des hommes de qualité montrent de l'inquiétude. Paisibles, les yeux baissés, les

deux guerriers se tenaient donc, assis face à face, un canon de fusil au-dessus de l'épaule, comme par hasard. Entre eux, l'administrateur tremblait pour l'issue de sa négociation.

L'accord fut conclu, la dot fixée et la succession du vieux Brahim assurée.

Sitôt le mariage accompli, tout le monde s'en fut, administrateur en tête, annoncer au gouvernement de Saint-Louis qu'il n'y avait plus, au Trarza, que « la paix, rien que la paix ». Cela fit, le long des pistes, une belle caravane de chefs, de dignitaires, de tirailleurs et de serviteurs montés sur d'ardents méhara.

Tout allait bien ; chacun remerciait son Dieu, et Saint-Louis préparait une somptueuse réception.

Le deuxième jour, alors qu'on faisait halte parmi les champs de mil qui bordent le Sénégal et qu'on escomptait les fêtes de Saint-Louis pour le lendemain soir, Ould-Deïd vint dire à l'administrateur qu'il était son fils, son humble zénaga, qu'il confiait son bienfaiteur à Dieu et qu'il retournait au mahssar. Il voulait revoir « sa tente » et jurait le grand serment qu'il rejoindrait la caravane avant Saint-Louis. Et, soutenu par le souvenir de sa nuit de noces, il refit tout le chemin au grand trot, changeant de monture en route, pour passer avec la belle Lalia quelques instants qui n'avaient plus rien de diplomatique.

Le lendemain, devant Saint-Louis, il rattrapait le malheureux administrateur partagé entre le souci de calmer la fureur de Brahim-Saloum et celui d'annoncer la défection d'Ould-Deïd à M. le gouverneur de la Mauritanie.

Ma journée au mahssar se passa comme toutes celles qui, sous les grandes tentes, sont consacrées à des réceptions officielles. On échangea de cérémonieuses visites et des bénédictions. Il y eut encore des danses, et un concours de tir dont l'émir fut le gagnant et dont mon revolver et mes cartouches firent les frais.

Lalia m'offrit une tassoufra dont j'avais grand besoin, et Ould-Deïd, une rahla spacieuse et confortable, rembourrée de peau de mouton, chevillée de bois, avec corde à queue toute neuve et sangle en cuir de girafe munie d'une

boucle de cuivre ciselée.

Pour satisfaire ma curiosité, deux parents de l'émir firent résonner le grand tambour de guerre, suspendu par politesse devant ma tente à un piquet fourchu. Avec une mailloche recouverte de cuir blanc, ils frappaient les deux notes lugubres qui peuvent porter l'appel aux armes dans un rayon de cinquante kilomètres.

On but des flots de thé. Quelques chèvres et moutons payèrent de leur vie l'honneur de ma visite.

J'appris une nouvelle recette de cuisine maure :

Procurez-vous un esclave au cœur solide et un mouton coriace. L'esclave égorgera et dépouillera rituellement le mouton à l'aide d'un petit couteau ébréché qui lui suffirait aussi bien à égaliser une moustache, à raser la tête d'un enfant et à saigner un bœuf ou un chameau. Puis il coupera un tronçon de gros intestin deux fois long comme sa main et, l'étalant sur son genou, il le videra de son contenu, par une rapide pression, autant qu'il lui sera possible. Ce tronçon, rempli de morceaux de viande et de graisse, fermé aux deux extrémités par de fines lanières de cuir, sera plongé dans l'eau bouillante de la marmite où cuit le mil. Ajouter une poignée de beurre rance. Assaisonner de sel magnésique des salines du Dahar.

D'autre part, l'esclave aura préparé le *meghloub*, morceaux d'intestin grêle bourrés de graisse que l'on grille sur le feu du méchoui.

Il dressera le tout dans la calebasse qui sert à transporter les braises, à traire le lait et à laver le visage, les mains et les pieds des Européens de passage. Mais qu'il prenne soin de l'essuyer préalablement avec le pan de sa tunique.

Si l'odeur de ce mets ne vous rebute pas, murmurez : « Bismillah ! » afin de chasser les esprits malfaisants, et mangez jusqu'à ce que vous rencontriez quelque crotte oubliée. C'est ce qui m'advint à la troisième bouchée et me permit de gagner le cœur des deux petits garçons de l'émir en leur partageant cette friandise qui m'était réservée.

Pour ces enfants, ma visite était un grand jour : celui de leur premier boubou. Ce n'était qu'une largeur de percale blanche pliée en deux, percée d'une fente pour passer la tête et nouée par les angles à hauteur du genou ; ce qui en faisait la beauté, c'étaient les marques de fabrique inscrites en

bleu sur la poitrine. Baba, âgé de sept ans, avait bénéficié du lion britannique, et son jeune frère, Ahmed-Saloum, d'un poisson fort décoratif entouré de caractères japonais.

Premier boubou, boubou exceptionnel, boubou de faveur, car les petits Maures, fussent-ils de naissance royale, vont nus, en toute simplicité, jusqu'à leur circoncision, et ce malheur ne leur survient que vers leur dixième année. Baba et Ahmed-Saloum en étaient très fiers, bien qu'un peu embarrassés, et le portaient généralement roulé à poignées sur leur estomac.

Ils étaient très jolis. Une hardiesse ingénue, jointe à une gravité précoce, les parait d'un irrésistible charme. Le dur visage de leur père s'éclairait de tendresse lorsqu'il les regardait. Tous les Maures aiment les petits enfants.

Baba et Ahmed-Saloum témoignaient beaucoup d'amitié et de confiance à l'étrangère qui leur permettait de jouer avec son revolver vide, son stylo, de grandes feuilles de papier blanc, et tant d'objets merveilleux qu'ils n'avaient jamais vus.

Si bien qu'Ahmed-Saloum, entendant son père ordonner qu'un homme partît avec moi le lendemain, déclara qu'il m'accompagnerait lui-même au poste de Méderdra. Je n'aurais pas mieux demandé, mais il faut convenir que le vieux hartani Meïmoun me rendit plus de services qu'un petit page de cinq ans.

Les premières ombres du soir me trouvèrent écœurée de nourritures étranges, dévorée de vermine, la tête endolorie de musiques assourdissantes, les jambes rompues d'avoir été si longtemps repliées. Profitant d'une accalmie, à l'heure de la prière, je sortis dans le campement avec l'espoir de trouver un peu de silence et de fraîcheur.

C'était l'heure où, en France, les angélus s'égrènent sur les campagnes recueillies, où les fumées s'élèvent des humbles toits, où les moineaux se querellent dans les grands arbres, près des paillets.

L'heure où l'étranger songe à son pays...

Dans le grand silence où s'endormaient les dunes, la voix du marabout lançait son appel impérieux : *Allah hou akhbar ! Allah hou akhbar !*... Un nègre cassait les branches pour le feu du méchoui. Des marmites bouillaient devant les tentes. Une femme jetait, à intervalles réguliers, un long cri qui

était le nom de sa petite fille. Et tous ces bruits ne faisaient que souligner le silence, sans parvenir à rompre son recueillement. Il y avait tant d'espace ! Et, au cœur de cet espace, c'était si peu de chose que ce campement fragile éphémère dont, bientôt, le vent disperserait les cendres et effacerait les traces !

Devant une tente, Mme Émir, sa belle-sœur et Toutou me firent signe de venir m'asseoir près d'elles sur le sable.

Au moins, là, il n'y avait plus de cérémonies. Elles pourraient, loin de l'émir, se laisser aller à leur curiosité ! Tripotant de leurs petites mains poisseuses mes vêtements, mes bras, mes cheveux, elles me posèrent des questions volubiles que traduisait Bendir, venu s'accroupir derrière moi.

– Lalia demande si les femmes françaises ne mettent jamais le noir sur leurs yeux et le henné sur leurs mains ?

Pourquoi tu ne fais pas la belle coiffure avec le beurre et les perles ?... Pourquoi es-tu venue ?... Elle demande si tu es contente pour le Trab-el-Beïdane ? C'est vrai qu'en France les femmes donnent de l'argent pour se marier ?... Où est ton mari ?...

C'était une chose inouïe qu'une femme de mon âge n'eut pas encore « gagné » cinq ou six maris ! Une chose impolie, même, à supposer. En apprenant mon célibat, elles restèrent comme frappées de stupeur et puis elles éclatèrent de rire, en ramenant leurs voiles sur leurs bouches.

– Elles disent que, peut-être, tu es trop petite (ce qui signifiait trop maigre). Tu as vu Toutou, elle est grande ! Ça, mon vieux, c'est belle femme complète, akh ! Pour marier avec elle, y a moyen donner plus de cinquante chameaux, avec beaucoup les cadeaux à tous les types du campement !

Par politesse, je complimentai la jeune fille :

– Zeïn, zeïn ate !

Alors, sans plus de façons, Lalia fit tomber les voiles de sa fille, dénudant son torse bourrelé de graisse, et montrant avec orgueil les épaules et les flancs où la peau distendue était fendillée de minces gerçures roses.

Mieux que toute description, les chiffres donneront une idée de la beauté de Toutou : de la taille d'une enfant de dix à onze ans, elle pesait bien quatre-vingts kilos. Un homme, sans doute quelque vieux chef bien riche, pourrait être fier de l'épouser, car l'obésité d'une femme est le signe de la fortune de son mari.

Il fallut examiner, palper, me récrier d'admiration. Veau gras du désert, holocauste à la coquetterie féminine et à la vanité des hommes, Toutou, impassible, se laissait faire. Elle savait de quel supplice les fillettes paient la gloire d'être un animal de luxe.

J'allais bientôt le savoir aussi.

La lune ronde disait qu'il était plus de minuit. Sous ma tente, mes trois partisans et quelques volontaires ronflaient paisiblement. Les fusils servaient de traversins et les cartouchières, d'oreillers. Une demi-douzaine de seraouil pendaient aux deux perches croisées qui soutiennent les tentes. J'écoutais le ruminement monotone d'une vache couchée contre le lourd tissu qui formait notre abri. Des agneaux dormaient à mes pieds. Tout était paisible et coutumier.

Je songeais confusément à l'imprévu de l'existence et à l'indiscutable originalité de ma situation, reposant, sous un baldaquin de pantalons sales, entre ces hommes presque inconnus et ce bétail, lorsqu'un hurlement de douleur me tira de ma rêverie.

Une voix d'homme, grondeuse, alternait avec une voix d'enfant qui balbutiait des mots entrecoupés de pleurs. Les cris redoublèrent, étranglés, suppliants. Dans les paroles de l'homme, revenait sans cesse le mot *charbi* ! (« Tu bois ! »)

Intriguée, je me glissai dehors, doucement, de crainte d'alerter les dormeurs qui m'auraient peut-être empêchée d'éclaircir ce mystère.

À peu de distance, une faible lumière vacillait au seuil d'une petite tente. Les plaintes lamentables venaient de là. Évitant les bêtes mussées dans l'ombre, les brasiers éteints, les cordes enchevêtrées et tous les obstacles qu'un campement oppose à une rôdeuse nocturne, j'atteignis un buisson entre les branches duquel je pouvais voir sans être vue.

Et ce que j'aperçus me remplit d'horreur.

Maintenue par une vieille servante, l'infortunée Toutou se débattait sur un faro en désordre.

Que faisait donc cet homme agenouillé à ses pieds ?... Rampant vers le côté de la tente, je m'aperçus qu'il serrait les orteils de la pauvre petite entre deux bâtons à chameaux. Cela devait être une cruelle torture ! Chaque fois que la victime ouvrait la bouche pour protester, l'homme, lâchant ses tebbous, saisissait une grande calebasse et faisait boire de force la pauvre Toutou. Elle bavait, pleurait, serrait les dents ; son tortionnaire recommençait à la battre, à lui broyer les pieds et les mains.

Or, tout à coup, comme il se retourne vers sa complice, je reconnais Meïmoun !

Quoi, Meïmoun ? L'homme de confiance, la nounou des enfants d'Ould-Deïd ? Ah ! si Lalia voyait sa fille, dont elle est si fière, martyrisée par cette brute !

Que faire ?... Prévenir Ould-Deïd ? La nuit, comment retrouver le chemin de sa tente ?... Appeler au secours ? Les misérables s'enfuiront avant que les gens soient réveillés... Mieux vaut me montrer et mettre fin tout de suite à ce supplice.

Mais lorsqu'il me vit surgir en pleine lumière, Meïmoun, loin d'en être troublé, eut un grand sourire d'homme surpris dans l'accomplissement de son devoir. Toutou, un instant délivrée, rajusta sa robe et murmura :

– *Alik essalam !*

La vieille hartania, d'un air désespéré, me confia que Toutou n'était vraiment pas sage, que Meïmoun et elle avaient déjà engraisé bien des demoiselles à marier, mais qu'aucune ne leur avait donné autant de peine que Toutou. Pourtant, elle commençait à être belle et un résultat si satisfaisant, qui montrait les intentions favorables de Moulanah, aurait dû l'encourager à boire son lait.

– Toutou, ma joie, mon œil, bois pour être belle, belle comme la lune... Bois, ô ma tourterelle, ne déshonore pas ta vieille nourrice !...

Intimidée par ma présence, la « tourterelle » vida tant bien que mal la calebasse qui contenait deux à trois litres de lait, il n'y fallut que cinq ou six coups de bâton, quelques compliments et force prières. Puis elle s'allongea péniblement sur la natte et s'endormit, tandis que la négresse allait traire ses meilleures vaches pour la prochaine ration.

Meïmoun, levant sa main droite aux doigts écartés, me fit comprendre que, du soir au matin, Toutou devait boire cinq calebasses, la production d'une demi-douzaine de vaches. Elle faisait tant d'histoires que ses parents ne pouvaient la garder sous leur tente et c'était lui, Meïmoun, qui en avait tout le tracas.

Il devait aussi la coiffer, la raser « partout », la débarrasser de la vermine, lui mettre ses voiles et ses bijoux. C'était Meïmoun qui avait aidé le mâllem à arracher ses canines toutes neuves, pour permettre aux incisives de s'écarter agréablement, alors qu'elle n'était qu'une petite fille heureuse et nue, mince comme une jeune gazelle. Lui encore qui, autrefois, avait affûté le couteau avec lequel le médecin du campement l'avait excisée, douze jours après sa naissance. Et Meïmoun dresserait bientôt la tente nuptiale de toile blanche où, chaque nuit, conduite par la griotte, Toutou rejoindrait son mari – petite épouse secrète et indifférente qui devrait, pendant un an, être rentrée avant le jour sous la tente paternelle.

Oui, Meïmoun aimait Toutou comme sa propre fille, mais c'était trop de soucis pour un homme de son âge, et il était bien content, certes, de partir demain avec l'étrangère, loin des exigences de Lalia et des caprices de Toutou !

Il n'était plus question d'appeler au secours ! Je rentrai sous ma tente. Un esclave m'apportait justement du « lait de mouton », qui me fit horreur. Et je m'endormis enfin, en pensant à toutes les petites filles des campements riches qui sont à l'engrais comme Toutou, qui souffrent pour être belles et qui, parfois, en meurent.

On ne dort jamais longtemps, en Mauritanie. Après une nuit si agitée, Moulannah aurait pu m'épargner l'aubade virulente dont Sid-Ahmed, le griot, me réveilla au point du jour.

Mes compagnons de dortoir étaient déjà levés. Un serviteur allumait du feu. M'Hammed versait précautionneusement, d'une calebasse fort sale dans mon quart malpropre, un lait mousseux dont il balayait à mesure la surface de son souffle pour en écarter les poils tombés et les brindilles flottantes. Cela présentait le double avantage de montrer son zèle à mon égard et de préserver le bord crasseux de la calebasse du contact impur des

lèvres d'une chrétienne. Ainsi, lui et ses amis pourraient boire, sans péché, le reste du lait.

Précédé d'un esclave chargé de thé et de pains de sucre, l'émir parut, flanqué de Selmou et de Moukhtar. Je me dégageai de mon faro et m'assis dessus, aussi dignement que possible, pour recevoir mes visiteurs.

Ould-Deïd regrettait beaucoup que ce jour, qui aurait pu être si beau, fût malheureusement celui de mon départ ; lui aussi, comme son frère, aurait voulu me garder toujours à son campement qui était désormais le mien.

Puisque je tenais à partir, il pria Moulanah de bénir mon voyage. Le bel azouzel blond m'appartenait pour aussi longtemps que je le désirais ; Meïmoun avait ordre de m'obéir comme à son propre maître et d'exiger, dans les campements, tout ce dont je pourrais avoir besoin. Moukhtar posa près de moi deux pains de sucre et un petit sac de thé pour la route.

Alors Ould-Deïd, les paupières mi-closes, prit l'air de quelqu'un qui est arrivé au point culminant de la conversation.

Voici : il avait fait tout son possible pour me bien recevoir. Il espérait que j'étais satisfaite et que je dirais de bonnes paroles au commandant de cercle.

Les sourcils froncés, il laissait négligemment couler du sable entre les doigts de sa main tendue. Une belle main d'aristocrate, longue et nerveuse ; une main de chef pour laquelle les ennemis ne comptaient pas plus que ce sable fuyant.

Oui, la Nçrania parlera selon son cœur et selon la volonté de Dieu, mais qu'elle sache qu'Ould-Deïd n'a pas besoin de chameaux, ni de moutons, ni d'argent, et qu'il désire seulement qu'elle écrive de bonnes choses pour lui dans les journaux français.

La presse est une puissance même au Sahara !

Il me dit encore ceci, qui n'était certes pas confidentiel et qui devait être important, puisqu'il m'avait amenée de Boutilimit et qu'il avait attendu huit jours afin de pouvoir me le dire en toute tranquillité.

– Le Français est plus fort que nous, mais nous sommes plus forts que le R'Gueïbat et l'Espagnol. Pourtant, le Français nous défend d'aller au Rio de Oro exiger le tribut que les R'Gueïbat doivent aux Irarza. Pourquoi, puisque les R'Gueïbat sont aussi mauvais pour les Français que pour nous ?... Les Trarza, seuls, commandés par moi vaincraient sans peine les R'Gueïbat... Je connais bien la route de Smara...

La voix d'Ould-Deïd était lourde de souvenirs. Sur le sable, il avait marqué le Trarza de l'empreinte de son poing et Smara d'une crotte de chameau ; son index traçait de l'une à l'autre la longue piste qu'il avait suivie avec le colonel Mouret.

– Qu'est-ce que ça fait si le Rio appartient aux Espagnols, puisque c'est nous qui irions là-bas ? Les Beïdane sont chez eux partout où il y a du sable et des puits. Tu comprends : nous prenons les chameaux que les R'Gueïbat nous doivent et nous partageons avec les Français, qui toucheront en plus l'impôt sur notre part. En somme, c'est leur intérêt que nous soyons riches !

De ses mains ouvertes, paumes retournées, il attestait sa bonne foi et les avantages de sa combinaison.

– Oui, seule la crainte des tribunaux français qui confisqueraient notre butin nous empêche de partir... Une fois, j'ai espéré. C'était après l'affaire de Moutounsi. Je suis parti avec quatre cents guerriers et j'ai signalé l'endroit où se trouvait le camp du rezzou de Mohammed-el-Mamoun. Le gouverneur m'a défendu de poursuivre. Le rezzou est allé piller les troupeaux du Brakna, et nous, nous sommes rentrés au Trarza les mains vides, sans avoir pu combattre ces chiens !... Ce qu'il nous faut, ce sont des armes, des cartouches et la liberté. Alors les Français auront la paix dans le Nord... Il y a longtemps, des R'Gueïbat sont allés se soumettre à Saint-Louis et, ayant obtenu des armes et des cadeaux, ils sont repartis en dissidence à la Seguiet-el-Hamra. Et, maintenant encore, crois-tu donc que toutes les armes des gens du Nord soient espagnoles ? Leurs émissaires en achètent secrètement jusqu'au Sénégal. Akh ! Et pour nous, rien !...

Ayant dit ce qu'il voulait faire savoir, Ould-Deïd restait silencieux, rêvant aux beaux chameaux R'Gueïbat qui pâturaient tranquillement au Rio de Oro.

Une feuille de tabac crissa sous son index droit dans la paume de sa main gauche. Il bourra sa pipe de fer, l'alluma à sa cigarette et aspira longuement une bouffée avant de tendre cette pipe à Meïmoun, qui la passa à Moukhtar, qui la rendit au maître.

La illah ill Allah ! La volonté de Dieu était dure à accepter lorsqu'elle se manifestait par celle des Français !

L'émir se leva, secoua le sable des plis de sa tunique et sortit pour me laisser à mes préparatifs.

Le rôle diplomatique qu'il m'avait assigné me paraissait flatteur, mais l'heure était trop avancée pour que j'eusse le temps de m'y complaire et de chercher quelle part de vérité pouvaient contenir les paroles de mon hôte.

Je réglai sans pitié les comptes du triste Ahmeddou. Je sautai en selle et, retenant mon méhari impatient, je criai encore une fois ma gratitude à l'émir et à sa famille qui me recommandaient à Dieu.

Quelques mois plus tard, Ould-Deïd devait apprendre que les Français avaient des moyens plus sûrs que les siens pour établir, dans le Nord, une paix qui n'était point de même nature que celle des Maures.

V

LES SALINES DU DAHAR

Nous marchions vers Méderdra.

Décidément, le désir de visiter les salines du Dahar l'emportait. Mais il fallait auparavant avoir des nouvelles de Marion et l'avertir de mon nouveau projet ; j'avais donc décidé de faire ce détour pour lui téléphoner de Méderdra. En Mauritanie, les distances, comme le temps, perdent leur valeur et il paraît tout simple de faire quatre-vingts kilomètres pour atteindre le poste téléphonique le plus proche.

J'imaginai l'inquiétude de Marion car, selon les pronostics du commandant, j'aurais dû être déjà rentrée à Boutilimit. C'est pourquoi je pressai mon chameau, obligeant mon escorte, moins bien montée, à me suivre.

Meïmoun surtout avait de la misère. L'émir, en lui octroyant un chameau fourbu, lui avait recommandé d'en changer en brousse. Comme c'était simple ! D'abord, il trottina derrière nous. Chaque fois que je me retournais, plus lointaine devenait sa silhouette au crâne lisse comme une boule d'acajou, aux longues jambes maigres battant sans répit les flancs de son indifférente monture. Toute la journée, je ne le vis qu'en brèves apparitions, tantôt sur un chameau étique, tantôt sur quelque vieille haridelle, chipés au pâturage. Parfois, le berger s'accrochait à son bien, prenant Moulanah à témoin que cette bête appartenait à la réquisition, ou bien était déjà louée pour un convoi de sel, ou encore lui était confiée par un chef redoutable, et que cette histoire le mènerait en prison. On n'en fait pas accroire à un hartani d'émir et Meïmoun continuait son chemin, traînant en croupe un passager récalcitrant.

Les chameaux dont on ne veut plus, on les abandonne à la grâce de Dieu et ils savent généralement retrouver leurs campements, à moins qu'ils ne soient empruntés, chemin faisant, par d'autres voyageurs. Cela peut les mener loin.

Un jour – la lune ou l'année suivante –, sentant l'envie de voyager hors de sa tribu, d'entendre et de raconter des histoires, de goûter à d'autres nourritures et de regarder d'autres femmes que celles de sa tente, le propriétaire décide de rechercher son chameau perdu. Il va par petites journées, à l'affût des nouvelles et des verres de thé, n'évitant aucune rencontre, aucun détour, il n'a point de hâte, ni d'inquiétude. Le temps ne compte pas, et il finira toujours par recouper, fût-ce à l'autre bout du pays, les traces de la bête qui porte au cou la brûlure de sa marque.

Un nomade grave dans sa mémoire les empreintes de cent chameaux, de cent pieds d'hommes.

C'est ainsi que les nouvelles se transmettent, que le sang des tribus se mélange et que se maintient la vie sociale du Trab-el-Beïdane.

À midi, j'atteignis le puits d'Inierk et, ne sachant si les maris de toutes ces femmes qui se pressaient curieusement autour de moi étaient au campement, je fis lier les genoux des montures baraquées devant ma tente, afin d'éviter tout prétexte à de mystérieuses recherches.

Je finissais mon repas de mil bouilli arrosé de lait aigre, lorsqu'un vieux marabout pénétra sous la tente en me saluant. Assis en face de moi, il me dévisagea longuement.

– Je remercie Moulanah qui t'a amenée dans mon campement. Comment aurais-je pu espérer te voir puisque, passant au nord, tu avais déjà atteint Boutilimit... Où est ta sœur ?

Mohamden-ould-Soufi, sans bouger de ce puits perdu, savait tout notre itinéraire depuis Port-Étienne, les noms de nos compagnons successifs, ceux des nomades chez qui nous avions dormi. Il avait désiré nous recevoir lui aussi et s'inquiétait de l'absence de Marion !

Un autre vieillard vint s'accroupir près de nous.

– Celui-ci est venu de son campement parce qu'il a su ton arrivée.

Mon hôte sortit d'une vieille sacoche une liasse de papiers noués d'une lanière de cuir qu'il déroula avec soin et me tendit deux lettres. L'une, petite et jaune, effrangée sur les bords, portait ceci, tracé d'une écriture calme et volontaire :

« Mohamden-ould-Soufi, membre de la *djemâa* de la tribu ouled-Daïman, est autorisé à se rendre de Méderdra à Saint-Louis.

« 6 janvier 1904.

« Le secrétaire général en mission,

« délégué du gouverneur général en pays maures,

« COPPOLANI »

Pendant que je lisais, Mohamden hochait sa belle tête de patriarche, comme pour attester la grandeur des temps de sa jeunesse. Après trente ans, sur ce petit carré de papier quadrillé arraché à quelque carnet de route, vivait encore l'écriture du héros pacifique en cet ordre banal conservé pieusement avec des lettres de Cheikh-Sidia et des copies de prières miraculeuses.

L'autre feuille, plus grande, était toute neuve. J'y lus avec ahurissement que « Mohamden-ould-Soufi, chef de la fraction Idag-Bahani, de la tribu des Ouled-Daïman, avait versé cent francs pour lui et cent cinquante francs pour sa fraction comme contribution volontaire pour l'assainissement financier par amortissement de la Dette à court terme. »

En quoi « l'assainissement financier, etc. » pouvait-il intéresser ce vieux pasteur ?

– Pourquoi as-tu payé cela ?

– Je voulais faire plaisir à l'agent spécial.

L'agent spécial est le personnage redouté qui, dans chaque poste, est chargé de percevoir l'impôt.

À mesure que nous avançons vers le sud, la brousse devenait plus boisée. Les gommiers en fleur laissaient couler sur leur écorce de grosses larmes jaunes que des esclaves recueillaient à l'aide d'une petite faucille

emmanchée d'un long bâton. Ils travaillaient cinq jours pour leurs maîtres, deux jours pour eux-mêmes.

Jadis importante marchandise de traite échangée à bord des navires européens, aux escales du fleuve, contre des verroteries et des cotonnades (la fameuse guinée), la gomme est maintenant délaissée pour la dextrine. Le Sud mauritanien en produit encore trois mille tonnes par an, dont le prix est tombé de six francs le kilo en 1927 à un franc vingt-cinq, puis un franc en 1934. Les gommiers morts de vieillesse ou détruits par les mauvais traitements des hommes et des bêtes, ne sont pas remplacés, car les arbres appartiennent à Dieu qui, seul, peut les faire pousser où bon Lui semble. Planter un palmier ou un gommier est une œuvre téméraire et impie. Cette superstition est d'autant mieux respectée qu'elle s'accorde avec la paresse et l'insouciance des indigènes.

La savane et les buissons, tout était déjà sec, mais ces feuillages morts avaient été verts et il était facile d'imaginer leur éphémère et luxuriante fraîcheur, après les pluies de septembre.

Il en restait une paisible douceur. Entre les bosquets dépouillés, le passage des troupeaux avait tracé des chemins creux. Çà et là, de hautes zéribas évoquaient un enclos d'aubépines hivernales. Et l'on s'étonnait d'apercevoir par quelque brèche de la haie, non pas une chaumière blanche, mais une tente isolée, noire comme l'aile d'un corbeau étendue sur les chaumes. Le coucou jacobin répétait ses deux notes tristes. Vautours et milans décrivaient de grands cercles, en poussant des cris rauques, au-dessus des bois où gémissaient les tourterelles.

Vers le soir, nous suivîmes la piste française qui relie Méderdra à Nouakchott. Les prestataires, qui comblaient les ornières avec de la dure paille de markeba pour le passage des camions, nous saluèrent et indiquèrent à M'Hammed le plus proche campement, celui de Boudafia qui se tenait à l'écart, bien caché derrière les gommiers.

Autant dormir là puisque nous ne pouvions atteindre Méderdra ce soir.

C'était un campement de marabouts et mes trois compagnons manifestèrent une grande vénération pour le vieux Moukhtar qui nous y accueillit.

Les femmes et leurs esclaves charmèrent mon repos d'un tam-tam bien différent de ceux des campements guerriers.

Une maîtresse de chant psalmodiait des strophes qu'elle rythmait sur un tambour ; deux chœurs de femmes alternaient les répons. La voix de la chanteuse était belle et grave ; celles des choristes avaient une indicible et sauvage tristesse. Leurs chants étaient des hymnes pieux, l'histoire des prophètes, de longs récits d'exodes. Autour du chœur agenouillé, d'autres femmes dansaient religieusement, déployant des voiles noirs contre la nuit bleue, lentes, silencieuses comme de grandes chauves-souris. Lorsqu'elles passaient dans le rayon du photophore, la lumière révélait un bras de suppliante dressé vers le ciel, un dos courbé, une nuque accablée entre des tresses alourdies de perles.

Je ne devais jamais revoir d'autre tam-tam de ce style, et jamais rien, mieux que ces musiciennes sacrées surgies de l'ombre et du passé, ne me donna la mesure du fatalisme, du total abandon de ce peuple en prière, prosterné sur ses sables.

Par une petite route blanche serpentant entre les halliers et les prairies couvertes de graminées hautes comme une moisson mûre, je gagnai le lendemain Méderdra.

À onze heures, j'entrai dans la cour du poste.

Quatre ou cinq maisons de pisé jaune contre lesquelles l'ombre des parkinsonias tissait une dentelle légère. Plates-bandes fleuries. Tennis. Fortins. Vol de pigeons. Village de tentes et de cases. En contrebas, un immense goud gris fuyant au sud-ouest vers le Kachim, le « bout de nez » des dernières dunes.

Le chef de poste était absent. Ce fut l'agent spécial qui m'accueillit.

Malgré de précédentes expériences, je n'étais pas encore accoutumée à l'hospitalité coloniale. Ici, elle allait se doubler d'une amitié durable.

L'agent spécial sembla un peu étonné de ce Beïdani qui était une Française et me demanda d'où je venais.

– Du mahssar.

À son offre de rafraîchissements et de repos, je répondis cérémonieusement que je ne voulais pas le déranger... Je ne restais qu'un instant, le temps de téléphoner à Boutilimit avant de repartir pour les salines.

Il se mit à rire, m'assurant que, dans le bled, on ne fait pas quatre-vingts kilomètres pour un coup de téléphone comme on fait, à Paris, un détour de cinq minutes pour entrer dans un bureau de poste, et il m'entraîna vers sa maison. Je pense aussi que ma vue lui suggéra l'utilité d'une douche et d'une lessive !

Une heure plus tard, rassurée sur le sort de Marion, débarbouillée, abreuvée, flottant dans une blouse et un siroual prêtés par mon hôte, j'étais assise devant un déjeuner réconfortant.

Je sentis alors toute ma fatigue. Après cette marche forcée, les chameaux avaient également besoin de repos. Ce ne fut donc que le surlendemain matin, après avoir goûté l'hospitalité du chef de poste et de sa femme, après avoir fait des provisions de thé, de sucre et de tabac chez les commerçants du village, que je pris la route du Dahar avec ma petite escorte.

En même temps que moi, mais en sens inverse, partait une autre caravane, celle d'un vétérinaire polonais qui s'en allait, de puits en puits, vaccinant les troupeaux contre la fièvre aphteuse. D'ailleurs, les Maures pratiquent depuis bien longtemps une manière de vaccination empirique, d'une incision aux museaux de leurs veaux.

Je vis là, non sans confusion, quelle allure doit avoir la caravane d'un Européen qui se respecte. Une bande de partisans arrimait des caisses et des bagages sur les chameaux de bât. Un boy noir s'affairait autour du lit Picot, des couvertures, de la table et du siège pliants, des cantines, du fourneau portatif et d'un stock de conserves. L'Européen vérifiait des armes de précision.

L'ensemble produisait une grande impression, certes, mais j'évaluai combien d'ordres exigeait, chaque jour, l'utilisation rationnelle de toutes ces choses et je frémis à l'idée des complications auxquelles tant de confort devait être lié.

*

Comme c'était facile, après tout, un voyage au Sahara ! Ce n'était donc qu'une merveilleuse promenade ?

À présent, je savais bien monter à chameau et être docile au bercement du grand pas souple et dansant. Mon bel azouzel était sensible au moindre murmure, à la plus légère pression de mon pied nu contre la laine chaude de son épaule. J'apprenais la douceur de cette entente secrète avec la bête qui vous porte. J'ignorais encore le souci de ménager sa monture, la quête de son pâturage et la patience de son repos.

À chaque étape, je trouvais l'abri d'une tente, le repas des nomades, et, lorsque nos bêtes entravées s'éloignaient à petits pas, cueillant leur nourriture aux branches épineuses, broutant çà et là une touffe de paille sèche, je ne savais pas m'inquiéter de leur sort.

Mes partisans, à l'aube de leurs espoirs et de leur zèle, me comblaient d'égards, filtraient soigneusement l'eau des guerbas à travers un pan de tunique, dépouillaient la viande de sa surface souillée de sable et de cendre avant de m'en offrir les meilleurs morceaux. Ma tassoufra avait moins de secrets pour M'Hammed que pour moi. Mon revolver dormait définitivement au fond, roulé dans un morceau de percale. Les Maures s'en étaient fort amusés. Les Européens en avaient souri, disant qu'en cas de malheur, il pourrait tout au plus servir à me suicider vertueusement. Comme, à mon point de vue, une esclave vivante vaut mieux qu'une femme libre morte, je m'en étais séparée sans regret.

Oui, cette vie était belle, sous le ciel invariablement bleu. Je la menais depuis cinq semaines, il me semblait l'avoir toujours vécue et je n'en souhaitais point d'autre.

Chaque soir, entourée de l'admiration naïve des marabouts, des louanges de Meïmoun, des flatteries des deux guerriers, je m'abandonnais ingénument au plaisir d'être la reine !

Et je n'imaginai pas de fin à la merveilleuse promenade, puisque j'ignorais encore l'épuisement, la faim, la soif, le vent de sable et les tornades, l'instabilité des Maures, la maladie qu'on traîne d'étape en étape sous un soleil chaque jour plus chaud, les grandes solitudes du Nord où, à travers les étendues stériles, les nomades s'éloignent des puits desséchés, et toutes les épreuves que nous réservait, à ma compagne et à moi, cet avenir que je croyais si beau.

Le soir du deuxième jour, entre les dunes qui barraient l'horizon à l'ouest, parut une échancrure qui, peu à peu, s'élargit en cirque immense. Les hautes dunes de Charim, incendiées par le soleil couchant, entouraient d'une enceinte flamboyante un étrange lac, luisant et immobile. Sur la plage de sable blanc qui le bordait, végétaient des salicornes vert sombre, tordues par le vent, comme celles des marais salants bretons. Aux flancs des dunes, je revoyais les maigres euphorbes et les titareks de l'Agneïtir.

Nous entrions au pays du Dahar, et cette sebkha, d'une majestueuse tristesse, était la saline de Touidermi. Au-delà de Charim, puis d'une longue plaine étroite, l'Aftout, et du talus littoral des dunes de Sbar, il y avait, à douze kilomètres de Touidermi, l'océan. Un vent glacial en apportait la senteur et le bruit jusqu'à ses anciens rivages désertés.

À l'approche, ce lac figé était un chaos de vase grise et durcie, creusé des cuvettes d'où s'extrait le sel. Au bord de la sebkha, des sacs et des barres de sel attendaient le passage d'une caravane.

Les esclaves du cadî de Méderdra qui exploitaient Touidermi, ayant fini leur journée, accoururent vers nous et nous fêtèrent de leur mieux sous leurs humbles tentes.

Je les quittai de bonne heure, le lendemain matin, pour gagner la grande sebkha de N'Térert, la plus importante de tout le littoral. Elle aussi s'enveloppait d'un austère décor de dunes aux lignes simples et nobles, celles de Térouma, mais, plus vaste encore que Touidermi, N'Térert couvre un ovale de dix-huit hectares.

Lorsque j'y arrivai, la saline centrale était en pleine activité. Dans chaque trou, des Noirs, un haillon autour des reins, épuisaient avec des calebasses, des pelles creuses et de vieilles boîtes de conserves la saumure vaseuse qui leur montait aux genoux. Les éclaboussures, séchées à mesure par le vent et le soleil, recouvraient leurs corps d'une croûte brillante.

Un troupeau d'ânes trottinait parmi les salicornes. Ils portaient vers Rosso chacun deux plaques de sel épaisses de dix à quinze centimètres et pesant bien ensemble une centaine de kilos. D'autres plaques semblables, blanches et dures comme du marbre, gisaient parmi les fouilles ; et ces dalles, ces fouilles ouvertes comme des tombes vides, ces hommes

misérables peinant à leur tâche de fossoyeurs ajoutaient encore à la grandeur funèbre de ce lieu désolé.

À N'Térert comme à Touidermi, sous un revêtement de vase argileuse mêlée de sable, le sel se présente en tables compactes, régulières, que les esclaves débitent à coups de hache. Il y a quatre couches séparées par quelques centimètres de vase. La première couche étant enlevée, l'eau saturée du sous-sol envahit la fouille et on doit l'écoper avant d'attaquer les couches profondes. La deuxième est de moins bonne qualité. La plus belle est la quatrième, avec ses vingt-cinq centimètres d'épaisseur.

Indépendamment du sel efflorescent et de celui qui se trouve en dehors de la partie centrale exploitée de la saline, on a pu calculer que N'Térert contient cent quatre-vingt-neuf mille tonnes de sel en barres.

Les grandes pluies d'hivernage viennent dissoudre le sel des déchets et de la vase, qui cristallise par l'évaporation.

N'Térert, Touidermi et quelques autres sebkhas sans importance, vers le sud, sont les « salines du Dahar ». Les « salines de l'Aftout », près de la mer, produisent du sel en grains, comme notre gros sel, en quantités illimitées. Pendant l'hivernage, les eaux de crue du Sénégal remontent par les marigots et les dépressions longitudinales de cet Aftout à peine plus élevé que la mer. Les profondes cuvettes de vase sursaturée de sel – les sebkhas – se trouvent inondées. À la saison sèche, le sel se cristallise à leur surface et se reforme à mesure qu'on l'enlève, de janvier aux premières pluies. La plus importante de ces salines, Tin-Djemaran, convenablement exploitée, pourrait fournir cent cinquante-sept mille tonnes de sel par an, sur soixante hectares. Les Maures ne tirent des salines du Dahar et de l'Aftout que quatre à cinq mille tonnes par an.

Le sel est acheté aux esclaves cinq à sept francs les cent kilos par les commerçants indigènes dont les caravanes et les bateaux le transportent au Sénégal et au Soudan.

Avant l'occupation française, le commerce du sel, comme celui de la gomme, était libre. Tout indigène pouvait venir s'approvisionner au village noir de Keur-Massen, sur le bord du Sénégal. Les Maures y échangeaient leur sel contre du mil, des cotonnades et des épices. L'émir du Trarza y avait un représentant qui exigeait de l'acquéreur le dixième de la valeur du sel vendu ou échangé. Les caravaniers qui se rendaient au Soudan, où le sel se vend plus cher, payaient, en quittant la saline, cinquante centimes par charge d'âne, un franc par charge de bœuf et un franc cinquante par charge de chameau, c'est-à-dire par cent, deux cents ou trois cents kilos environ.

La *n'koubel*, ou gabelle française de deux francs par cent kilos sur l'extraction du sel, a eu tôt fait de ruiner le marché de Keur-Massen et les Noirs de Dara et de Tigmaten dont ce commerce était la principale ressource. Les tribus de l'ouest du Trarza qui faisaient aussi le trafic du sel se découragèrent. Si l'on ajoute à cette gabelle l'impôt (*zekkat*) de six francs par chameau et par an, la taxe annuelle de soixante francs par chameau employé au transport de toute marchandise et divers droits commerciaux, si l'on tient compte qu'un chameau de bât ne peut faire un si dur travail plus de six mois par an, on comprend aisément que la plupart des anciens trafiquants aient préféré dormir sous leurs tentes que de faire de longues journées de marche pour aller vendre du sel aux escales du fleuve. On conçoit aussi que la contrebande ait pris une certaine extension.

L'administration abaissa le taux de la gabelle, mais, grugée par les percepteurs indigènes préposés aux salines, elle a fini par trouver préférable de rendre ses droits à l'émir en échange d'une redevance, et les administrés ne peuvent que se réjouir de retrouver l'ancien maître qui, si pillard qu'il fût, avait la sagesse de ne point tuer la poule aux œufs d'or.

Avec un peu de littérature, il serait facile de composer un enfer, ou tout au moins un purgatoire, de ces tristes sebkhas et de ces esclaves nus à demi enlisés dans la vase et la saumure. Leurs croûtes de sel pourraient même passer pour une lèpre hideuse. Il suffirait de taire que cette lèpre fond le soir dans l'eau douce du puits de Benaman, d'où les pauvres esclaves reviennent à leurs campements la peau luisante, enturbannés et vêtus de chandorah neuve.

Les sebkhas ne sont pas non plus des paradis ; simplement un lieu de travail où des hommes pliés sous la commune loi gagnent leur pain à la sueur de leur front. Ils le gagnent, d'ailleurs, assez largement, si j'en crois M'Hammed qui m'assura avec une moue d'admiration que « les captifs du sel, c'est trop riche ! »

Ce sont eux qui vendent aux commerçants ; ils partagent ensuite avec leurs maîtres, ce qui leur laisse une certaine marge, les maîtres étant loin et trop grands seigneurs pour venir patauger dans la boue des salines. Les maîtres, à N'Térert, c'étaient Ould-Deïd et des tiab, ses tributaires ; à Touidermi, c'était le cadi de Méderdra.

En quatre heures, deux hommes prélèvent dans la couche supérieure, généralement la seule qui soit exploitée, quatre barres de cinquante kilos. S'ils ne les vendent que six francs les deux, il est juste de faire remarquer qu'un mouton aussi ne vaut que six francs au Trarza. Ainsi, les esclaves des salines, comme ceux de la gomme et des palmeraies, ont des troupeaux personnels, et leurs femmes sont chargées de bijoux. J'en ai vu avec des anneaux de chevilles qu'elles pouvaient à peine traîner ; elles portaient, accrochées à leurs cheveux et pendant sur leurs fronts, de ces boules d'ambre grosses comme des pommes qui sont leur patrimoine, une manière de tirelire en ce sens que jamais elles ne les vendent, mais les échangent pour de plus grosses, à mesure qu'elles en ont les moyens.

« Si tu rencontres une servante parée de bijoux, dit le proverbe maure, c'est qu'elle ne les doit qu'à Dieu et à elle-même. »

Il y a bien des moyens de ne devoir ses bijoux qu'à soi-même... Si la servante, ayant un soir plu à son maître, voit grossir sa taille en même temps que ses perles, elle n'en éprouve ni honte ni chagrin ; au contraire, son fils sera libéré. Si elle a des jumeaux, elle deviendra elle-même une hartania vivant au campement seigneurial, fort honorée et exemptée de tout travail pénible.

Les Noirs de N'Térert synthétisaient parfaitement la caste des esclaves telle que je la revis bien des fois dans ses groupements du Chemama et de l'Adrar. Parmi ceux qui accoururent vers moi, chassés de leurs trous par la curiosité, je voyais des riches et des pauvres, des nègres et des métis. Les

uns se flattaient que leurs familles eussent appartenu aux mêmes guerriers depuis bien des générations ; d'autres, achetés tout jeunes, avaient servi plusieurs maîtres. Certains provenaient d'indemnités de guerre ou d'échanges commerciaux ; ceux dont le sort s'était décidé dans le voisinage d'un poste français n'avaient pas été vendus, mais loués pour quatre-vingt-dix ans.

Il y avait des haratine libérés pour diverses raisons : naissance, rachat, services exceptionnels, amitié de leur maître. L'un d'eux, maltraité, avait eu recours à une ancienne coutume, guettant le sommeil du nouveau propriétaire qu'il s'était choisi, il lui entailla légèrement l'oreille et devint lui-même, de ce fait, le « prix du sang » que l'ancien maître, responsable du crime de son captif, devait donner à la victime.

Ces gens avaient un chef, esclave aussi, fort décoratif et plein de morgue, qui dirigeait le travail, traitait avec les caravanes, faisait les comptes avec l'émir et le cadi. C'était une brute immense et débonnaire vêtue d'une courte tunique indigo et d'un de ces magnifiques turbans dont les captifs ont le secret ; un couteau brillait à sa ceinture et il ne se séparait jamais d'un gros bâton noueux, insigne de sa dignité.

Il était bien visible que tous ces esclaves étaient fort heureux, dans cette douce paix des humbles qui vivent cœur à cœur avec la nature, sans désirs, sans haine ni complications inutiles, et dont la tâche quotidienne est le seul souci. M'Hammed et Bendir les appelaient bien lhamm, la viande, lorsqu'ils ignoraient leurs prénoms sans malice ni mépris, simplement parce que c'était l'habitude. Les autres ne s'en formalisaient pas, et on blaguait tous ensemble, appuyant les rires de grandes claques aux épaules.

Il n'était pas question de travailler le jour où une visite si flatteuse allait fournir un prétexte à des jeux et à des danses. Toute la bande, son chef en tête, m'escorta donc jusqu'à la dune où des négresses aux voiles flottants se détachaient contre le ciel pâle et le sable lumineux, autour de la tente de fortune qu'elles dressaient là pour m'éviter la peine d'aller jusqu'à leur campement. Trois jeunes filles qui m'avaient fêtée la veille à Touidermi, gravissaient la pente en faisant déjà retentir leur tam-tam.

– T'Barek Allah ! Louange à Dieu ! L'étrangère est venue jusqu'à nous !

C'est à N'Térert que Bendir perdit d'un seul coup toutes ses chances de faire le « grand voyage ».

Je comptais repartir l'après-midi même pour le bord de la mer. J'avais une envie irrésistible de revoir de l'eau. Aussitôt après le thé, Bendir m'annonça qu'il allait à un campement voisin où des marabouts lui prêteraient des chameaux. Son absence ne serait pas longue. Je le vis donc sans inquiétude s'éloigner au trot avec le petit Sidi, un jeune guerrier auquel Meïmoun avait chipé en route une assez bonne chamelle qu'il menait chez son nouveau propriétaire à Rosso. L'enfant, après de vaines protestations, s'était résigné à faire, lui aussi, en croupe du vieux bonhomme, un petit tour aux salines. Bendir et Sidi ne nous laissaient que mon azouzel auquel ils n'avaient quand même pas osé toucher et une vieille rosse à peu près hors de combat.

Le soleil glissa peu à peu du zénith vers l'ouest, effaçant tout espoir de promenade, car Bendir ne reparut point et nous ne pouvions partir à trois sur la même bête.

Après la sieste, les esclaves et leurs femmes occupèrent mon attente par des chansons mimées, héritage de lointaines traditions soudanaises.

Une jeune femme a posé sur le sable unealebasse retournée. « Regarde le petit crocodile ! Regarde, regarde le varan ! » chantent sans relâche les choristes battant des mains vers laalebasse. Une danseuse s'approche avec précaution, un couteau à la main. Elle mime les ruses de la recherche, l'émotion de la trouvaille, la peur... Elle s'enfuit. Le refrain monotone s'exaspère. « Regarde, regarde le varan ! » et le cercle pressé semble la rejeter vers la chasse. Hiératique, elle s'avance de nouveau. Entre ses mains palpitantes, le couteau scintille devant son visage. Tout son corps courbé, accablé, n'est que tremblement et angoisse. Elle bondit avec des sursauts de peur et des élans de courage... Et, enfin, tue le petit crocodile-alebasse au milieu des youyous triomphants et du tonnerre déchaîné du tambour.

Un oiseau étrange se tient tout ramassé près du tam-tam : c'est la danseuse accroupie sous le voile bleu sombre qui la recouvre tout entière. Au-dessus de sa tête, ses mains serrent un petit bâton qui, à travers l'étoffe

nouée aux poignets, dessine le profil baroque du marabout, la cigogne noire au long bec et au crâne pointu.

– *Adanaï, adanaï, n’goup abakh !* Oiseau noir, marabout, mange ton mil !

L’oiseau s’approche, hésite, dresse sa tête, replie son cou, se penche au-dessus du tam-tam et picore son mil, craintivement d’abord, puis plus vite, à petits coups sonores et rythmés sur la peau de mouton, tendue de cordes et de grosses chevilles, où la maîtresse de chant fait gronder en sourdine la grande voix du vent dans les forêts du Sud. Les mains légères des femmes battent comme des ailes. L’étoffe qui recouvre la danseuse a des reflets de plumes.

– *Adanaï, adanaï, mange ton mil !*

Mais voici que les choristes, soudain menaçantes, sont devenues des paysannes qui, par leurs youyous et le claquement de leurs paumes, chassent l’oiseau pillard de leurs lougans.

À leur tour, elles vont être chassées par les hommes qui, le bâton arc-bouté au ventre, les poursuivent de menaces érotiques. De leurs visages, on ne voit que leurs gros yeux qui roulent, blancs et noirs, dans les fentes des énormes aouli. Les captives les entourent de leur ronde folle ; les cris et les rires fusent de toutes parts. Des bras de bronze aux mains frénétiques émergent du tournoiement d’étoffes et de sable. Le tambour martèle sourdement le crépuscule d’or rouge...

Les hommes se sont enfuis. La sarabande s’est reformée en cercle au cri d’une voix perçante :

– *Bouissa ! Bouissa !*

Docile à l’appel de ses compagnes, une jeune fille s’allonge sur le sable. On dirait d’une gisante dont le voile laisse deviner les contours d’un corps jeune et parfait. Hannah la danseuse s’avance lentement au chant mineur des choristes.

– *Je suis heureux ! Dieu soit loué ! Bouissa est endormie !*

La danseuse a libéré de la malahfa opaque sa poitrine orgueilleuse. Elle marche, dans un tintement de colliers. « *Bouissa ! Bouissa !* » Ses pas s’entrecroisent, de plus en plus rapides, et son écharpe déroulée prolonge ses gestes souples de Tanagra sauvage. « *Bouissa est endormie ! Bouissa ! Bouissa !* » L’appel murmuré se fait plus tendre sous le ciel qui verdit. Le tambour bat doucement dans l’ombre comme un cœur amoureux... Hannah se penche vers l’endormie qu’entourent ses mains vibrantes de désir,

s'allonge un instant sur elle comme un symbole léger, glisse, enivrée, sur le sable, et se relève d'un bond pour une danse de voluptueux triomphe.

Ainsi, chaque jour, des chants de joie primitive, simple et gracieuse s'élèvent des solitudes de la brousse en l'honneur de la voyageuse qui passe :

– T'Barek Allah ! Elhamdou lillahi ! La Nazaréenne est venue nous visiter !

Devant la tente, une femme en haillons, flétrie, mais qui a dû être belle, se tient accroupie, indifférente à la joie des autres. Un bel enfant, trop clair de peau, est debout près d'elle. Lui non plus ne se mêle pas aux jeux des autres enfants.

Je questionne, intriguée. On m'explique : c'est une femme de caste noble, une Ma-el-Aïnin du Trarza qui « a gagné petit » avec un Européen. Sa tribu l'a reniée ; elle s'est réfugiée auprès de ces esclaves. Pour la faiblesse d'une nuit, elle n'est plus qu'une *meskin*, et son enfant, le sang-mêlé, est un paria.

Farouche, elle me dévisage de loin, avidement.

Lorsque j'ai déposé sur ses genoux un cadeau pour l'enfant de ma race, elle ne m'a pas remerciée, et j'ai détourné la tête devant l'éclair de haine qui avait lui au fond de ses yeux sombres.

La nuit commençait à emplir les sebkhas et Bendir n'était pas revenu. Le vent de mer accourait vers nous en ondes glaciales qui filaient sous les ailes relevées de la tente, perchée sur cette dune comme un oiseau perdu.

Puisque, décidément, il fallait dormir là, j'essayai de convaincre M'Hammed et Meïmoun d'améliorer notre abri. La notion de confort dépassait l'imagination des captifs, et des gens soucieux de leur dignité comme mes deux compagnons n'allaient pas travailler devant les serviteurs. On m'assura donc qu'il était impossible d'abaisser les bords de la tente jusqu'au sol.

Pour n'être pas né au désert, on peut quand même suppléer l'expérience par un peu de jugeote et d'énergie. Quand ils me virent déplacer les piquets et les cordes, et opposer aux courants d'air un talus de sable, tous se précipitèrent en s'esclaffant. C'était si drôle de voir travailler la Nçrania que l'aider devenait un jeu !

Et, sous la tente presque confortable, tandis qu'enveloppée dans une vieille peau de mouton je me réchauffais avec du thé brûlant, Meïmoun entreprit un panégyrique coupé de cris sauvages qui donnaient la mesure d'un naïf enthousiasme.

– Oui, oui, je sais ce que je dis ! Tu es petite, mais ton cœur est grand, grand ! Moulanah a voulu que tu sois forte ! Tu viens dans la brousse sans Européen, sans famille, sans tirailleurs, sans fiancé, akh ! Tu n'as pas de casque, tu n'as pas de bagages, et tu n'es pas fatiguée !... Et voilà que tu sais arranger la tente mieux que nous ! *Ouallahi* !...

Meïmoun avait une façon à lui d'abriter une âme débonnaire derrière un visage perpétuellement furieux. C'était irrésistiblement cocasse de voir ce vieux bonhomme grandiloquent, les yeux courroucés, agitant ses longs bras maigres au-dessus du photophore, devant son ombre gigantesque, déformée, qui semblait se moquer de lui en haut de la tente. À coups de poing, il frappait son crâne chauve.

– Ah ! Ouallahi, tu es grande ! Tu as pensé tout cela dans ta tête, et bientôt tu vas reprendre la route de ton pays. Meïmoun ne te verra plus et tu oublieras le pauvre Meïmoun !

– Si je le lui demandais, peut-être qu'Ould-Deïd consentirait à me donner Meïmoun pour l'emmener en France ?

Du coup, son éloquence changea d'objet. Les paumes vers moi, il implorait ma pitié. Non, non, il voulait revoir le mahssat, marier Toutou, apprendre aux fils de l'émir à se tenir sur un azouzel... Oui, vraiment son cœur était là-bas... Il voulait aussi répudier sa vieille Mabrouka pour épouser une jeune esclave qu'il avait remarquée à Touidermi. Il m'assurait avec véhémence qu'un boubou de basin blanc, acheté à Méderdra, suffirait à rendre durable mon souvenir, surtout si j'y ajoutais un aouli neuf...

– Non, non, par le Prophète (que son nom soit béni), il ne faut rien dire à Ould-Deïd, car, s'il t'a donné son meilleur chameau, comment te refuserait-il un pauvre vieil hartani ?...

Meïmoun et son ombre s'arrêtèrent tout net, le cou tendu, les bras en croix : Bendir et Sidi venaient d'apparaître. Une triple bordée d'injures coupa leurs explications.

Après toute une journée de palabres, ils ramenaient deux bons chameaux ; ils avaient travaillé pour le bien de tous, et, maintenant, Dieu pouvait voir leur honte et notre ingratitude ! Dégoûtés, ils se retirèrent dans un coin d'ombre pour y rêver aux belles captives dociles qui leur avaient fait oublier la fuite du temps.

Puis il y eut la paix seulement. Des esclaves apportèrent une calebasse de lait et allumèrent un grand feu dont la flamme éclaira les profils dédaigneux des deux chameaux qui, les genoux liés, rumaient paisiblement, insoucieux de leur destin et indifférents aux plaisirs et aux querelles des hommes.



Bien que nous eussions quitté N'Térert dès l'aube, il faisait nuit lorsque je pénétrai, en titubant de fatigue, sous la grande tente de Mahamedzen-ould-Mohammed-Fall, cadi de Méderdra.

C'était une très belle tente qui abritait un espace long d'une vingtaine de mètres et large de cinq. Elle était si épaisse, si lourde et si grande qu'il fallait douze couples d'ânes, à la queue leu leu, pour la transporter. Elle était doublée d'une cotonnade soudanaise faite d'étroites bandes assemblées, d'une blancheur éblouissante. Les supports étaient en bois dur et jaune d'aguilal. Les piquets étaient ornés de dessins au fer rouge. De longues franges de laine blanche, beige et noire, mêlées de coton multicolore, pendaient du *hammar*, la pièce de bois où s'emboîte le haut des supports. Des nattes très fines et satinées recouvraient le sable.

Elle était le centre d'un immense campement car, outre sa famille, ses élèves et ses serviteurs, Mahamedzen, marabout puissant et vénéré, nourrissait une multitude de pauvres qui s'abritaient aux alentours sous de vagues guitounes de chiffons bleus.

Je ne vis guère tout cela – la beauté si simple de cette tente blanche et brune, sa propreté exceptionnelle – que le lendemain matin. Nous avons parcouru une cinquantaine de kilomètres, nous reposant à peine à l'heure de

midi où les Maures croient que le soleil lui-même arrête sa course, marchant tard dans l'obscurité parmi la menace des buissons épineux. Il n'y avait pas eu de campement sur notre route avant celui du cadi.

J'étais exténuée. Mes yeux lourds de sommeil distinguaient à peine le visage d'un beau vieillard, assis en face de moi, qui me disait paternellement :

– Mes captifs ne dresseront pas pour toi la tente des étrangers, et je te recevrai sous la mienne comme ma fille ou ma sœur.

Des jeunes gens pensifs et silencieux l'entouraient. Sa femme s'était retirée avec ses servantes au bout de la tente où un bassour se dressait comme une grande couronne. À l'autre extrémité, des coussins de cuir, disposés pour moi, s'appuyaient à des coffres de livres.

Je me souviens d'un petit chat sauvage qui jouait avec le bout du turban de Mahamedzen, et d'un de ces énormes « moutons de case » nourris sous les tentes riches, qui vint chercher sa part de thé, de lait et de méchoui.

Puis, glissant sur les coussins, je m'endormis d'un sommeil sans rêves.

Se réveiller devant un être au visage de charbon tenant d'une main un couteau gigantesque et, de l'autre, un petit bébé tout nu, peut bien vous faire douter un instant de votre lucidité. Ahurie, je me frottais les yeux, mais cette espèce de djinn me souhaita très aimablement le bonjour et appela son beau-fils.

Un jeune homme vêtu de blanc se présenta avec grâce, suivi d'un serviteur portant le plateau du thé. Ce fils aîné de Mahamedzen, destiné à remplacer un jour son père au tribunal de Méderdra, venait de terminer brillamment ses études à Saint-Louis. Il parlait un français choisi, m'appelait « madame » et me disait « vous ». Il me questionna longuement et fort intelligemment sur la France, et il me dit combien il était heureux que le départ de son père, appelé à Méderdra, lui eût permis de s'entretenir avec moi sous cette tente, malgré la présence de sa belle-mère. Car, si son esprit était francisé, son cœur et son éducation étaient restés berbères.

L'attachement aux traditions est une belle chose mais, tout de même, ce ne fut pas sans une certaine surprise que j'entendis ce jeune homme instruit à l'européenne m'expliquer sans nul embarras la raison qui avait obligé sa

belle-mère, récemment accouchée, à enduire son visage d'une épaisse couche de beurre et de suie.

– Cette coutume des femmes maures a pour but d'effrayer les mauvais génies qui guettent les nouveau-nés pendant les quarante premiers jours de leur vie, et d'éviter au mari la tentation de commettre le péché avec une femme encore impure... Ce grand couteau que vous voyez dans sa main ne la quittera pas non plus pendant cette quarantaine ; c'est une arme symbolique contre Iblis, le chef des démons... Le jour d'une naissance, les guerriers tirent des coups de fusil ; nous autres marabouts, nous disons des prières. Afin que les mauvais génies ignorent le plus longtemps possible sa naissance, l'enfant ne reçoit un nom que le septième jour de sa vie. Ce jour-là est une grande fête ; des bêtes sont sacrifiées et le plus humble de nos *meskin Moulanah*, nos pauvres de Dieu, en reçoivent leur part ; les esclaves se réjouissent par des danses et des chants. Les lettrés de la tribu composent des poèmes où ils exaltent les ancêtres de l'enfant, les qualités de sa famille, et lui souhaitent une vie heureuse et agréable à Dieu.

Je regardais Sélima, impassible sous son barbouillage de suie ; j'écoutais ce garçon nourri de lettres et de sciences arabes et françaises. Ils appartenaient à la même famille.

Ils se rejoignent par les racines profondes de cette race des sables, croyante et crédule, qui, au cœur d'une nature déshéritée, hostile, oublie son dénuement en rêveries d'un monde chimérique peuplé de bons et de mauvais génies ; cette race qui, ne possédant rien et résignée à ne rien posséder, adore un Dieu auquel on ne demande rien, que d'obéir sans murmure à Sa sainte volonté.

Et je songeais aussi que, depuis l'âge où elles sont excisées jusqu'à celui où, sous un masque de suie, elles y défendent leurs enfants contre le diable, en passant par la période où elles sont engraisées, puis mariées à de riches vieillards souvent soucieux de guérir une maladie secrète par le contact d'une jeune vierge – en somme depuis leur naissance jusqu'au jour où Mahomet leur refuse l'accès du paradis –, le sort des Beïdani n'est pas absolument enviable, malgré leur oisiveté, l'autorité qu'elles gardent sur leurs biens personnels, la monogamie qu'elles ont obtenue, leur influence dans les affaires de la tribu, et tous les égards dont elles sont entourées.

VI

BERGÈRES DE CHAMEAUX

Dans la cour du poste de Boutilimit, devant la porte de l'Est, M'Hammed et son neveu Mokhtar-Saloum s'appliquent à assujettir, autour des selles de quatre chameaux, les bagages qui, d'El-Memrhar au Trarza, étaient répartis sur un minimum de six montures. La solution de ce problème s'accompagne d'invocations à Moulanah, au Prophète et à sa famille, de malédictions, de soupirs et de coups. Depuis deux heures, plusieurs liasses de grosse corde de baobab et des mètres de courroies y ont disparu, et il reste encore à caser un grand faro d'agneau noir, deux bidons de soldat, un quart, une bouillotte, un appareil photographique et un enfant de chat sauvage qui hurle derrière le grillage de sa boîte.

Malgré tant de difficultés, il faut que les deux jeunes gens gardent des fronts sereins couronnés d'aouli décoratifs, l'aisance de leurs gestes et la belle ordonnance des plis de leurs doubles tuniques neuves, car ils accomplissent leur tâche sous les yeux d'une foule aux sentiments complexes de moquerie, d'admiration, d'envie et de pitié.

Au premier rang, il y a tout ce que le poste compte d'Européens : les nouveaux arrivés qui aimeraient bien partir en brousse ; les anciens qui rient sous cape en chuchotant : « Aucune importance ! cette caravane n'ira pas loin ! »

À droite, l'émir et sa suite. À gauche, Abdallahi-ould-Cheikh-Sidia et la sienne, l'interprète principal, l'interprète adjoint, l'instituteur, le commis expéditionnaire, fils des émirs de l'Adrar, Abdou-Galilar, les commerçants et les notables du village. Plus loin, quelques tirailleurs en rupture de service, les prisonniers grimpés, pour mieux voir, sur les matériaux de la

case qu'ils sont occupés à construire, et le porteur d'eau avec ses ânes. Les petites gens comblent le reste de la cour, obstruent la porte monumentale et forment une frise bleue en haut du mur d'enceinte : partisans, mâllemine, bergers, hétaires, concubines, esclaves et enfants, des hordes d'enfants, tous les enfants de Boutilimit, noirs, maures, et métis.

On se perd en pronostics et en commentaires, car chacun a fait le plus grand voyage et sait, mieux que personne, choisir un chameau, le charger et mener à bien une longue et difficile transhumance. On envie les boys qui, sous le plus futile prétexte, bousculent tout le monde et se donnent des airs d'importance autour des bagages.

Le départ d'une caravane d'Européens est toujours un événement, et, ce vendredi 2 mars, cet événement présente un caractère exceptionnel : pour la première fois, deux Européennes, Marion Sénones et moi, partent seules avec des Maures. De plus, il s'agit d'un très long voyage, les gens bien renseignés nomment les stations de notre itinéraire : Aleg, Kaédi, M'Bout, Kiffa, Tidjikja, Moudjeria. Combien de lunes verra-t-on naître et mourir avant notre retour ? Comment des Infidèles sans armes et sans gris-gris échapperont-elles aux djenoun, aux pillards, aux lions, aux éléphants et aux vipères à cornes ? Sans compter les peuples noirs qui, chaque jour, grandissent leurs têtes, à mesure qu'ils oublient l'ancien joug des Arabes !

Les plus optimistes nous approuvent de partir en grande lune, un vendredi, jour favorable pour entreprendre un voyage, et calculent que nous avons encore le « deuxième mois après la Rupture du jeûne » et le mois de la « Fête du sacrifice » avant le mois d'*achour* coïncidant, cette année, avec le cinquième mois des Européens qui, par des chaleurs accablantes et une redoutable sécheresse, annonce la saison des tornades dans les provinces de l'Est.

Oui, il y a beaucoup de monde ! Il ne manque qu'une personne, et c'est malheureusement le commandant de cercle, parti la veille en tournée, le seul qui nous aurait dit la vérité sur la valeur de nos chameaux, l'excès de nos bagages et l'incapacité des deux jeunes garçons sur lesquels notre sécurité, le ravitaillement et tout le succès du voyage vont reposer.

M'Hammed a bien dit en soupirant que, vraiment, il y a trop de bagages. Trop pour les bêtes ou pour sa peine à lui ?... Consultées, les autorités intérimaires, qui ne se souciaient pas d'avoir à réquisitionner un animal de bât, ont répondu que tout était très bien ainsi et qu'une monture pouvait trotter avec trois cents kilos de charge sur le dos...

Pour l'instant, M'Hammed et Mokhtar-Saloum sont descendus au village acheter du sel pour leur famille chez qui nous camperons dans deux jours, au puits de Dekhone. Les chameaux ruminent sous leurs charges. Les Maures, sachant combien il faut de temps pour marchander un *moudd* de sel et dire adieu à quelques petites cousines, se sont assis sur place, en groupes patients. Tout en tenant avec nos compatriotes de ces propos vagues que l'on échange sur les quais de gare, nous regardons le soleil décliner lentement derrière le poste. Depuis deux semaines, nous attendons ce départ : qu'importent quelques heures de plus ?

À mon retour de Méderdra, le commandant de cercle était absent. L'interprète nous prévint, Marion et moi, que nous n'avions pas à nous occuper de montures ni de harnachements, Abdallahi prenant tout à sa charge. Pour commencer, il nous envoya une fort belle tassoufra et un portefeuille contenant une lettre de recommandation pour les tribus maraboutiques que nous viendrions à rencontrer. Il veillerait au reste dès le retour du commandant.

Il n'y avait pas de lien avoué entre ce retour et notre départ, mais nous ne pouvions plus que remercier et nous résigner à attendre : après cette offre d'Abdallahi, louer ou acheter des chameaux eût été une grave offense envers lui, en même temps qu'une entreprise ardue et ruineuse.

Puis Ould-Deïd arriva. Lui aussi avait écrit une belle lettre de recommandation pour les tribus guerrières et tenait à fournir un chameau, mais lui aussi attendit le commandant retenu de jour en jour à Saint-Louis.

D'ailleurs, pourquoi la *Seghira* (c'était moi, la « Petite ») n'avait-elle pas gardé son azouzel ? Simplement parce que, revenant des salines, j'avais trouvé à Méderdra le grand hartani envoyé du mahssar pour récupérer Meïmoun et la bête donnée.

Chaque jour d'attente nous rapprochait de la saison chaude. Les divers partisans du chef-lieu protestèrent de leur dévouement à grand renfort de coups de poing dans la poitrine. Des intrigues se nouèrent ; des alliances furent conclues et trahies ; des rêves longuement mûris s'écroulèrent ; on en fit d'autres, ou l'on se résigna. Le tout pour cent sous par jour et l'honneur.

Finalement, M'Hammed nous fit engager son « petit frère », qui était son neveu ou son cousin, en faisant valoir que ce jeune homme au profil de prince persan et au maintien modeste lui obéissait aveuglément ; ainsi nous n'aurions à donner des ordres qu'à lui, M'Hammed, seul responsable, qui les transmettrait à Mokhtar-Saloum. Ils semblaient tendrement unis et se promenaient le petit doigt de l'un accroché au petit doigt de l'autre, ce qui était fort touchant de la part de garçons de vingt à vingt-cinq ans.

Le neuvième jour, l'auto du commandant apparut dans la cour d'honneur.

L'émir fit amener un grand carcan avec une plaie saignante sur le nez et une blessure à la jambe. Abdallahi présenta un jeune azouzel, de belle apparence, acheté cent cinquante francs, plus une chamelle et son chamelon, à M'Hammed qui avait assuré que c'était ma monture de prédilection. Bien entendu, je n'avais encore jamais vu cette bête qui, à l'essai, révéla un caractère fantasque et un trot brutal à vous décrocher l'âme.

Je me plaignis à Abdallahi. Le marché fut annulé. M'Hammed, traité de menteur, éclata d'un rire innocent et proposa d'échanger le chameau dans la brousse – perspective dont je connaissais tous les agréments. Après des recherches, des marchandages et des histoires sans fin, un des partisans évincés se vengea en cédant à prix d'or un grand méhari. Sa bonne mine excita l'émulation de l'émir qui remplaça au dernier moment son chameau blessé.

Ould-Deïd et Abdallahi se montrèrent désolés de n'avoir pas eu le temps (en douze jours !) de faire venir de leurs pâturages d'impeccables méhara.

Si notre caravane ne nous inspire qu'une médiocre confiance, du moins elle est enfin prête.

Nous devions partir après la sieste ; c'est dans les derniers rayons du crépuscule que les quatre méhara se dirigent vers le village en balançant leurs charges à l'amble de leurs pattes grêles. Il est tard, mais l'essentiel est de décoller du poste ; nous ferons l'étape à la lumière de la lune qui s'arrondit à l'horizon, toute blanche dans le ciel mauve, au-dessus des dunes que nous allons franchir.

Suivant à pied, sans gloire, nos bêtes énervées par les cris de la foule, nous marchons côte à côte, Marion et moi, silencieuses, car nous savons que les mêmes sentiments oppressent nos cœurs : nous ne sommes plus que deux étrangères s'avançant avec des inconnus sur une route incertaine.

*

C'était notre première étape nocturne, la première fois que le Sahara nous montrait son visage des grandes nuits de lune. Nous en étions éblouies. À travers le paysage translucide, les chameaux foulaient sans bruit de longues herbes d'argent. Des dunes lumineuses émergeaient de gouffres sombres, et se dissolvaient à l'approche pour surgir de nouveau, plus loin. Il n'y avait pas un souffle, pas un murmure, aucune sensation de chaleur ni de froid, rien que l'impression angoissante d'avancer dans un monde enchanté parmi de phosphorescents mirages.

Au bout d'une heure, Marion sentit sa monture s'effondrer sous elle : le chameau d'Ould-Deïd baraquait sans prévenir, ce qui était un début inquiétant. Les cris de M'Hammed le remirent debout. Dans la secousse, une corde cassa avec un bruit sec, libérant une tassoufra et la bouilloire.

Nos selles entraînées par le poids des bagages oscillaient à chaque pas, et nous avec, bien entendu. Lorsque la mienne fut inclinée à quarante-cinq degrés, je profitai pour la faire remettre en place de la troisième manifestation de grève du chameau de Marion. La correction qu'il reçut le décida à changer de tactique, et il essaya de se débarrasser de ses sacs en les cognant à ceux de ses frères ; puis, en passant sournoisement sous les branches basses des acacias ; enfin, refusant de faire un pas de plus, raidi comme un âne sur ses quatre pattes arc-boutées. Alors M'Hammed prit sa

bride, et il fallut bien que le récalcitrant, chassé à coups de trique par Mokhtar-Saloum, marchât tant bien que mal jusqu'au puits de Tiniark.

Ce chameau manquait de courage et d'éducation, non de bon sens. Mais où irait-on si les chameaux se mettaient à manifester leurs opinions sur les entreprises des hommes ? La nôtre semblait assez mal amorcée, aussi Mokhtar-Saloum fut-il dépêché à Boutilimit avec la mauvaise bête et une lettre d'explication.

Il se trouvait justement à Tiniark un brave type de tributaire qui se montra enchanté de louer sa maigre monture et sa chétive personne pour transporter l'excédent des bagages jusqu'au campement des Ouled-Daman dont M'Hammed nous vantait les opulents troupeaux.

Le jour suivant allait mourir à son tour lorsque Mokhtar-Saloum nous rejoignit avec un azouzel trapu, bien râblé, qui répondait au nom de Boudaïl. Une lettre de l'interprète expliquait qu'Ould-Deïd avait été trompé sur la valeur du premier chameau et qu'il n'avait pas hésité devant le prix exorbitant de six cents francs pour nous en fournir un meilleur.

Les bagages furent répartis plus raisonnablement. Je montai Boudaïl, laissant à Marion le cadeau d'Abdallahi, Boukhzeima qui avait une lippe de rombière mais un caractère conciliant. Quatre montures et un animal de bât pour deux Européennes, deux partisans et un convoyeur, sont une formule modeste mais satisfaisante que nous conservâmes jusqu'à Kiffa, avec des variantes et des traverses.

La mauvaise humeur qui pesait sur notre petite troupe se dissipa. On réentendit quelques chansons, et les deux guerriers songèrent à employer les vingt-cinq cartouches obtenues à Boutilimit contre les petites gazelles dorcas qui fuyaient par bandes folles entre les épineux.

Dans tous les pays du monde, pour la chasse et la guerre, il faut une tenue spéciale. Le Beïdani revêt le « boubou vert », c'est-à-dire une tunique courte, assouplie par un long usage, nuancée de brun et de vert-de-gris par la crasse, le sable et la teinture de chandorah. Il cache sa chevelure noire

dans un bonnet de coton qui a gagné la même nuance par les mêmes moyens.

Ces vêtements en eux-mêmes ne sont rien. La manière de s'en servir est tout. Il y a trois choses qui obéissent au Maure : le feu, les chameaux et les étoiles. Nul autre que lui ne saurait transformer en tunique d'Artémis ce haillon verdi, serré à la taille dans la longue écharpe de l'aouli et noué sur la nuque de façon à dégager les épaules et les flancs. Nul autre que lui ne ressemblerait à un archer assyrien sous le paisible bonnet de nuit à pompon de nos arrière-grands-pères.

À l'aperçu d'une harde, M'Hammed et son frère nous arrêtaient près d'un buisson, sautaient du haut de leurs chameaux dont ils nous confiaient les brides, et ils s'élançaient à petits pas rapides, presque sans plier les genoux et les chevilles, à la manière des chiens-loups, ils couraient ainsi longtemps, confondus avec la grise verdure des arbustes derrière lesquels ils se dissimulaient, imitant le bêlement des gazelles, guettant, repartant en zigzags rusés. Parfois, ils se séparaient pour rabattre leur proie. Et, lorsque nous ne les distinguions plus du sable ni des herbes, nous entendions deux coups de fusil presque simultanés : ils tiraient ensemble afin de pouvoir s'enorgueillir tous deux d'avoir atteint la bête.

Beaucoup de gazelles furent honorablement blessées... qui n'en coururent pas moins vite. Le Beïdani ignore le tir au vol ou à la course. Pour lui, la chasse est un sport d'endurance et de ruse – cette ruse patiente qui est le génie de sa race et lui tient lieu de véritable intelligence aussi bien que d'adresse. En revanche, laissez-lui toute sa journée pour forcer une bête qu'il visera longuement après l'avoir épuisée, et il ne rentrera jamais bredouille. Il s'est fait ainsi une réputation de bon tireur qui étonne si l'on considère les cartouches, la peine et le temps dépensés.

Pourtant, le matin de notre arrivée à Dekhone, M'Hammed et Mokhtar-Saloum ramenèrent une belle gazelle qu'ils avaient tuée tous les deux et rituellement égorgée avant son dernier soupir. L'ayant éventrée et vidée avec leur mauvais petit couteau de poche, ils enlevèrent les os des pieds, qu'ils rangèrent précieusement dans leurs cartouchières pour s'en faire des pipes après en avoir sucé la moelle crue. Nouant les pattes vides et molles deux à deux, ils suspendirent la bête à une rahla. Après cela, ils ramassèrent la panse parmi les entrailles, l'ouvrirent et, avec la bouillie verdâtre qu'elle contenait, lavèrent leurs mains qu'ils essuyèrent d'une poignée de sable. En

temps de sécheresse et de soif, cette bouillie égouttée dans un chiffon leur aurait fourni une boisson nauséabonde et précieuse.

Puis, ayant remis leurs pantalons ôtés avant la chasse, ils sautèrent en selle.

– Pourquoi enlèves-tu ton siroual pour chasser les *damiane* ? demandai-je à M’Hammed.

– Pour courir plus vite, sans gagner les initis et les épines.

– Tu cours aussi vite pour les outardes et les phacochères, il y a autant d’épines sur leurs traces et, cependant, tu gardes ton siroual.

– Le siroual, il y a le pisse et le sale dedans, et ça, c’est pas bon pour tuer le dami, répondit gravement M’Hammed.

À bout d’arguments, il parla d’autre chose.

Il y a peut-être là une coutume si ancienne que les Beïdane en ont perdu le sens caché, et ils murmurent : « Bismillah ! » en ôtant leurs seraouil souillés sans savoir pourquoi il faut être aussi pur pour sacrifier une petite dami que pour faire la prière.

Prévenus de notre arrivée prochaine par Mokhtar-Saloum, envoyé en éclaireur, les Ouled-Daman avaient bien fait les choses. Des coups de fusil nous saluèrent et les guerriers venus à notre rencontre nous conduisirent sous une jolie petite tente bien propre où le thé était déjà servi. Sur trois côtés, elle était close par des couvertures algériennes à rayures vives venues ici en passant par l’Exposition coloniale où M’Hammed les avait achetées.

Un esclave apporta bientôt la gazelle rôtie, et le repas avec les guerriers fut gai et confortable.

M’Hammed était marié et père d’un tout petit garçon. Sa femme et son fils étaient sous la tente voisine, bruyante de rires et de jacasseries. N’étant pas le plus âgé du campement, comme il y avait là son oncle et ses deux frères aînés, M’Hammed s’assit près de nous et attendit que le repas fût terminé pour se lever furtivement et aller dire bonjour à son épouse. Nous vîmes les autres femmes s’éloigner ; la dernière laissa discrètement retomber un rideau blanc qui ferma l’entrée de la tente.

On imagine mal la contrainte perpétuelle imposée par les usages familiaux à ces Maures qui vivent sous des tentes ouvertes à tous les vents. M'Hammed n'était chez lui que pour quelques heures avant une longue absence ; cependant, jamais sa femme ne parut avec lui en public.

Leurs brèves entrevues avaient l'allure de rendez-vous clandestins. S'apercevaient-ils, ils détournaient la tête. Au moment du grand départ, M'Hammed dit adieu à tous ses parents, mais ne jeta pas un regard sur sa femme restée à l'écart au milieu de ses servantes. Et il se trouvait toujours quelqu'un pour emporter le fils de M'Hammed, s'il jouait près de son père et que l'oncle ou les frères aînés vinssent à paraître.

Devant sa parenté, M'Hammed faisait un puéril étalage de sa connaissance des choses européennes. Il prit des photos à l'envers, nous emprunta une glace de poche et des ciseaux pour égaliser sa moustache, avala un cachet de quinine par-dessus un comprimé d'aspirine et se fit mettre de l'iode sur une égratignure.

Enhardis par l'exemple, les autres réclamèrent des médicaments dont les Maures sont avides, et une captive vint nous chercher de la part d'une femme dont la fille souffrait d'un mal étrange.

C'était une belle petite gosse de trois ou quatre ans qui portait sur une fesse un emplâtre de gomme où le sable et des crottes de bique s'étaient agglomérés. À grand-peine, Marion obtint qu'on fît bouillir de l'eau et, tandis que la petite hurlait sur les genoux de sa mère, elle travailla à nettoyer cette fesse gonflée comme une pomme pourrie. Soudain, un flot de pus jaillit sur la malahfa maternelle qu'on sécha d'un peu de sable.

Nous avions déjà vu des feuilles de tabac en compresse sur une coupure et des cautérisations faites sur le crâne et les tempes des enfants avec des crottes de chameau incandescentes, pour guérir l'ophtalmie ; on nous avait parlé de cornes appliquées en ventouses, de profondes saignées à l'occasion d'une migraine, et de toutes les amulettes qui protègent des maladies et accidents ; mais nous n'avions encore jamais imaginé qu'on puisse enfermer un phlegmon sous une carapace de gomme arabique !

Un vieux sorcier guenilleux, le médecin du campement, nous observait d'un air rageur en marmottant des malédictions ; puis, ayant sans doute réfléchi que nous partions le lendemain et que l'avenir était à lui, il jugea plus avantageux de venir nous faire des grâces et chiner du tabac. La basse condition des médecins dans la hiérarchie de la société maure leur permet de mendier comme les griots et les forgerons.

Oui, ainsi que je l'ai déjà dit, il y a une belle œuvre à accomplir pour les docteurs européens et la Croix-Rouge sous les pauvres tentes sahariennes où leurs efforts seraient le plus sûr lien d'amitié avec les nomades qui accueillent, pleins de confiance, tous les secours qu'on leur propose.

La seule femme qui avait le droit de circuler à travers le campement et d'entrer sous toutes les tentes, sans s'inquiéter de l'âge des occupants, était la vieille Mariam, la mère de M'Hammed, l'aînée de tous ces hommes qui tremblaient devant elle comme des petits garçons.

À l'heure des chouettes, elle vint s'asseoir au centre de notre tente, jeta un coup d'œil réprobateur sur Gatt', le petit chat sauvage qui rongait un os de gazelle avec des grondements bien naturels chez un jeune fauve, et nous demanda impérieusement du tabac. La feuille sèche crissa dans le creux de sa main, sous l'index qui la pulvérisait. Mariam aspira la poudre, renifla, cracha, se moucha entre ses doigts, cracha de nouveau avec autorité, et attendit, immobile, la lèvre pendante comme celle d'une vieille chamelle.

Les mâles de la tribu gardaient le silence autour de la reine mère. Toutes les politesses ayant été échangées, ils savaient qu'on allait aborder les affaires sérieuses. Le moment était venu de parler de la location du chameau de bât que M'Hammed nous avait promis.

Hélas ! Il n'en avait pas, son troupeau venant de partir pour un pâturage éloigné, mais son frère aîné, qui en avait un, pourrait peut-être venir avec nous.

Ces trois premiers jours de voyage nous avaient fait pressentir le danger d'avoir deux partisans unis par cette solidarité familiale dont s'honorent les Beïdane, et nous n'éprouvions aucun désir d'aggraver notre imprudence en emmenant un troisième Ouled-Daman.

– Nous n’avons pas besoin d’un autre guide, répondit Marion avec une ferme douceur, mais seulement d’un chameau pour les bagages ; si ce chameau, que tu peux mener par la bride à côté du tien, n’a pas la charge d’un homme, il pourra porter un sac de plus.

– Y a pas moyen de prendre un chameau sans le type pour le garder.

– Est-ce que ton frère n’a pas confiance en toi ?

Si, si... mais peut-être n’a-t-il pas de chameau... La voix de Mariam résonna sèche comme un coup de trique :

– M’Hammed ! *Taâla ila !* (« Viens – littéralement : monte ici ! »)

Il se leva aussitôt et rejoignit ses frères.

Ce mouvement trancha nettement les deux camps. D’un côté, une demi-douzaine d’hommes, assis en rond autour de Mariam qui discourait avec des gestes de prophétesse. Comme elle avait été, en son temps, une grosse belle jeune fille gonflée de lait et qu’elle n’était plus qu’une méchante vieille femme maigre, des draperies de peau flasque pendaient le long de ses bras levés.

À l’écart, le camp des deux Européennes, qui attendaient de connaître leur sort, aussi impuissantes et résignées que des esclaves amenées au marché.

Ce n’était pas notre liberté qui était en jeu, à nous, mais quelque chose d’à peu près aussi grave : les conditions de succès ou d’échec de ce voyage si follement entrepris. Il était bien évident que nous ne pouvions atteindre notre but avec des chameaux surchargés et que nous ne trouverions pas à remplacer celui qui succomberait à la fatigue. Un animal de bât était indispensable, si modeste que fût notre équipement pour deux personnes, en prévision de plusieurs semaines de voyage.

La situation était donc celle-ci : dans la brousse où il y a des chameaux, nous n’avions pas d’autorité pour en réquisitionner. Dans les postes français, généralement éloignés des pâturages, il y a des autorités, mais il n’y a pas de chameaux. Ner, le convoyeur embauché à Tiniark, ne voulait pas aller plus loin. M’Hammed et Mokhtar-Saloum ne voulaient pas avoir cinq bêtes à seller, charger et décharger, et préféraient perdre une location que d’accepter un surcroît de travail. Le frère aîné voulait bien louer son chameau à condition de nous imposer un troisième larron et un tiers d’embêtements en plus. Et la vieille Mariam, furieuse de l’affaire ratée par

ma faute entre Abdallahi et M'Hammed, entendait exercer sur nous, par l'intermédiaire de ses fils, une avantageuse reprise.

D'après les statistiques officielles, la Mauritanie possède soixante-cinq mille chameaux. Cependant et par malchance, cet animal est en même temps la marchandise la plus utile et la plus difficile à louer ou acheter.

Le conciliabule se prolongea fort tard, sans résultat appréciable, sauf un : Ner, peut-être apitoyé, consentit à nous suivre jusqu'à Aleg.

Et le lendemain matin, lorsque nous quittâmes les Ouled-Daman, M'Hammed et son « petit frère » montaient fièrement deux superbes méhara sur lesquels reposait tout l'espoir de Mariam.

Encore une fois, la brousse était à nous, silencieuse et déserte. Les foulées régulières de nos chameaux nous livraient patiemment ses vallées blanches, ses bois touffus chargés de nids, ses dunes de sable fin qui portaient sur leurs flancs les profondes cicatrices des pluies d'hivernage. Notre approche effarouchait des merles métalliques, des passereaux rouges et noirs qu'on a surnommés « chasseurs d'Afrique », des tisserins, des rapaces blancs, gris et roux, de plaintives tourterelles et des guêpiers multicolores. Le rolhier d'Abyssinie passait comme un éclair turquoise et malachite, si étincelant que les Maures l'appellent « l'oiseau qui a vendu son père pour s'acheter le plus beau des habits ». Les gazelles étaient plus nombreuses ; plus turbulents, les hyènes et les chacals nocturnes. L'eau n'était pas loin.

Je revois, isolés au milieu de regs éblouissants, des petits bois qui avaient le charme de vergers abandonnés, fleuris d'abutilons jaune pâle. Il fallait s'y arrêter, que l'heure fût brûlante ou tardive, pour permettre aux chameaux de manger les lianes aux feuilles de passiflore qui leur sont salutaires. Je revois les grands feux du soir qui annonçaient le campement d'un cadi où un bourdonnement d'école primaire nous éveilla, le deuxième matin : c'était une des trois cents écoles nomades où les enfants épellent le Coran sur de minces planchettes en bois de gonakier. Je revois surtout, au-delà d'une plaine roussie plaquée d'herbages vert vif, un immense

miroitement bleu et gris, étalé jusqu'à l'horizon comme une mer : le lac d'Aleg, centre de toute la vie de la province du Brakna où nous venions d'entrer.

Au sortir des steppes brûlées, un marigot est une belle chose, un joyau vivant, une fête paisible et émouvante où l'œil, depuis longtemps altéré par trop de sable, trouve enfin son repos. Des centaines de chèvres, de moutons et de zébus, quelques petits chevaux gris, des chamelles avec leurs chamelons se bousculaient le long des pentes, galopaient vers cette eau et y entraient jusqu'aux genoux pour s'y abreuver longuement, religieusement, à la manière des hommes et des bêtes du Sahara où boire est la grande affaire. Des bergers remplissaient leurs outres au centre de moirures calmes et soyeuses. Sur la grève, des familles nomades se reposaient à l'ombre des arbustes, tout leur pauvre bien en désordre autour d'eux. Des milliers d'oiseaux cherchaient leur vie dans l'eau et la vase, ou bien rêvaient au soleil, sur une patte, leurs longs cous soigneusement rangés. Il y avait le clan des canards aux plumes noires lustrées de vert ; celui des échassiers blancs et gris dont les plus grands ne se mêlaient pas aux plus petits, de majestueuses grues couronnées et l'assemblée des marabouts solennels et ridicules. Les pique-bœufs blancs s'activaient sur le dos des zébus. Les vautours et les corbeaux guettaient leurs chances du haut des acacias où ils avaient construit leurs aires. Soudain, une tribu s'envolait, décrivant de grands cercles avec des cris aigres sans qu'on pût connaître la cause de son émoi.

Quand les chameaux eurent fini de boire, nous suivîmes le sentier que d'innombrables pieds avaient tracé entre les lougans à mil qui s'étendaient à perte de vue, creusés de fossettes où les jeunes plants dressaient déjà leurs feuilles luisantes. C'est là que, sans doute fatigué de patiner sur le sol vaseux, mon chameau Boudaïl commença à boiter. Sa jambe droite était enflée jusqu'au poitrail.

M'Hammed émit avec indifférence l'opinion que, peut-être, il y avait trop de sang dans cette jambe ; et Mokhtar-Saloum énonça, mine de rien, cette vérité :

– Chameau de moi, y a bon !

Après des jours d'errance et de solitude, le voyageur est toujours frappé de surprise et d'émotion à la vue d'un poste français. D'autant plus que ces postes s'érigent généralement sur quelque cime dénudée qui leur prête une orgueilleuse grandeur.

Aleg est peut-être le plus saisissant de ces postes. C'est une sorte de château fort médiéval, compliqué de tourelles et de terrasses crénelées, qui fait corps avec la colline aride qui le porte. Les hautes murailles sont pétries de la même argile brune que le sol jonché de latérites rougeâtres.

Nous y trouvâmes l'accueil d'un jeune administrateur et de sa femme qui était une vraie coloniale, énergique et sportive.

Ce soir-là, il y avait fête sur la plus haute terrasse du poste. Autour du petit groupe blanc des Européens s'entassait la foule obscure des Maures et des Noirs attirée par le concert que donnait une célèbre famille de griots.

La mère, la fille aînée et son fiancé préludèrent sur l'ardine et les tidimits... Et Menina parut, silhouette bleu sombre dressée en plein ciel contre le crépuscule. Sa malahfa l'enveloppait tout entière, serrée autour de sa tête lourde de nattes et de bijoux, collée à ses formes déjà opulentes, à ses jambes légèrement pliées, retombant comme un socle sur ses pieds nus. Seules bougeaient ses mains souples, teintées au henné ; elles volaient comme des ailes palpitantes, vibraient comme un appel, comme un refus ; ses doigts, tour à tour, s'ouvraient ou se repliaient en gestes rituels qui disaient des choses inconnues. Et le frisson douloureux de son petit visage aux lèvres noircies, aux narines frémissantes, exprimait toute l'âme sensuelle, cruelle et raffinée – inaccessible – du peuple des sables.

Nous devions bientôt être rassasiées de Menina, d'Aya et de leur mère. Toute la journée suivante, elles téléphonèrent leurs chansons aux étudiants de Boutilimit, à Ould-Deïd, au futur émir de l'Adrar, à l'interprète de Tidjikja, à celui de Moudjeria... Il semblait que la Mauritanie entière voulût entendre, et, chacun de leurs auditeurs ayant télégraphié un mandat de cinquante francs, elles y allaient de bon cœur ! Par malchance, le téléphone était voisin de la case de passage où nous étions campées. Or, la musique maure devant un téléphone, dépouillée de l'ambiance et des gestes, ça manque un peu de charme pour des oreilles européennes.

En outre, lorsque les admirateurs gratuits qui entouraient ces dames étaient las, ils venaient sans cérémonie s'asseoir dans notre chambre. Je n'ai jamais habité de case de passage dont les portes pussent se fermer autrement que de l'extérieur, au moyen d'une grosse pierre. Celle d'Aleg n'avait pas de fenêtre, mais, en revanche, elle avait deux entrées : côté terrasse pour les chauves-souris ; côté cour, pour les Beïdane. Entre les deux, il fallait dormir, se débarbouiller, faire sa lessive, écrire ses notes dans l'obscurité, avec les margouillats et les termites.

Marion a la terreur des chauves-souris. Moi, j'ai une peur horrible des margouillats, ces lézards gris que l'amour fait tourner à l'orange et au violet. Bien entendu, nous nous reprochions nos paniques respectives. Je ne sais pas pourquoi nous avons choisi pour épouvantails ces animaux inoffensifs qui, pullulant dans le Sud mauritanien, furent cause de bien des drames. Notre amitié faillit en périr. Aussi, lorsqu'on est de nature craintive, on ne devrait pas venir se promener au Sahara !

Voilà pourquoi, après ces petites villégiatures dans la civilisation, j'ai toujours retrouvé avec plaisir les tentes, où l'on n'est pas obligé de se laver, et où il y a de l'air et de la lumière qui sont de grandes commodités.

Les promenades firent d'heureuses diversions. L'*adapaï*, ou village noir, était nouveau pour nous, avec ses habitations faites de deux cases rondes réunies par une allée, couverte de chaume, où résonnaient les pilons à mil.

L'administrateur nous fit visiter son jardin dont les grands arbres se reflétaient au miroir sombre d'un étang avec une grâce mélancolique assez lamartinienne. Mais Lucie était noire et portait sur sa tête une corbeille de tomates, trésor des jardins du bled, qui, en l'absence de tout autre fruit, s'élèvent bien au-dessus de leur condition de légumes.

La visite inattendue de l'administrateur du Chemama nous valut de connaître sa « capitale », Boghé, subdivision d'Aleg, où il nous emmena en auto.

Soixante-quinze kilomètres d'une vraie piste, à travers la campagne de plus en plus boisée à mesure qu'on approche du fleuve, nous conduisirent à cette charmante petite ville franco-toucouleur qui abrite ses paillotes roses sous des tamariniers, des manguiers et des flamboyants, entre un grand marigot et le Sénégal.

Nous vîmes là nos premiers hibiscus, une lionne apprivoisée et un marché noir qui, après le dénuement saharien, nous sembla une profusion merveilleuse de tous les biens terrestres. Un vieux marchand y vendait des perles phéniciennes usées par les siècles, des boules d'ambre, des calcédoines et leurs imitations en galalithe, et des monceaux de cauris, petits coquillages blancs qui servaient jadis de monnaie ; il en fallait trois ou quatre mille pour payer une vache ; la moitié pour un esclave. On trouvait là des courges, des tomates rondes comme des cerises, à cinq sous la grande calebasse, des tronçons de queues de crocodiles, d'étranges gâteaux au piment, des peaux vertes ou tannées, des noix de kola, des cotonnades, des parfums, des amulettes biscornues, des herbes magiques, du beurre de karité et des graines de baobab enveloppées de leur farine blanche, pour aromatiser le lait. Une foule de négresses marchandaient longuement, papotaient et se pavanaient d'un air fort satisfait. Chacune n'avait-elle pas le plus beau pagne drapé sous la plus séduisante poitrine, la plus fine voilette sur les cheveux les mieux tressés, les plus riches bijoux d'or vierge, et le plus bel enfant suspendu dans son dos ?

Tout administrateur s'enorgueillit des célébrités de son fief. Celui d'Aleg nous avait présenté un très vieux chef venu à grand-peine, quelques années auparavant, comme otage volontaire chez les créanciers de ses fils. Quand les dettes furent acquittées, le vieillard n'avait plus la force de monter sur un chameau pour regagner son campement. Nous avons vu aussi un Maure qui aurait pu se faire une belle situation dans un service anthropométrique : il venait de reconnaître un bandit d'après les traces observées, quatre ou cinq ans plus tôt, sur le lieu du crime.

L'administrateur de Boghé nous présenta un prince toucouleur, Bailéa-Biran-Wan, ancien interprète du capitaine Psichari, maintenant interprète honoraire, qui, engagé comme simple tirailleur, revint de la Grande Guerre

des blancs avec des galons de lieutenant et la croix de la Légion d'honneur. Le plus simplement du monde, il échangea son uniforme contre sa longue tige blanche et reprit ses cultures de mil et de bananes. Lorsqu'il dansait la fantasia sur son petit cheval écumanant, il évoquait, avec son extraordinaire chapeau conique en sparterie, sa lance et ses genoux écartés, pieds en dehors sur les grands étriers de fer hérissés d'éperons, quelque samouraï aristocrate et barbare. Il voulut que son fils eût une éducation française, mais, lorsqu'il apprit qu'on l'avait habillé en lycéen, il s'en fut à Saint-Louis par le premier bateau, devêtit l'enfant, lui passa lui-même la tige de bassin brodé de sa tribu, de son père et de ses aïeux, et menaça de le ramener à Boghé s'il oubliait de rester fier d'être le fils des rois du fleuve.

Un autre héros, plus humble, gardait la porte de notre hôte : Zanzibar, ex-trompette des spahis, médaillé, qui, le 15 mai 1900, à Tizégui, sauva la colonne Gouraud et mérita du grand chef cette citation : «... grâce à son activité exceptionnelle, à son ingéniosité, à son travail acharné de jour et de nuit, a permis d'abreuver six cents hommes et huit cents animaux. » (Colonel Gouraud, *La Pacification de la Mauritanie*.) D'avoir vu tant d'eau, Zanzibar en a perdu le goût et préfère nettement le pinard. Il est quand même de ceux qui m'ont fait me réjouir de visiter la Mauritanie à temps pour rencontrer encore quelques visages de la grande épopée.

Boghé fut une journée de trêve, simple coup d'œil sur une vie coloniale pour affiche de propagande : bungalows fleuris, rocking-chairs au bord du fleuve, boys, moustiquaires et pankas, hibiscus, rôniers et lauriers-roses. Dès notre retour à Aleg, il fallut reprendre nos soucis de bergères. Voyager au Trab-el-Beïdane, c'est garder un troupeau.

M'Hammed était de mauvaise humeur : les chameaux crevaient de faim entre des lougans à mil et des champs de cailloux, la température montait de jour en jour, et, si nous traînions à tous les postes, nous aurions à souffrir des grandes chaleurs dans l'Assaba. Il grognait aussi parce que l'administrateur nous avait décidées à faire un détour par Guimi pour aller voir un certain Lobbat, chef des Ouled-Normache et candidat émir. Ça ferait un supplément de deux cents kilomètres... mais Lobbat avait de beaux

chameaux... Parmi les curiosités à l'usage des touristes, chaque commandant de cercle veut compter un émir !

*

Le dimanche 11 mars, allégées de deux sacs de vêtements, nous quittâmes l'hospitalier donjon d'Aleg. Ner nous ayant quittées, nous emmenions un joyeux drille dont le nom même avait l'air d'une blague : Aroya-ould-Fil, qui pouvait se traduire par « Petit-campement-fils-de l'Éléphant ».

Il racontait d'innombrables histoires qui, désormais, absorbèrent toute l'attention de nos deux Trarza. D'ailleurs, Aleg marquait la limite de la zone où ils étaient connus et surveillés. À présent, on était libre, on pouvait mettre fin à un zèle fatigant et montrer aux gens du Brakna, du Gorgol et des autres provinces, que les guerriers Ouled-Daman, s'ils consentent à accompagner des femmes, du moins ne s'abaissent pas jusqu'à leur obéir.

Dorénavant, nous eûmes du thé lorsque nos compagnons en avaient envie ; nous dormîmes quand ils étaient las de raconter leurs prouesses, et nous partîmes, chaque matin, lorsqu'ils avaient assez dormi. Des esclaves de hasard préparèrent notre couche. Les questions restaient sans réponse, les ordres sans résultat, les reproches sans effet.

Le « petit frère » prit des airs alanguis sous l'œil indulgent de son oncle. Et nous découvrîmes peu à peu que la parenté d'oncle à neveu était une sorte d'association où le plus jeune paie de ses faveurs secrètes la protection de son aîné.

Boudaïl boitait toujours. Au premier campement rencontré, Aroya et M'Hammed eurent recours aux grands moyens : trois saignées en croix à l'épaule, au-dessus du genou et au boulet. Une vraie aubaine pour les mouches ! Lorsque le sang eut suffisamment coulé, on bourra les plaies d'un mélange de graisse et de charbon, et on sécha le tout avec du sable.

En échange du pauvre boiteux, Mokhtar-Saloum me prêta son beau méhari Boulilima, saisissant la chance de m'en faire apprécier la douceur et la force, à toutes fins utiles.

– Chameaux de moi, ils sont bons !

La revanche de noire disgrâce, c'est qu'en fin de compte, les vrais maîtres, c'étaient les chameaux. Ils nous obligeaient à des détours et des arrêts pour leur procurer l'eau et la nourriture nécessaires. Oh ! Ces haltes devant les tamats, les adress et les gommiers où l'on oublie le poids de feu qui vous tombe du ciel sur les épaules, dans l'attendrissement de voir sa bête se remplir la panse ! Ces attentes au milieu d'une prairie de hechich, de had ou d'ascal, lorsque vous songez que votre propre dîner est encore si loin ! Et ces jours de morne repos, tandis que ruminent les bêtes ployées par la fatigue à l'ombre des acacias, ces jours vides où vous avez tout le loisir de calculer l'approche des grandes chaleurs que suivront les tornades de juin !

C'est bien, d'avoir surnommé le chameau « navire du désert ». Vous êtes dessus avec tous vos biens terrestres ficelés autour de vous. Sa force est votre sécurité ; sa faiblesse, votre perte. Le chamelier qui tient la bride, comme le pilote qui tient la barre, peut bien tirer gloire de sa responsabilité : il faut quand même « sombrer ou nager ensemble » et, si la bête crève, l'homme risque de périr. Et le chameau, comme le navire confiant, courageux et fragile, exige de celui qui, du haut de sa bosse, guette l'horizon, le sacrifice incessant de son repos et de son plaisir, avec des soins et des soucis d'où naîtront la solidarité, la reconnaissance et un obscur amour.

Une de ces haltes, à Kreïmi, entre Aleg et Guimi, la plus douce, peut-être, dont le souvenir mêla souvent sa poésie à nos veillées de nomades.

Le soleil tombe en nappes d'or sur le paysage vert amande. Marion et moi, mussées à l'ombre épaisse des grands iguinins, nous attendons que les heures coulent, sans crainte d'être troublées. Calme sans ennui : c'est assez de dormir, de s'épouiller, de raccommoder ses hardes, de mettre à jour le « livre de bord », de fumer, de boire du thé...

Paix africaine, biblique et simple. Ne pas avoir faim, ni soif ni trop chaud, humble bonheur qui, pour l'instant, nous suffit. Les partisans dorment près de nous. Gatt', petite boule de soie fauve, ronronne sur l'épaule de Marion. Hors de la zone d'ombre, des papillons couleur de

flamme s'excitent au parfum des fleurs d'acacias. Plus loin, les chameaux broutent avec délices des épines longues comme le doigt. Tout le monde est heureux, chacun à sa manière.

« Le temps passe sans que le poète s'en étonne... » Le crépuscule jette ses cendres sur les derniers feux du soleil et prosterne les hommes pour la dernière prière.

La bouillotte chante sur les tisons. Mokhtar-Saloum sort d'une tassoufra la théière, la dépouille de chevreau pleine de thé vert et le pain de sucre dans son papier bleu.

Soudain, de ce pâturage où il n'y avait personne, de cette ombre vide, surgissent deux hommes, un marabout et son esclave qui viennent, invoquant Moulanah, s'accroupir près de nous. C'est toujours ainsi : il n'y a pas de lieu si désert qu'il ne recèle quelque convive pour le thé.

Ce doit être un grand marabout, car, après avoir touché sa main, M'Hammed passe les siennes sur son visage, dévotement. Il ne demande rien ; l'esclave non plus, qui s'est assis derrière lui, ils attendent. La vie saharienne est une longue attente.

Bientôt, on n'entend plus que les Maures qui hument leur thé, les chameaux qui ruminent et le léger choc des perles d'un chapelet entre les doigts d'Ismail, l'homme de Dieu.

La nuit est venue, une nuit sans murmure, une nuit de conte arabe, toute pleine d'étoiles, et, pendant la pause qui sépare le deuxième du troisième verre de thé, Ismail lève son bras nu vers la voie lactée.

– Voici la trace d'El-Bourak, la monture de Mahomet. Avant lui, avant Aïssa, il y eut le père de Sidi-Brahim, le prophète Saleh qui refusait d'adorer Moulanah. Alors, Moulanah, le Tout-Puissant, voulant le convertir, frappa un caillou d'où sortit la première chamelle. Son lait pouvait nourrir tous les enfants des hommes, les bêtes qui allaitent leurs petits, les plantes dont la sève est blanche, et Bentoumachen, son propre chamelon. Moulanah avait aussi créé un puits intarissable dont l'eau appartenait un jour aux hommes, un jour à Naga Saleh, la belle chamelle blanche. Mais les hommes sont indignes des bienfaits de Dieu : un mechbour vint du nord et égorga la chamelle ; le petit chamelon se sauva dans le ciel... Tu vois bien sa trace, ces quatre étoiles brillantes. (*Son doigt tendu montre la Grande Ourse.*) Moulanah dut arrêter le chef du mechbour, et chacun peut voir les étoiles de

ses pieds, de sa tête, les trois de sa ceinture et celle de sa main droite (*le Baudrier d'Orion*), éternellement rouge du sang de la chamelle.

Et, désormais, pour nous, même le ciel fut l'islam.

Maintenant, une frêle musique s'élève dans la nuit, pipeau pastoral aux inflexions mineures qui chante, implore et gémit. Le refrain est une prière puisque toute joie musulmane se mêle de dévotion. L'esclave a sorti sa flûte de l'étui d'écorce, sa flûte creusée par lui dans une branche, la compagne qui charme ses longues heures de berger. Souilem a voulu dire merci aux étrangères qui ont donné le thé. Il s'est assis près du feu dont le reflet s'accroche à ses joues gonflées, aux muscles durs de son torse nu, à ses mains courant le long du bois rustique. Il donne ce qu'il a, il donne sa chanson.

M'Hammed traduit pour nous ce que dit la flûte.

*Gottara, petit le vache, y en a perdu lui.
Gottara, Gottara, où y en a toi ?
Le lion a trouvé petit le vache !
Pourquoi y en a quitté le campement marabout ?
Gottara, Gottara, le lion va manger toi !
La illah ill Allah !*

*Le marabout faire coure pour sauver son vache !
Sbâ, ô sbâ, tu laisses mon vache !
La illah ill Allah ! ill Allah... Ah !*

*Gottara, Gottara, où y en a toi ?
Le lion a gagné manger lui !
La illah ill Allah ! La illah ill Allah !*

Et Souilem, longtemps, prie Moulanah, appelle la vache et rugit dans sa flûte la réponse du lion. Longtemps, jusqu'à ce que, à moitié endormies, nous n'entendions plus la naïve mélodie qu'en murmure plaintif.

À l'aube, nos amis d'un soir partirent vers Aleg, le marabout psalmodiant son chapelet, Souilem mêlant le chant de son flutiau à ceux des tourterelles.

C'était un joli petit matin, tout gai et candide. Un matin comme il devait y en avoir, ce même jour de mars, quelque part sur les landes bretonnes ou les prairies angevines. Nous aspirions dans la brise fraîche une vigueur nouvelle. La piste était facile, droite, bien tracée par les caravanes qui montent le ravitaillement du fleuve à Moudjeria, Tidjikja et Atar. Les chameaux, rassasiés, trottaient de bonne grâce, même Boudaïl dont les cicatrices se refermaient... Oui, un de ces chics petits matins dont la lumière limpide semble illuminer et assurer l'avenir.

Bercée par le trot sûr du grand Boukhzeima, Marion, un *messouak* aux lèvres, s'abandonnait à son optimisme naturel.

– C'est tout de même incroyable, ce qu'on arrive à faire de route à raison de trente à quarante kilomètres par jour !

– Incroyable !... si on ne compte pas les jours...

– En somme, ils sont excellents, ces chameaux et, si nous les soignons bien...

Ce fut l'instant que M'Hammed choisit pour laisser tomber ces trois petits mots :

– Boukhzeima est fatigué.

Trois petits mots secs comme le choc d'un caillou sur la surface paisible d'un étang, comme un coup de règle sur les doigts d'un écolier distrait par une hirondelle de printemps, comme le signal du régisseur pour un changement de décor.

Marion se retourna, incrédule et scandalisée. Quel butor pouvait parler de fatigue, et qui pouvait être fatigué par ce matin léger, lendemain d'une longue halte ?

Boukhzeima lui-même trottait en cadence. Marion, qui le montait, pouvait garder ses illusions mais, moi, je le vis tout à coup tel qu'il était, avec ses fesses plates, son ventre effacé où s'accrochaient des tiques, et son échine droite, une échine de vieille vache, tendue comme un pont au-dessus des flancs creusés. Nous savions ce que signifie « fatigué » à propos d'un chameau et dans la bouche d'un Beïdani.

– Forcément, il est fatigué. Depuis les dernières pluies, il fait le courrier de Boutilimit pour Rosso et pour Nouakchott.

Ça faisait cinq mois et demi. L'année, pour un honnête chameau, se divise en deux parts égales : six mois de travail, six mois de repos.

– Bah ! tant pis ; nous laisserons Boukhzeima à Guimi jusqu'à notre retour, et Lobbat nous vendra bien une autre monture.

– Peut-être, répondit M'Hammed avec indifférence.

– Inch'Allah ! dit Aroya, en écho.

Et Mokhtar-Saloum, narquois et plein d'espoir, laissa tomber cette conclusion :

– Y a bon, Boulilima !

À dire le vrai, Guimi fut une déception.

Certes, les guerriers venus à notre rencontre gaspillèrent en notre honneur une grande quantité de poudre, et le tam-tam nous offrit un spectacle nouveau : celui de danseuses austères encapuchonnées dans leurs voiles qu'un chapelet ou une écharpe serrait autour du cou ; elles avançaient lentement, deux à deux, les pieds sur le rebord de leurs robes trop longues, comme une procession de figures tombales aux gestes accablés.

Certes, le méchoui fut abondant, le thé coula à flots et les esclaves ne ménagèrent pas le beurre rance sur les grosses galettes de mil. Nous eûmes une fort belle tente, avec un meuble nouveau pour nous : le *techgal*, qui est un lit fait de perches et de bambous entrecroisés sur lequel on peut dormir à l'abri des scorpions et autres vermines, et de l'humidité pendant la saison des pluies.

Au milieu de la nuit, un esclave nous réveilla pour nous remettre les présents de son maître, comme si Lobbat avait voulu nous montrer qu'il pensait à nous jusque dans ses songes.

Peut-être commençons-nous à être lasses des réceptions officielles du Trab-el-Beïdane, et préférons-nous moins de fêtes et plus de repos.

Peut-être aussi Lobbat, ce petit homme mielleux, manquait-il par trop d'allure. C'était le type même du candidat émir. Lui aussi avait été commis-expéditionnaire, parlait un français prétentieux et employait cette deuxième personne du pluriel qui sonne si bizarrement faux sous une tente africaine.

Lobbat débordait de revendications. Lui, chef des Ouled-Normache, descendait de Barkani qui s'empara du Tagant et donna son nom au Brakna, tandis que son frère Terrouz prenait le Trarza, au XVI^e siècle. Les deux branches ennemies devinrent rivales, bien entendu, comme l'étaient devenus les descendants des deux frères Oudeï et Delim. Lobbat, fils des anciens émirs du Tagant, était aussi noble, aussi riche qu'Ould-Deïd dont le sort l'emplissait d'amertume. Il voyait cependant ses cousins Trarza comblés par l'administration française, alors que les Brakna, déshérités, n'obtenaient ni subventions, ni armes, ni émir... Pas d'émir ! cela surtout était injuste, et incompréhensible puisque lui, Lobbat, était là, tout prêt à recevoir honneurs et pension.

S'il avait raison, cet homme, c'était affaire à discuter avec le Beït-el-Mal. Nous n'y pouvions rien, et ses chameaux nous intéressaient bien plus que sa couronne.

Un djinn avait dû passer, escamotant tous les beaux méhara que nous avions admirés avec convoitise le matin même. Lobbat n'en avait plus, ni à vendre ni à louer. Personne n'en avait au campement. D'ailleurs, pourquoi parler de vente ? Si Lobbat n'avait eu qu'un chameau, un seul, et qui fût digne de nous, il l'aurait offert avec joie aux voyageuses qui l'avaient honoré de leur visite. Plus heureux que lui, les marabouts chez qui nous coucherions à Mal en auraient sûrement, car leur chef, Cheikh-el-Nagi, était un saint homme, et Moulanah bénissait leurs troupeaux.

Non, vraiment, Guimi ne valait pas deux cents kilomètres !

De Guimi à Mal, il y a un jour et demi de distance. Malgré notre désir de rattraper le temps perdu, nous ne pouvions guère presser les chameaux dans les oueds desséchés qui ravinent les alentours de Guimi, ni dans l'aftout semé de quartzites et de latérites concassés.

Le premier campement rencontré le surlendemain fut celui de pauvres tributaires avec lesquels nous prîmes notre repos de midi. Il n'y avait là que des femmes, des gosses et des agneaux. Tout ce qu'on put nous offrir, ce fut du lait et une toute petite gazelle qu'une jeune femme allaitait au sein, côte à côte avec son propre bébé. Nous laissâmes la pauvre bête à sa mère

nourricière, et repartîmes vers le campement de Cheikh-el-Nagi, à travers de belles vagues de sable rose et des vallons boisés.

Cheikh-el-Nagi était en voyage. Son frère fit dresser, à l'écart du campement et de ses bruyants troupeaux, une grande tente où nous pourrions dormir en paix.

Devant nous s'étendait un reg où des chiens jaunes et maigres taillaient leur repas dans un âne crevé.

En fait de paix, nous eûmes les trois griottes d'Aleg, en tournée artistique, qui attirèrent toute la tribu sous notre tente, mais nous débarrassèrent involontairement d'Aroya.

Il fut vite évident que Mokhtar-Saloum avait un penchant pour Aya, et qu'à Aleg, M'Hammed s'était lié fort tendrement avec Menina, ce qui ne regardait qu'eux et ces jeunes filles. Entre les deux couples, Aroya jouait le rôle de confident de comédie sentimentale.

Le thé et le méchoui se succédèrent ; la cohue se dispersa, emmenant les griottes suivies de Mokhtar-Saloum. Il nous restait deux défenseurs. Aroya partit en mission secrète. Restait encore M'Hammed qui, l'air sombre et absorbé, rangea la tente pour la nuit, acquiesça à notre désir de partir au petit jour, éteignit la bougie entre le pouce et l'index en murmurant « 'smillah », et se coucha à son rang habituel, la tête sur son fusil.

Au milieu du reg, les chacals avaient mis les chiens en fuite et se disputaient leur part de l'âne.

La nuit était avancée lorsque Aroya vint chuchoter quelque chose à l'oreille de M'Hammed qui se glissa dehors comme un voleur et fila avec son camarade. Cette fois nous étions seules, sans armes et loin de tout secours.

Un cri rauque, sinistre, retentit sourdement du côté des buissons ; puis un autre, plus proche ; et, lorsque les deux grandes hyènes mouchetées atteignirent la dépouille de l'âne, les chacals avaient déjà battu en retraite avec des glapissements plaintifs, car le *gaboun* est le maître incontesté des agapes nocturnes.

Au petit jour, les trois lascars se faufilèrent sous leur faro, en tapinois.

Ce fut une belle algarade. Je leur octroyai à chacun plusieurs pères, et le premier chien pour ancêtre commun. Deux semaines de rages impuissantes trouvaient là leur épanouissement. On ne pouvait songer, dans cette brousse perdue, à les congédier tous les trois, mais Aroya fut sacrifié pour l'exemple et pour notre tranquillité. On verrait à remplacer les deux autres à Kaédi.

Attiré par le bruit, le marabout en chef montra sa figure de carême et Marion lui enjoignit de faire amener nos bêtes au plus vite, puisque la politesse saharienne exige que les voyageurs, en signe de confiance, abandonnent leurs montures aux serviteurs du campement. Sans surprise, nous entendîmes, parmi ses protestations de dévouement, la phrase quasi rituelle :

– Je ne possède pas de chameaux mais, au prochain campement, si c'est la volonté de Moulanah...

Ce n'était pas la volonté de Moulanah, et au prochain campement il n'y eut qu'un guide avec un méchant petit chameau maigre qui prit sa part de bagages jusqu'à Kaédi. Il y eut aussi un marabout, noir et triste comme un corbeau et deux jeunes disciples pas beaucoup plus réjouis qui s'en allaient quêter au Chemama et se firent un plaisir de nous accompagner, nous et notre thé.

Et le triste Aroya, malgré ses supplications, reprit le chemin d'Aleg.

La disgrâce d'un partisan suggère toujours de sages réflexions à ses camarades, et le chef qu'ils ont à servir y trouve un regain de confort et de paix.

De Mal à Kaédi, nous fûmes soudain entourées des soins les plus délicats. Au grand marigot de Mal, peuplé comme l'Aleg de troupeaux et d'oiseaux, on remplit soigneusement les outres au large, et non plus entre les pattes des bêtes. C'était le dernier point d'eau avant le Chemama où nous entrerions le lendemain soir.

Le long de la piste, un tebbous attentif se levait toujours pour écarter devant nous les longues branches épineuses.

Le soir, à la halte champêtre où nous allions dormir avec des esclaves de Lobbat qui récoltaient la gomme, les bagages furent posés, et non jetés par terre. Cela n'avait, d'ailleurs, plus grande importance, car les objets fragiles avaient depuis longtemps cessé de l'être. De la paille fraîche fut étendue sur le sol ; le thé fut préparé en hâte ; et, comme nous n'avions plus de cigarettes, nos chevaliers servants nous offrirent des petites pipes de fer où l'âcre tabac maure était adouci de *mocouaressa*, un lichen gris au parfum d'encens.

À l'aube, les chameaux se trouvèrent prêts comme par enchantement, et la fraîcheur du petit matin se doubla pour nous de celle des grands arbres qui ombrageaient la piste. À Dielouar, cette piste s'élargit en avenue au bout de laquelle il eût semblé tout simple d'apercevoir la grille d'un parc seigneurial. Nous n'avions encore jamais vu tant d'ombre au Sahara occidental, ni une telle qualité d'ombre tantôt épaisse et tantôt légère, intime et silencieuse, faite d'humble brousse épineuse et de grands arbres majestueux, une ombre douce pleine de nids, d'insectes et d'oiseaux.

Parfois, nous croisions un cueilleur de gomme, antique de bronze vivant et parfait, drapé d'un chiffon bleu. Il marchait vite, dans un cliquetis d'amulettes, et nous jetait au passage le nom de Moulannah. Derrière lui, le silence se renouait, rompu seulement par la fuite d'un lièvre ou l'envoi d'une pintade.

Mais, soudain, les derniers ombrages nous livrèrent au soleil implacable de la méridienne, et la piste se brouilla dans une vaste clairière chaotique, bosselée de termitières géantes et crevée d'entonnoirs profonds : les puits de Moussouden. Des captifs semblaient nous y attendre pour abreuver nos chameaux, nous vendre un mouton et laver nos hardes. Un fromager gigantesque, entortillé de lianes et de racines aériennes, nous offrit une ombre assez large pour abriter toute une tribu. Suprême luxe : un tronc d'arbre creux nous servit de baignoire !

Ainsi, vêtues de tuniques propres et entourées d'une escorte respectueuse, nous pûmes accueillir avec sérénité les hommages inattendus des esclaves qui cultivent le mil, le riz et le sorgho au sud du Gorgol.

C'était le soir, sous la tente que des haratine de marabouts brakna nous avaient dressée près de leur campement. Après le thé et la bouillie de mil, ils restèrent là, silencieux, car une pensée importante tourmentait leurs âmes simples. Le plus âgé, surtout, nous regardait fixement, le menton aux genoux et le front soucieux. Il marmottait des choses pour lui-même, en hochant sa tête chauve. Enfin, il parla, non pas en hassani, mais dans cette ancienne langue zénaga qu'emploient encore les vieux paysans. M'Hammed s'empessa de faire la traduction.

– Le captif-là, Malek, dit qu'il a été berger pour les chameaux de Coppolani au Brakna et au Tagant. Il y a très, très longtemps, mais Malek a toujours gardé Coppolani dans sa tête, parce que Coppolani, c'était très fort et bon complètement... Malek dit aussi : « Les deux femmes-l'Européen, c'est filles de Coppolani qui sont venues voir le pays de leur père. »

Chaque fois que M'Hammed prononçait le nom du conquérant pacifique, Malek portait la main à sa poitrine, grognant ou claquant la langue en signe d'approbation. Les autres écoutaient, les yeux brillants, ces mots inconnus qui libéraient leurs pensées anxieuses. En vain, M'Hammed leur assura qu'ils se trompaient : plutôt que de renoncer à leur rêve, ils auraient trouvé des ressemblances ! Lorsque M'Hammed eut fini de parler, Malek se pencha brusquement vers nous, criant : Ate ! *Menti* Coppolani ! *Menti* Coppolani ! (« Parfaitement ! Filles de Coppolani ! ») et prit nos mains entre les siennes qu'il passa ensuite passionnément sur son visage. Puis, il s'élança dehors, et nous le vîmes s'éloigner en hâte, par grandes enjambées de ses longues pattes maigres, à travers les lougans argentés de lune.

La grande plaine triste, nivelée chaque été par les pluies et les inondations du fleuve qui la borde, s'étendait à perte de vue, grise sous les chaumes blonds de sorgho, de maïs et de mil. La moisson était faite. Le temps du repos était venu. Avant que les hommes puissent préparer la prochaine récolte, il faudra que les eaux limoneuses aient recouvert cette vieille terre crevassée de sécheresse, qu'elles soient remontées par les oueds, les marigots et les aftouts jusqu'à Aleg et Guimi et Moudjeria, qu'elles aient rencontré d'autres eaux descendues du Tagant et de l'Adrar, qu'elles aient chassé les hommes et leurs troupeaux vers le pays des

grandes dunes, et, jusqu'aux montagnes de l'Assaba, les lions et les éléphants qui, en saison sèche, viennent s'abreuver au fleuve. Il faudra que tout l'immense pays calciné soit devenu un marécage sillonné de torrents. Alors, chaque année, la vie retourne à ses racines et la terre en travail se reforme dans l'eau, seule avec ses bêtes et ses plantes, libre et inaccessible comme au cinquième jour du monde.

Nous cheminions depuis le matin, accablées par la soif et la chaleur. Les chameaux n'avançaient plus qu'à force de cris et de coups. Des appels, derrière nous, nous tirèrent de notre torpeur : quelques captifs de Maures couraient sur nos traces. À notre grande surprise, nous reconnûmes le vieux Malek, à bout de souffle, qui nous faisait signe de l'attendre. Le pauvre bonhomme avait fait le tour des campements, cette nuit, pour avertir là son frère, là-bas son cousin, ici un frère de lait, ou bien, simplement, un compagnon d'autrefois, tous ceux qui avaient gardé avec lui les troupeaux du maître, du protecteur des marabouts et des petites gens. Menant ses camarades, il nous avait rejointes, sans souci de la chaleur et de la fatigue. Maintenant, ils avaient leur récompense ; ils appuyaient, l'un après l'autre, leurs fronts en sueur sur nos mains, en murmurant :

– Essalam alik, ment-Coppolani !

Émues, nous les laissions faire... Pourquoi les détromper ? À quoi bon ruiner dans leurs vieux cœurs fidèles cette illusion de retrouver, à travers nous, un peu de leur chef vénéré ? Ses filles ! Qu'importait que ce fût nous ou d'autres ! L'essentiel était que leur joie, elle, fût vraie.

Marion leur fit distribuer du tabac, du thé, un pain de sucre, (il l'aurait fait, sûrement !) et, debout, immobiles, ils nous regardèrent disparaître dans le crépuscule, comme le dernier reflet de leur lointaine jeunesse.

Dans la grande paix du soir, nous pensions à cet homme qui avait donné au Trab-el-Beïdane son nom français de Mauritanie, qui avait aimé ce pays, qui avait fait confiance à ses nomades, et qui était mort de cette confiance par un crépuscule doré pareil à celui-ci.

Combien d'efforts, combien de sacrifices pour que tout fût si calme ce soir, trente ans après ?

Et, à travers cette paix, ce calme, ce silence, nous avançons lentement, rassurées, comme si quelque chose de ce dur pays nous avait secrètement adoptées.

Dans la douce splendeur de l'aube, le Ouolom-Néré nous apparut, gris sur fond de ciel rose. On ne peut l'appeler un pic puisque son sommet est tronqué ; si massif et imposant qu'il paraisse sur cette immensité plate, « montagne » serait exagéré. Dans leur langue imagée qui nomme les sources des « yeux », les Maures disent *guelb*, un cœur. Ouolom-Néré et les autres petits *guelbs* qui montent la garde autour de lui ressemblent à de gigantesques tumuli, protubérances inattendues et rocheuses de cette plaine d'argile. Seul, Ouolom-Néré est sacré.

De la piste, nous pouvions voir des entrées de cavernes béantes dans la croûte de pierres concassées qui le recouvre. À Kaëdi, Mahmoudou Bâ, interprète toucouleur, nous raconta qu'il y avait soixante ans, un grand marabout hidjaj, se sachant au bout de sa vie, ordonna à ses disciples de le charger sur un bœuf, aussitôt après sa mort, et de laisser la bête aller à sa guise. Où elle s'arrêterait, on creuserait la tombe. Le bœuf remonta le Chemama pendant six kilomètres et gravit le Ouolom-Néré, ce qui était vraiment miraculeux, étant donné qu'il est posé sur la plaine comme un tronc de cône abrupt sur un plateau d'étain ; mais une bête qui porte un saint sur son dos a d'autres possibilités que les bœufs du commun. On enterra donc le vieil Hidjaj au sommet du Ouolom-Néré. Plusieurs marabouts tinrent à honneur de partager sa dernière demeure, entre autres Toumadec, qui jouit d'une grande réputation. Tout cela fut une excellente affaire pour les malfaiteurs, car la superstition populaire décida qu'ils auraient droit d'asile sur le *guelb* sacré, et qu'on ne pourrait même pas reprendre le butin qu'ils y auraient déposé. C'est ainsi qu'on peut être un saint durant sa vie et un receleur après sa mort.

Après Ouolom-Néré, le Chemama redevint tout uni entre ses villages de paillotes jaunes et son grand fleuve bleu. Sur la piste devenue une vraie route, nous croisions des paysans noirs en longues tuniques blanches ou indigo, montés sur des zébus, sur des ânes gris plus forts que des chevaux, et sur des petits chevaux qui trottaient comme des ânes. Les femmes suivaient à pied, la poitrine nue, reins cambrés, avec une démarche pleine de noblesse qu'elles devaient, tout simplement, aux piles de calebasses en équilibre sur leurs têtes.

Ce paysage sans beauté avait pour nous un grave défaut : on ne pouvait y découvrir la moindre broussaille, le moindre arbrisseau convenablement hérissé d'épines en mesure de fournir une nourriture raisonnable à un honnête chameau. Pendant notre séjour à Kaédi, que deviendraient les nôtres qui jeûnaient déjà depuis la veille ?

J'avais repris Boudaïl, qui allait bien maintenant. Boukhzeima, maigre et dolent, la lèvre plus boudeuse que jamais, avançait avec peine sous le tebbous de Mokhtar-Saloum. C'était le tour de Marion d'apprécier les qualités du beau Boulilima que le « petit frère » lui avait prêté. Le chameau de bât traînassait en arrière, affichant une fatigue et une mauvaise humeur hors de proportion avec son chargement avoué.

Le drame de Mal semblait oublié. L'amabilité nouvelle de nos partisans commençait à fléchir notre résolution d'en chercher d'autres. Quant à eux, ils affectaient une confiante gaieté et se gardaient bien d'aborder en aucune façon le sujet brûlant. Trois proverbes conseillent au Maure ce genre de prudence : Laisse le pou tranquille s'il ne te démange pas ; ne sors pas au soleil si ta coiffure est de beurre ; n'engage pas la lutte si tu as un os dans le ventre.

D'ailleurs, s'ils avaient quelque inquiétude, elle fut de courte durée. Moins d'une demi-heure après avoir baraqué devant la « case de passage » de Kaédi, chef-lieu du Gorgol, nous étions déjà averties par l'administrateur-adjoint que nous ne trouverions là ni partisans ni chameaux. M'Hammed et Mokhtar-Saloum avaient dû le savoir bien avant par les indigènes que notre arrivée avait attirés.

Et, lorsqu'ils eurent rangé les harnachements et confié les montures à un berger, lorsque le convoyeur eut déchargé nos bagages et les cent kilos de sel qu'il avait transportés dessous en cachette, ils s'en furent en toute tranquillité vers le grand village toucouleur qui emmêle ses ruelles sordides autour du poste, des villas et des factoreries françaises.

*

Auprès des autres postes mauritaniens, Kaédi fait figure de grande ville par l'importance de sa résidence civile, affreuse caserne juchée sur une colline de latérite brillante, par ses jolies maisons européennes ombragées de flamboyants et de faux kapokiers, par ses comptoirs commerciaux, son marché et le nombre des paillotes indigènes dont les chaumes moutonnent jusqu'aux rives du Sénégal et du Gorgol. Un fleuve apporte toujours la richesse.

Le manque de pâturages aux environs nous interdisait de nous y attarder, malgré les gentilleses de l'administrateur-adjoint, de sa jeune femme, passionnée d'ethnographie toucouleur, et de toute la petite société française qui nous fêta. Nous avions à liquider au plus vite la « grande histoire » d'un achat de monture et l'éternel souci de trouver un convoyeur.

Si rares que soient les chameaux à Kaédi, M'Hammed et Mokhtar-Saloum en découvrirent un que Moulanah semblait avoir envoyé tout exprès pour permettre d'utiliser Boulilima aux fins avantageuses prévues par la vieille Mariam.

Après la sieste, nous vîmes entrer M'Hammed, le visage souriant et la main sur le cœur. Il nous fit un long discours : Boukhzeima allait mourir et, après Kaédi, nous ne trouverions plus à le remplacer.

– Et qu'i-ce que tu faire sans chameau, dans l'brousse ?

Les deux bras tendus de M'Hammed, sous sa tunique déployée, disaient l'immensité de ce désastre. Lui et son frère, sûrs de leurs bêtes et contents de leurs soldes, n'avaient besoin de rien, mais ils ne voulaient pas que leurs « amies » fussent ennuyées pendant le voyage. Alors ils avaient décidé un cousin, rencontré ici, à leur vendre sa chamelle. Mokhtar-Saloum s'en contenterait par dévouement pour Marion, qui, elle, monterait Boulilima, le beau, le doux, l'infatigable Boulilima.

– Tu donnes seulement deux cents francs et Boukhzeima, et après, tu es tranquille jusqu'à Boutilimit. Boukhzeima retourne au Trarza avec mon cousin... ou bien, peut-être, il meurt en route... Tant pis ! Inch'Allah !...

Nous pouvions voir ainsi quel risque M'Hammed acceptait pour nous rendre service ! Mais il fallait se hâter, dire oui, donner l'argent tout de suite, car le cousin voulait partir.

– Et que dira Abdallahi si je vends son chameau ?

– Abdallahi y a rien dire. Lui y a donné Boukhzeima pour toi. Tu faire comme tu veux et si, après le voyage, tu donnes Boulilima à Abdallahi, forcément, lui y a content trop !

– Eh bien va chercher ton parent ; nous lui achèterons sa chamelle nous-mêmes, et Mokhtar-Saloum pourra garder son Boulilima.

– Ça, pas moyen ! La chamelle pas dressée, pas trop jolie ; y a bon seulement pour Beïdane... Non, tu achètes Boulilima vite. Cousin de moi, pas moyen attendre.

Tant d'insistance, de hâte et de protestations d'amitié étaient inquiétantes. Et cette histoire de cousin qui ne pouvait pas attendre, comme si un Maure était jamais pressé ! Malgré son secret désir d'avoir Boulilima, Marion s'efforçait de faire la part de la vérité et de l'astuce.

– Débrouille-toi avec ton parent. Moi, je te donnerai ma réponse ce soir quand tu viendras baraquier les chameaux devant la case.

Ça nous laissait au moins le temps de réfléchir.

Consultées, les autorités se prononcèrent pour la méfiance.

Huit heures du soir. Depuis une heure, Français, Maures, interprète et gardes-cercle noirs discutaient dans la cour où, dédaigneux de cette agitation importune, les chameaux rumaient avec indifférence.

L'opinion du jury était nette : Boukhzeima était une excellente bête, momentanément fatiguée mais encore capable de marcher longtemps ; remis au pâturage, il redeviendrait superbe. Ce chameau, plus deux cents francs, était un prix exorbitant pour Boulilima.

Assises sur le perron de la case, Marion et moi pesions nos chances. Être dupe était humiliant. Partir avec un mauvais chameau était dangereux. L'Assaba, Kiffa, Tidjikja, Moudjeria, Boutilimit, c'était un long itinéraire. Les tornades commenceraient dans deux mois ; il fallait pouvoir aller vite. On nous avait raconté tant d'histoires de chameaux épuisés s'abattant sans prévenir pour ne plus se relever... Acheter une monture dans un campement était un leurre auquel nous ne croyions plus...

Que faire ? Il fallait se méfier des Maures, se méfier de la méfiance même des Européens et des Noirs à l'égard des Maures, se méfier de tout ! Boukhzeima nous semblait beau ; Boulilima aussi ; une seule chose nous

paraissait certaine : notre incompetence.

Excédée, Marion se décida :

– S’il faut me tromper, autant que ce soit en achetant un chameau qui me plaît ! J’ai envie d’avoir Boulilima : je le prends !

L’administrateur-adjoint haussa les épaules. L’interprète toucouleur félicita également les deux parties ; et Mokhtar-Saloum se répandit en lamentations bruyantes sur ce troc qui lui coûtait sa plus belle monture. Mais l’éclat de ses yeux faux disait que le destin de Boulilima était accompli, tel que la vieille Mariam l’avait tracé.

Le matin du départ, il n’était plus question de la mystérieuse chamelle. Boukhzeima fut sellé et chargé comme d’habitude, mais pour Mokhtar-Saloum.

Le nouveau guide, Amar, était un hartani, candidat garde-cercle ; il montait un drôle de petit cheval noir qui trottait comme un jouet mécanique, était inapte à porter le moindre bagage et exigeait son eau et son mil quotidiens.

Le boulanger avait consenti à nous louer un chameau de bât efflanqué et un jeune serviteur qui faisait là, péniblement, ses débuts de méhariste.

Cahin-caha, la piteuse caravane traversa le gué du Gorgol et s’engagea sur la piste qui mène de Kaëdi à M’Bout.

VII

TERRE DE MÉFIANCE

Finis les belles tentes brunes étalées au soleil parmi la broussaille blonde ! Finis l'hospitalité qui vous accueille comme un parent retrouvé ! Finis, les grandes dunes, les vallées solitaires, les vastes horizons !

Voici maintenant les confins du pays noir, une zone trouble où la Mauritanie, le Sénégal et le Soudan mêlent leurs hommes, leurs faunes et leurs flores.

Sarakollés, Toucouleurs, Peuls, quelques Berbères, bien peu d'Arabes, nomades et sédentaires, oppresseurs et opprimés d'autrefois ont arrêté leurs poursuites et leurs fuites séculaires dans ces marécages desséchés, à l'ombre des grands bois où la paix française les a surpris. De leurs multiples origines, ils ont gardé un trait commun, la méfiance, une méfiance raciale de bêtes traquées. D'avoir été si souvent pillés, ils ont appris une avarice cruelle. On refusait de nous céder un mouton, même au double de son prix, et quand on nous avait vendu un peu de lait, quelques poignées de mil bouilli, si notre curiosité inoffensive nous attirait vers la misérable habitation, on nous en défendait l'accès, le gourdin à la main et l'injure à la bouche.

Là, pour la première fois au Sahara, j'ai acheté de l'eau dix sous la petitealebasse d'eau sale où, en France, je n'aurais pas osé me laver les mains. Même Amar et le jeune captif ne parvenaient pas à apprivoiser leurs propres compatriotes.

Pour ne pas alourdir notre caravane (si l'on peut appeler cinq chameaux et un cheval une caravane !), nous n'avions, en fait de provisions, que du thé, du sucre, quelques poignées de biscuits et d'arachides, et, plus d'une

fois, en guise de déjeuner, il fallut serrer les ceintures d'un cran.

Voilà ce que c'est que de voyager au Gorgol et au Guidimaka avec les descendants des anciens razzieurs d'esclaves, ennemis héréditaires de toutes les peuplades riveraines du Sénégal.

Entre Kaëdi et M'Bout, c'étaient, le plus souvent, des Peuls ; ces Blancs couleur d'acajou. On les appelle aussi Foulhs, Foulbés, Foulhas, Fellatas. Bien que nomades et grands éleveurs, ils sont alliés aux Toucouleurs, sédentaires agricoles, comme les Sarakollés sont apparentés aux Gangari des montagnes. Il ne faut pas juger les Peuls d'après la teinte de leur peau, mais d'après le dessin de leur visage ovale, de leur nez souvent aquilin, de leurs lèvres minces. Ce qu'ils portent avec eux de plus révélateur, c'est leur langue qui est celle des Égyptiens de la douzième dynastie (L. Homburger). Leur nom signifie : « Séparés », comme celui des Bafours qui étaient peut-être des Peuls. On les dit venus de Syrie ou d'Égypte, ou d'Éthiopie, au début de l'ère chrétienne, dans une de ces migrations transsahariennes dont les étapes sont des siècles, et les jalons, des royaumes. Exodes juifs, libyo-égyptiens, phéniciens, berbères, arabes ; lentes vagues humaines qu'une loi inexorable pousse d'est en ouest, qui déferlent sur les déserts, se recouvrent, se mêlent et échangent, par la guerre ou l'amitié, leur sang, leurs croyances et leurs civilisations.

Du Kanem au Sénégal, on rencontre ces Peuls nomades ou provisoirement fixés, infatigables marcheurs toujours en quête de pâturages, poussant devant eux leurs moutons blancs et roux, plus grands que ceux des Beïdane, et leurs zébus blancs aux longues cornes incurvées en lyres. Au Niger, leurs moutons trottent d'Agadès à Bilma, à travers le désert sans eau du Ténéré, alors que les chèvres des Touareg doivent être transportées à dos de chameau. En Nigéria anglaise, leurs zébus sont noirs à cornes blanches.

Lorsque nous fîmes halte sous les banians des étangs de Kow, plusieurs centaines de ces magnifiques bovidés s'y désaltéraient. Ils semblaient si pacifiques que, dans mon ignorance, je n'hésitai point à les admirer de près, cherchant les plus décoratifs à photographier. Par chance leur gardien puisait de l'eau non loin d'eux. Plus tard, j'appris que les zébus peuls ne connaissent que leur berger, qu'ils le suivent comme des petits chiens, la vache ou le taureau favori en tête. Le berger s'éloigne-t-il, tout le troupeau devient féroce et se précipite sur le passant inconnu.

Comme les Nilotes dinka, les Peuls soignent et dressent leurs troupeaux avec sollicitude ; ils se nourrissent de lait, et, seuls les hommes, parfois les femmes sans enfants, ont le droit de traire. Si, exceptionnellement, une bête est abattue à l'occasion d'une grande fête, une coutume religieuse interdit de boire du lait ce jour-là.

Quelquefois, suivant à la découverte un chemin creusé dans le marécage durci par le passage des zébus, nous apercevions une hutte de branchages, ronde et basse, confondue avec la broussaille comme un nid de sauvagine. C'était une hutte peule.

Des femmes, leurs marmots aux hanches, des jeunes filles en sortaient, attirées par le bruit. Les unes, musulmanes, étaient bizarrement coiffées, par-dessus leurs petites nattes, d'une résille faite de pièces d'argent. On retrouvait là notre vieille pièce de cent sous, des monnaies espagnoles, des thalers de Marie-Thérèse. Les autres, plus nombreuses, fétichistes, portaient leurs cheveux relevés en crête, sauf deux tresses roides qui se recourbaient comme des jugulaires sur les joues ; plusieurs rangs de perles de porcelaine blanche soulignaient le petit cimier de cheveux noirs. Toutes étaient minces et fortes, avec des muscles allongés dont le jeu, au moindre geste, déplaçait les lumières et les ombres de leurs peaux soyeuses. Toutes étaient nues jusqu'à la ceinture ; leurs pagnes moulaient des hanches parfaites. Toutes étaient belles et hostiles, et la même méfiance luisait dans leurs yeux de jais taillés en amande. Les concubines les plus recherchées à la cour des rois songhaï de Tombouctou et de Gao, appartenaient à cette race peule célèbre pour sa beauté, son astuce et la noblesse de son maintien.

Elles nous tendaient de grandes calebasses de lait dont elles jetaient le reste, dédaigneusement, après que nous avions bu.

Les hommes étaient loin, surveillant les troupeaux dans les pâturages. Nous devions voir d'autres Peuls bien différents de ces humbles bergers.

À Kayes, ce furent deux jeunes chefs, mystérieusement efféminés, tout chargés de bijoux et d'amulettes, qui passaient, très dignes, au milieu de la foule soudanaise turbulente et crierde. Leurs visages étaient fardés d'ocre et d'antimoine, entre leurs cheveux nattés, mêlés de coquillages, de perles et de pièces d'argent comme ceux des femmes.

À Dakar, ce fut un contrôleur des contributions, parfaitement européenisé et plus gominé que Joséphine Baker. Mais ce n'est pas tout que d'être diplômé, fonctionnaire et converti à l'islam ; un Peul a bien d'autres soucis ! Il nous confia que chaque tribu peule vénérât un totem qui châtiât cruellement la moindre offense.

– Ainsi le totem de ma famille est le serpent. Nous faire bien attention à ne pas toucher un serpent, ni même marcher sans le savoir sur sa trace effacée, car nos mains et nos pieds se couvriraient d'écailles.

Éventualité assez désobligeante pour un jeune évolué, élégant comme un danseur mondain.

Notre voyage était, plus que jamais, une promenade. Elle se compliquait de deux facteurs nouveaux : les lions et la chaleur.

La nuit, à cause des lions en maraude, on ne pouvait plus laisser les chameaux libres. Au milieu du jour, la chaleur les tenait baraqués, sans appétit.

Pour marcher, le chameau, tout emblème de sobriété qu'il soit, a besoin de manger, comme tout le monde. Il y met même plus de temps que la plupart des autres animaux, broutant ici une herbe, là-bas une brindille, à cinquante mètres d'intervalle, pendant plusieurs heures. Et manger ne suffit pas, il faut encore ruminer !

La solution du problème était simple, sinon agréable : on marchait la nuit, on pâturait en sommeillant à l'aube et au crépuscule, et on essayait de dormir aux heures chaudes tandis que les chameaux ruminaient leur maigre repas du matin.

Le sale petit cheval d'Amar compliquait encore les choses, en nous obligeant à des bassesses pour obtenir des Peuls ses rations d'eau et de mil quotidiennes.

Certes, nous étions bien loin de la merveilleuse randonnée à travers le Trarza ! Affamées, harassées de fatigue et d'insomnies, nous ne savions même plus trouver quelque consolation dans le paysage magnifique qui nous entourait. La piste, large comme une route, sinuait à l'ombre de grands arbres touffus : tamariniers dont les graines acidulaient agréablement l'eau croupie des guerbas ; dembaïes dans lesquels on taille de larges cuvettes de bois rouge veiné de noir ; tendres djeouas pour les pieds sculptés des

bassours ; durs tachtâs pour les pilons et les piquets de tentes. Les afraras laissaient pendre leurs gousses orange parmi leurs longues feuilles pennées. Des varans dormaient, aplatis sur les plus grosses branches. Parfois, la piste s'effondrait dans le lit d'un torrent à sec, ou bien, entre les verdure, nous apercevions, à perte de vue, un marécage nu et craquelé où de monstrueux phacochères s'enfuyaient au galop.

Ce pays, plein de troupeaux et de nomades invisibles, donnait l'impression d'une émouvante solitude.

Le dimanche 25 mars, au lieudit Silliwol, devant un gommier, j'attendais patiemment que Boudaïl ait fini son déjeuner. Soudain, il prit peur sans aucune raison valable pour d'autres que pour lui et se jeta dans les buissons. Une branche morte se trouva en travers de sa route, une branche pareille à des milliers d'autres, avec ses petites épines crochues, disposées par groupes de trois, qui, après avoir déchiré ma tunique, m'éraflèrent la main droite en y laissant leurs pointes.

À quoi bon rapporter ce fait insignifiant, banal dans un pays où l'on a toujours quelque épine dans la main ou le pied ? Moi-même, sur le moment, je n'y attachai nulle importance. J'étais bien plus inquiète de notre dénuement ; et aussi d'un *cro-cro* qui, depuis huit jours, me rongait l'orteil. J'arrachai donc avec mes dents les plus grosses épines. À la halte, M'Hammed en extirpa d'autres avec son *moungache*, le petit instrument fait d'une pince et d'un poinçon de fer qu'un Maure porte toujours suspendu à son cou. Une épine restait au gras du pouce, trop fine ou trop profonde pour qu'on puisse la trouver. Mais, s'il fallait se tourmenter pour une épine, la Mauritanie ne serait plus habitable. Je continuai donc mon chemin, sans me douter que j'emportais, invisible sous ma peau, la borne même de notre voyage.

Et ça continuait toujours pareil, avec les mêmes soucis, les mêmes privations, les mêmes haltes aux mêmes heures sous les mêmes arbres, les mêmes discussions avec les Maures dont les empressements et les mauvaises humeurs se succédaient selon un invariable cycle.

Lorsque le partisan a glissé peu à peu sur la pente d'insolence et de paresse qui lui est familière, bien entendu, vous l'engueulez : il devient aussitôt charmant. Attendri par ce zèle, vous vous laissez aller à le récompenser d'un cadeau où lui ne voit qu'une sorte de tribut, marque de son importance et de votre faiblesse... D'ailleurs, pourquoi se gêner puisque le beau drâa neuf, l'aouli satiné ou les perles pour la coiffure de sa femme sont obtenus ?... Nouvelle grève, nouvelle engueulade, nouveau zèle, etc. Ni lui ni vous ne vous corrigerez jamais.

M'Hammed et son « petit frère », loin d'avoir été remplacés à Kaédi, avaient gagné des tuniques neuves et conclu un marché avantageux, ils étaient donc les plus forts et nous le faisaient sentir.

Je me rends bien compte de la monotonie de mon récit. Un récit de nomade peut-il n'être pas monotone ? C'est oui... parce que c'était toujours pareil.

M'Hammed et Mokhtar-Saloum, invoquant des raisons chamelières, voulaient prendre par le plus long, peu soucieux de retrouver à M'Bout, auprès des autorités venues en auto pour une inspection, des échos fâcheux de la vente de Boulilima. Amar, lui, qui avait la conscience tranquille et un petit cheval bien ferré, voulait prendre le plus court, afin de rejoindre son commandant de cercle. Nous partagions l'impatience d'Amar, ayant hâte d'atteindre M'Bout où l'on trouve de l'eau fraîche, des moutons et du mil ; M'Bout, ce paradis où mûrissent les bananes et les citrons verts.

L'astuce des Beïdane est une force inéluctable, et nous dûmes contourner la Oua-Oua de Kow, long talus rocheux qui barre le Gorgol, au lieu de la franchir par un chemin de traverse dont les pierres roulantes auraient, paraît-il, estropié les chameaux. Les malheureuses bêtes devaient en voir bien d'autres dans l'Assaba !

Cela nous valut quand même un jour de bombance chez des haratine tadjakant dont les paillotes couronnaient la dernière pente de la Oua-Oua. Ils venaient justement d'égorger les moutons de *l'Aïd-el-Kébir*, la « Grande Fête » pour laquelle se répète chaque année, d'un bout à l'autre du monde musulman, le geste sacrificateur d'Abraham, pour laquelle des milliers de pèlerins transhument vers La Mecque.

Une fois de plus, nous revîmes le grand feu du méchoui, les femmes noires frappant les tambours, les tuniques bleues des danseurs tournoyant au bord de l'espace immense, étalé autour de la colline comme une

éblouissante promesse jusqu'à la nuit pleine d'ombres, de prières et de cris.

*

À M'Bout, il n'y avait que la mélancolie d'un vieux poste abandonné. Dans la grande mesure où un garde-cercle nous assura avec morgue que tout était prêt pour nous recevoir, nous ne trouvâmes, en cherchant bien, qu'une jarre d'eau claire, dix litres environ pour six personnes assoiffées et crasseuses. Le chef de l'*adabaïe* nous loua des nattes effrangées et nous vendit une vieille bique et du lait.

M. l'administrateur du Gorgol, arrivé le jour même de Kaédi, ne daigna pas nous recevoir, mais, le lendemain, se promenant avec ses collègues du Guidimaka et de l'Assaba, il nous salua, à bonne distance. On imagine peut-être mal quel spectacle ridicule peuvent offrir cinq Français échangeant des saluts cérémonieux au fond de la brousse mauritanienne, comme s'ils se rencontraient place de la Concorde.

Le commandant civil du Guidimaka et le capitaine commandant l'Assaba le comprirent si bien qu'ils vinrent ensuite se présenter à notre « cottage ».

C'est par eux que nous apprîmes l'existence du « ver de Guinée », une sale bête dont l'embryon, parasite d'un petit crustacé, le *Cyclops*, s'avale avec l'eau des mares et fournit à l'intérieur du corps humain une filaire d'un mètre de long s'il s'agit d'une femelle, de quelques centimètres s'il s'agit d'un mâle. Un beau jour, cette filaire détermine un abcès par où elle expulse des milliers de nouveaux embryons. C'est le moment de la saisir délicatement et de l'enrouler sur une allumette, à raison de trois ou quatre tours par vingt-quatre heures. Si ça casse, il n'y a plus qu'à attendre un autre abcès pour reprendre l'opération. Ça se tient généralement aux bras et aux jambes, mais le ver de Guinée – ou filaire de Médine – peut fort bien avoir la fantaisie de sortir par la paupière ou le nez de son hôte.

– Il y en a beaucoup dans la région de M'Bout... (Je pensai à toute la belle eau claire que nous avions bue depuis la veille !)... mais il y en a aussi dans le sud du Brakna, dans tout le Gorgol, l'Assaba et jusque dans les puits des palmeraies du Nord. Il suffit, pour s'en protéger, de passer l'eau à

travers une percale serrée. On voit très bien la bête à l'œil nu sur le linge... Je suppose que vous filtrez toujours votre eau ?

Hélas ! Il y avait beau temps que nous avions renoncé à exiger un tel effort de nos partisans... et de nous-mêmes ! Nous avalions des eaux infectes telles qu'elles sortaient du puits, du marigot où pataugeaient les bestiaux, et des outres douteuses des campements. Notre seule précaution était de la boire au goulot du bidon pour ne pas la voir, ni en sentir l'odeur complexe de vase, de vieux fromage et de cuir pourri.

– Et au bout de combien de temps peut-on savoir si l'on a ou non le ver de Guinée ?

– Ça dépend... En tout cas, dans un maximum d'un an, vous serez fixées !

(Jusqu'à présent, aucun ver de Guinée n'a fait son apparition. Elhamdou lillahi !)

Puis on parla de l'imprudence de ne pas porter de casque, à cause du soleil, ni de chaussures, à cause des céraptes cornus. Mais ceux-là, depuis le temps qu'on nous en menaçait, nous avions le tort de ne plus y croire. En revanche, nous trouvions chaque matin, sous les sacs et les tapis de selle qui nous servaient d'oreillers, des scorpions jaunes et des petits lézards gris que M'Hammed appelait des « Méchants-comme-le-feu ». Le soir, à l'heure de s'endormir face au ciel, là où l'obscurité nous avait surprises, nous les avions oubliés.

Au Sahara, le péril est partout, polymorphe et invisible, et sa multiplicité même fait que le voyageur n'y pense plus, non par bravoure, certes, mais par un sentiment d'impuissance qui le rend sage comme un Arabe, et abandonné comme lui à la chance, au hasard et à la volonté de Dieu.

Et puis, quoi ! la plus grande imprudence était d'être des femmes inexpérimentées et, à cela, nous ne pouvions rien !

Il n'y avait même plus de bananes dans le magnifique parc sauvage du poste abandonné. Le vieux jardinier, qui errait sous les palmes comme un fantôme des jours glorieux de M'Bout, ne trouva pour nous qu'une poignée de citrons verts et quelques fleurs de cotonnier rose.

Le lendemain, nous quittâmes sans regret ce lieu de mauvais accueil dans l'auto de l'administrateur du Guidimaka qui nous emmenait à son chef-lieu, Sélibaby. Il avait fait charger tous nos bagages dans la voiture afin que nos chameaux puissent nous rejoindre sans fatigue.

*

Chaque poste a sa physionomie particulière ; celle de Sélibaby est nettement soudanaise. Ses cases de pisé rougeâtre et blanc, ajourées de losanges, ont une architecture massive et compliquée. Elles se tiennent relativement fraîches sous leurs toitures de paille, car les bienfaits de la civilisation, dans la forme « tôle ondulée », n'ont pas encore atteint Sélibaby. Les maisons françaises, la résidence comme les autres, montrent des façades rustiques par-dessus les murets de leurs jardins, et les petits oiseaux « mange-mil » y viennent sans façons accrocher leurs nids aux poutres des terrasses. Le centre d'animation est le marché, sous de beaux arbres bien verts.

Les paysans noirs, toucouleurs, bambaras, khassonkés, oulofs, les Sarakollés surtout, vrais maîtres du pays, cultivent le mil, le sorgho, les arachides, la pistache, le riz et l'indigo, ainsi que le coton qu'ils filent et tissent eux-mêmes pendant les loisirs de la saison sèche.

Malgré quelques Berbères tadjakant et idouaich dont les sombres tuniques de chandorah tranchaient sur les toges blanches et bleu pâle, sur les pagens et les madras criards des indigènes, nous étions bien là en pays noir. Si c'était toujours, administrativement, la Mauritanie, ce n'était plus le Trab-el-Beïdane, et nous ne retrouvions pas son âme complexe, rêveuse, hautaine et noblement fataliste. Depuis longtemps, nous n'étions plus au Sahara occidental, mais au Sahel ; la turbulence vulgaire, la vanité puérile, l'agitation des Noirs nous décontenançaient comme leur pays encombré d'arbres sans avoir cependant la majesté d'une forêt.

Les Sarakollés se disent nés de Dinga, roi amphibie qui sortit un beau jour des eaux du Sénégal au fond desquelles il vivait sans même que ses habits en fussent mouillés. Quinze générations ont passé depuis ce fondateur légendaire.

Les historiens les font venir, plus raisonnablement, du Nord soudanais où, alliés des Oualatten, ils avaient fondé le camp de Birou et la puissante cité d'Oualata. Devant les invasions du Berbère Boubakar, au XI^e siècle, et des Arabes hassane, au XVII^e siècle, ils s'enfuirent vers le sud et s'établirent près des marigots et des sources permanentes de l'Assaba.

Le jour, Sélibaby est un simple petit village couleur de pêche mûre, un village de paysans noirs, tout ronronnant de métiers à tisser, entortillé de cotons multicolores qu'on enroule d'une case à l'autre comme sur un dévidoir géant.

La nuit venue, Sélibaby, en proie aux tam-tams, aux maléfices et aux mauvais garçons, vous montrera un tout autre visage, hargneux, méfiant, cruel et d'une sensualité quasi bestiale. Et, si vous êtes trop curieux, vous pourrez bien avoir affaire à quelque docker des ports de la côte, quelque chauffeur de train ou de navire, revenu au pays en chômage ou en congé, le chapeau mou sur l'oreille et l'insulte à la bouche.

Il y a trois puissances secrètes à Sélibaby : les sorciers, les griots et la Ligue des droits de l'homme.

Les sorciers agissent par les poisons ; la nature leur en fournit en abondance pour les philtres magiques et une pharmacopée inquiétante. Ils connaissent bien le *tidinouar*, sorte d'aloès dont la décoction, mélangée d'urine de chèvre et versée sur les plaies d'une bête morte, suffit à empoisonner presque instantanément les fauves. L'*Hademium honghel* – baobab-des-lions pour les Beïdane, *kidi-sarané* pour les Noirs – leur rend aussi bien des services. En février-mars, ce joli arbuste se couvre de fleurs roses dont le parfum cyanhydrique décèle un poison violent.

Et les fauves ne sont pas les seuls ennemis dont un honnête Sarakollé puisse souhaiter la disparition.

Les griots, eux, se manifestent par des tam-tams obsédants et lugubres qui éclatent au moindre prétexte.

Tenant sous le bras gauche son tambour en forme de sablier, son bâton recourbé en crosse dans la main droite, le griot sarakollé peut battre indéfiniment deux notes sinistres comme un tocsin, plus ou moins graves selon que le bras du joueur serre davantage les cordes qui tendent d'un bout à l'autre les peaux de mouton. Les joueuses d'ardine lui répondent, et le son de ces instruments, posés sur l'eau d'une grande calebasse, est triste comme un sanglot.

Pendant notre séjour, c'est ainsi que fut fêté le mariage de la fille du cadi avec un chef peul. Bien entendu, le tam-tam peul se joignit à celui des Sarakollés, et divers tam-tams maures, pris d'émulation, s'agitèrent un peu partout. Cela fit un beau vacarme de tambours, calebasses, flûtes et bidons vides, et une incroyable bousculade de danseurs épileptiques et obscènes. Le but de cette musique était de couvrir les cris supposés de la nouvelle mariée. Le lendemain de la noce, après qu'on eut montré à la foule le pagne sur lequel une matrone avait, à tout hasard, égorgé un poulet, la jeune femme, couverte de voiles épais, se retira chez ses parents pour une retraite de huit jours. Son entrée définitive dans la vie conjugale devait être célébrée par un nouveau déchaînement de tambours et de cris.

C'est à propos du retour de nos partisans et de nos chameaux que nous eûmes l'honneur d'être signalées à la Ligue des droits de l'homme qui possède, dans beaucoup d'adabaïes, des représentants aussi inattendus que pittoresques.

Un soir, à l'heure où le soleil couchant incendie le sable rose brique, les guelbs noirâtres et les baobabs tordus comme des candélabres barbares, notre escorte arriva enfin de M'Bout. M'Hammed et Mokhtar-Saloum semblaient en excellente forme, mais les chameaux accusaient une lassitude surprenante pour des animaux venus, sans charge, à raison de vingt à vingt-cinq kilomètres par jour.

Par recoupements et indiscretions, nous finîmes par découvrir qu'un certain Tidjani, Ouoloff conscient et organisé, abandonnant un commerce à M'Bout pour en monter un à Sélibaby, avait profité de ces chameaux libres pour leur faire transporter sa pacotille et son épouse. Par prudence, on avait déchargé les ballots et la femme deux kilomètres avant Sélibaby. Nos deux Trarza avaient naturellement trouvé leur avantage dans cette affaire. Ils nièrent énergiquement leur combinaison, cela va sans dire, de même que les parties de chasse et les détours par les villages que la présence de Tidjani

rendait hospitaliers. Cela nous valut un retard supplémentaire de quelques jours pour reposer les bêtes, les purger au gros sel et soigner leurs pieds à la graisse de bœuf.

À l'heure du thé, Tidjani, désinvolte et souriant, vint nous saluer. Une bordée de reproches véhéments l'accueillit. Loin d'en être troublé, il le prit de haut, s'indignant de notre ingratitude envers lui qui s'était dévoué pour servir de guide à nos partisans sur cette route inconnue – une route bien tracée, toute droite, qu'un enfant étranger aurait pu suivre sans risque de se perdre.

Et pourquoi aurait-il « chipé » des chameaux ? N'en avait-il pas en pagaille, plus forts et plus beaux que les nôtres ? Il nous avait rendu service, il avait eu la politesse de venir nous faire visite malgré la fatigue d'un voyage sur une mauvaise monture, et voilà comment nous le recevions, debout au soleil, sans même le faire asseoir !

Je crois bien qu'impatientée Marion l'envoya au diable. Ce fut le bouquet ! Nous entendîmes aussitôt que nous n'étions que des femmes, et fort mal élevées, que lui, Tidjani, occupait une haute situation à Saint-Louis du Sénégal où il était électeur, qu'il était en correspondance avec la Ligue des droits de l'homme, laquelle serait immédiatement avertie de notre insolence à l'égard d'un monsieur de couleur.

Et Tidjani s'en fut, plein d'un juste courroux, déployant sa toge blanche et traînant ses babouches jaune serin, vers la case où ses quatre femmes, ses concubines et ses esclaves attendaient ce défenseur des droits et des libertés humaines.

*

Le 4 avril, au petit jour, l'auto du commandant de cercle « fonça dans la Nature ». Nous étions cinq à bord : le commandant, Moussa Koro, ravissante métisse de Beïdania et de Mossi toujours preste à nouer un madras autour de ses cheveux tressés comme une vannerie lorsqu'il s'agissait de partir en promenade, le garde-cercle-chauffeur, Marion et moi, en équilibre sur une empilée de bagages, mais d'excellente humeur à l'idée d'atteindre enfin ces montagnes de l'Assaba vers lesquelles nous trottions

depuis si longtemps. Dans sa boîte, Gatt' la mascotte protestait contre ce nouveau mode de locomotion.

M'Hammed, le « petit frère » et les chameaux, partis la veille, devaient nous attendre à Beïda, village sarakollé près de la passe de Tak-Tak. Désormais, Boukhzeima voyagerait en touriste, le dos libre, tenu en laisse par un des Beïdane. Mokhtar-Saloum avait une nouvelle monture, une grande bête musclée et ombrageuse achetée à Sélibaby et dont il était très fier, bien qu'il larmoyât sur son cher Boulilima, le plus beau chameau de toute la Mauritanie.

La Nature déroulait son décor de brousse plate et drue, brûlée en cette saison, mais que les pluies feraient bientôt reverdir. Au-dessus des hautes herbes jaunies, des baobabs tendaient désespérément leurs bras mutilés par les indigènes. Il est tellement plus commode de couper les branches pour cueillir par terre, tout à son aise, les feuilles qu'on mange en guise d'épinards, et les fruits, les « pains de singe » qui ont l'air de cadeaux d'arbre de Noël pendus à de longues ficelles.

Les branches des arbustes épineux gisaient aussi autour des troncs saccagés, afin que les moutons puissent brouter leur maigre feuillage.

De la triste plaine surgissaient de loin en loin des pitons abrupts, rocailles de grès dévonien rougeâtres, d'où les Noirs, jadis, extrayaient du fer. On y chasse le daman que les Maures appellent « chien de rocher ». C'est une drôle de bête, un gros lapin sans queue, qui a des oreilles de rat, des dents de chien, des ongles en forme de sabots et qui, pour finir, est un proboscidiien. Ce n'est pas très joli ; c'est d'une agilité pénible pour le chasseur, et ça se mange en civet.

Le commandant tendit le bras vers le nord-ouest où une sorte de long mur gris barrait l'horizon, et, se retournant, il nous cria :

– L'Assaba !

À mesure que nous avançons, le sol était plus raviné, les arbres plus grands et plus touffus. La piste contournait de vastes marécages craquelés par la sécheresse. Au bruit du moteur, pintades, perdrix et rats palmistes se blottissaient dans les bois. Les perruches interrompaient leurs querelles criardes pour s'envoler aux plus hautes branches avec des piailllements

irrités. Et des cynocéphales roux, prudents mais sans peur, précédèrent la voiture – les jeunes adultes en éclaireurs, les femelles au centre, leurs petits sur leurs dos, l'arrière-garde des grands mâles puissants nous surveillant du coin de l'œil – jusqu'aux premiers contreforts de l'Assaba où ils grimpèrent par bonds souples et tranquilles.

La montagne, maintenant toute proche, étirait devant nous ses longs profils tabulaires, caractéristiques des montagnes sahariennes. Elle était sombre et nue, avec un air de se défendre contre l'intrus de toute sa masse rectiligne. Elle n'était qu'un maillon de la chaîne dévonienne qui s'allonge, par l'Adrar et le Tagant, du Rio de Oro au Bambouk soudanais et au Fouta-Djalou – gigantesque échine d'une terre primitive ensevelie dans les sables.

L'Assaba ne dépasse guère une centaine de mètres d'altitude. Plusieurs cluses, taillées brutalement dans les plateaux, permettent de le traverser : Tak-Tak, Soufa, Galoula, Goussas, Faram. Après, c'est le Tagant. Des sources s'écoulent de ses contreforts. Des *gueltas* ou lacs, enclos dans des gorges profondes, offrent aux hommes et aux bêtes leur eau limpide peuplée de crocodiles et de catfishes. Ici, l'eau n'était plus un problème ; si les innombrables oueds qui recueillent en hivernage le ruissellement de la montagne étaient secs, il restait toujours ces vastes citernes naturelles, et, dans la plaine, des marigots qui ne tarissent jamais.

La passe de Tak-Tak, la plus méridionale et la plus fréquentée, était aussi la plus facilement accessible pour gagner Kiffa, mais les commandants du Guidimaka et de l'Assaba nous avaient conseillé de suivre le versant occidental où nous pourrions relever de curieuses inscriptions rupestres et visiter ces *gueltas* fort peu connues. Ainsi, ayant vu les passes de Soufa et de Galoula, nous traverserions par celle, difficile mais fort belle, qui va de Goussas à Bil-Haratek.

La voiture stoppa sous un baobab, à l'entrée de la passe de Tak-Tak. À gauche, la montagne tranchée net, avançait un mufle hostile ; à droite, des pitons en forme de volcans japonais, assuraient leurs larges assises sur un sol plat et dur, couvert d'herbe et d'arbustes. Des *guelbs* isolés, donjons embastionnés flanqués de tours et de terrasses monumentales, gardaient la passe.

Pourtant, à cent mètres de cet austère décor, il y avait, en contrebas de la plaine, un miracle d'eau et de verdure : la guelta limpide, la petite rivière née de la montagne et bientôt perdue dans la terre, qui s'épanchait entre les roseaux sur un lit de sable blanc. À certaines places, l'eau disparaissait sous un manteau de plantes en rosaces, épaisses et veloutées. Sur la rive humide, tous les buveurs du jour et de la nuit avaient enchevêtré leurs traces : les hommes et leurs bestiaux ; les lions, les hyènes et les guépards à côté de leur gibier : antilopes dami, mohor et bubale, phacochères et singes. Majestueuses s'arrondissaient les marques des éléphants dont un troupeau nomadise dans le Guidimaka. Tous les oiseaux avaient imprimé les étoiles de leurs pieds, depuis les bengalis de corail et de turquoise qui voletaient à présent parmi les roseaux jusqu'aux vautours et aux outardes. Et aussi ces beaux ramiers de l'Assaba qui traçaient de grands cercles dans le ciel bleu.

De l'autre côté du ruisseau dont nous franchîmes le gué, un bois de palmiers doums berçait son ombre dentelée. Il était encore de bonne heure ; nous avons le temps de visiter ce bois avant le déjeuner.

En amont, un petit troupeau se désaltérait, dans l'eau jusqu'au ventre. Un drôle de troupeau : bœufs, chèvres, moutons et ânes tous ensemble. Leurs gardiens, un Maure et deux Noirs à peine vêtus de haillons, préparaient leur thé sur la berge. À peine eurent-ils aperçu le commandant de cercle, que le Maure bondit dans les hautes herbes, cherchant à s'enfuir.

Moussa Koro cria un nom. Le commandant épaula son fusil : « Arrête ou je tire ! »

Que faire avec un couteau contre un mousqueton armé ? Le fuyard se résigna donc à revenir, tête basse, la main sur son poignard inutile.

C'était un vieux bandit de la montagne. Son industrie consistait à y guetter les voyageurs isolés. Un coup de poignard dans le dos, une poussée vers quelque précipice : bagages et montures étaient à lui. Arrêté, il avait réussi à s'évader de la prison de Sélibaby quinze jours plus tôt. Mais il avait des complices qu'on n'avait jamais pu trouver. Par un coup de chance, le commandant les tenait tous les trois, le chef et ses deux esclaves. Le garde-cercle les conduirait les mains liées derrière le dos. Là, il ne manquerait pas de volontaires – tous ceux dont ils avaient volé les bœufs et les moutons – pour les mener à Sélibaby. Fataliste, les trois criminels marchaient devant nous, de bonne volonté, riant aux lazzis dont les accablait Moussa Koro qui, fière de les avoir dépistés, les houspillait d'une tige de palme.

Et, considérant le visage cruel du Maure et les deux effroyables anthropoïdes qui lui appartenaient, je pensais que la plus grande chance était la nôtre, car nous aurions fort bien pu, si cette promenade en auto ne s'était décidée par hasard, amener ici la tentation de nos bêtes et de nos bagages ou bien rencontrer ces brutes dans le maquis propice de la montagne.

Vers quatre heures, devant la paillote qui nous avait abrités et où nos partisans avaient montré de quelle activité ils étaient capables en présence d'un fonctionnaire, le commandant nous quitta en nous rappelant que les derniers bandits de l'Assaba n'avaient pas tous été capturés ; il recommanda aussi à M'Hammed de laisser tranquilles les lions et les grands singes qui ne nous attaqueraient pas, mais qui, blessés ou effrayés, ne pardonnent jamais.

Moussa Koro, elle, nous supplia de ne pas nous aventurer dans la montagne, séjour maudit des plus terribles djenoun. C'était aussi le genre d'ennemis que redoutaient particulièrement les deux guerriers.

Quant à nous, notre crainte la plus immédiate, c'était notre nouveau guide !

Nous l'avions pourtant cherché longtemps, et nous nous étions crues sauvées quand une femme était venue dire qu'Ali voulait bien nous conduire. Quelques minutes plus tard, nous avions vu arriver un lépreux monté sur une chamelle galeuse ! Pour comble, le pauvre type était animé d'un zèle exceptionnel et touchant, bien qu'inopportun, qui le poussait à tripoter tous nos bagages, à nous tendre les tebbous en les tenant par la poignée, et à boire son thé dans n'importe quel verre, comme si nous n'étions pas des chrétiennes impures mais ses maîtres bien-aimés. Jamais nous n'avions tant apprécié l'avantageuse humiliation d'être des intouchables parmi les pieux musulmans sahariens !

Et Ali, laissant élégamment flotter sa tunique sale par les trous de laquelle on pouvait voir les croûtes et les dartres de son torse, frappa du talon sa misérable monture et prit fièrement la tête de la petite troupe dont il avait l'honneur d'être le guide.

VIII

COUP DUR

N'Dio : un tout petit nom bleu sur les *Croquis sahariens*, au point de rencontre du 16^e parallèle N et du 12^e degré de longitude ; cinquante huiles de pisé rose coiffées de paille, entre un marigot bourbeux et des montagnes de grès brûlant, au cœur de la brousse la plus torride et la plus austère de Mauritanie.

Pourchassés pendant des siècles de misère par les Berbères et les Arabes, les Bambaras du Niger et les Toucouleurs du Sénégal, un petit peuple soudanais, les Gangari, finit par trouver asile dans les cavernes et les gorges abruptes de l'Assaba. La paix française les délivra en 1905 et, timidement, ils quittèrent leurs caches pour redescendre dans la plaine, construire des huttes à la mode de leur pays, élever leurs troupeaux et cultiver le coton, le riz et le sorgho. Car ils sont sédentaires, travailleurs et de mœurs fort douces. On les confond souvent avec les Sarakollés, bien qu'ils en soient très différents d'aspect et de caractère, et qu'ils se défendent eux-mêmes d'être plus que leurs lointains parents.

Les seuls étrangers qu'ils eussent jamais vus étaient des officiers en tournée d'inspection, ou bien des colporteurs noirs venus du fleuve pour échanger du thé, du sucre et des verroteries contre des moutons et des cotonnades. Cette fois, à leur grande surprise, c'étaient des Françaises.

La case réservée aux voyageurs servant d'étable depuis longtemps, une jeune femme se détacha de la foule curieuse qui nous entourait et nous fit signe de la suivre vers sa hutte, la plus belle du village.

Au-dessus d'un pagne couleur d'indigo, Khoukhou montrait avec simplicité une poitrine admirable et des bras de déesse. Ses cheveux drôlement tressés formaient une sorte de cimier sur le haut de sa tête et retombaient en franges de nattes fines et de perles autour de son mince visage aux traits bien dessinés. Elle avait un je ne sais quoi d'égyptien par la noblesse hiératique de ses attitudes, ses larges épaules, son cou gracile et long, et tous les bijoux d'or vierge, d'argent ciselé, d'amazonite et d'ambre qui ornaient sa coiffure, son cou, ses bras et ses chevilles.

Khoukhou s'arrêta devant sa hutte, poussa un lourd verrou de bois et nous fit entrer. Son geste disait aussi que tout cela était à nous.

« Tout cela », c'était une manière de cellule à peu près vide. Les murs étaient décorés de grands dessins géométriques roses, gris, noirs et blancs, comme ceux que l'Exposition coloniale a légués aux fabricants de papiers peints. Des lattes et des palmes de rôniers entrecroisées formaient le plafond où couraient des lézards violets. De palmes, également, étaient faites les nattes qui couvraient le sol et le lit de terre sèche. Cet humble gîte tenait de la corbeille et de la jarre. Une seconde porte ouvrait sur une courette où, bientôt, deux jeunes filles apportèrent des calebasses et des *kanaris* d'eau fraîche qu'elles assuraient sur leurs têtes d'un geste antique de leurs bras nus.

Seïdi Naïgé, chef de village et mari de Khoukhou, étant parti avec les troupeaux, sur elle reposait le devoir d'hospitalité. Elle-même, elle fit bouillir le mil ; elle fit tuer un dur petit coq blanc et envoya des garçonnets pêcher des poissons-chats au marigot voisin. De loin, nous les vîmes, noirs, luisants et grêles, poursuivre les poissons avec les deux filets triangulaires qu'ils brandissaient comme des ailes blondes.

Au seuil d'une paillote en forme de ruche, de jeunes fileuses faisaient un bruit d'abeilles. Le coton neigeux s'éparpillait autour d'elles. Le prenant à poignées, les unes le cardaient entre deux planchettes hérissées de pointes de fer ; d'autres le filaient sur de légers fuseaux ornés de lignes blanches et

noires. Leurs tabourets, leurs calebasses étaient naïvement sculptés, car les primitifs aiment « faire jolis » leurs plus humbles objets.

Les hommes, seuls, tissent ce coton, par bandes de la largeur d'une main ; il revient ensuite aux femmes pour être cousu en pagnes et en tuniques qu'elles teignent à l'indigo, en réservant des dessins blancs. D'autres bandes, très étroites, rayées de coton étranger rouge, vert, jaune, garnissaient les robes des fileuses. Mais peut-on appeler « robes » ces petits tabliers suspendus à la taille, un devant, un derrière, par des torsades de perles blanches ?

Ces perles blanches étaient la grande mode gangara. On s'en faisait des colliers, des diadèmes ; on les mêlait aux mille tresses des coiffures ; et, pour s'en procurer, on donnait au dioula de gros rouleaux de cotonnade moelleuse.

Les fillettes auraient bien mieux aimé venir jacasser autour de nous, mais le « maître des fileuses » surveillait la ruche, un bantou à la main.

Ce fut notre amie Khoukhou qui décida son frère à nous conduire dans la montagne à la recherche du passé gangara.

Je ne puis dire que ce fut une partie de plaisir pour ce brave Dumbo, ni pour nous ! L'alpinisme par plus de 45° n'a rien d'agréable, surtout lorsqu'il faut marcher pieds nus sur des pierres glissantes et surchauffées.

Sept petits garçons formèrent avec enthousiasme le corps des volontaires de l'expédition. Il y eut deux porte-sandales, un aide-photographe, les préposés aux bâtons, mais les plus fiers de tous, ce furent Boubou et Malek, les aînés, promus cantiniers à dix ans, qui bombèrent le torse sous les courroies des bidons. Rien n'est plus confiant, plus tendre et plus gracieux que les petits enfants sauvages.

Quant à nos partisans, ils ne cachaient ni leur inquiétude, ni leur réprobation. Les montagnes sont les repaires des djenoun, et chacun sait que les djenoun sont gens susceptibles qui n'aiment pas à être dérangés. Si ceux de N'Dio se vengèrent, ce ne fut pas faute de prières propitiatoires, de Bismillahi et de La illah ill Allah !

Au premier coup d'œil, la montagne était d'une seule pièce, inaccessible, mais Dumbo, de son pas dansant, nous guida par d'étroites crevasses où une chaleur millénaire semblait accumulée. À mesure que nous grimpons, la montagne desserrait son étreinte et l'étuve devenait rôtissoire. Les failles élargies en couloirs atteignaient des terrasses encombrées de buissons hargneux et de hautes herbes sèches. À peine avions-nous remis nos sandales, afin de nous protéger des épines dont le sol était jonché, qu'un des enfants nous les ôtait avec autorité pour que nous ne glissions pas sur les blocs de grès polis par le vent de sable et par le ruissellement des pluies d'hivernage, ou sur quelque saillie en corniche dont la brûlure stimulante ne nous laissait point le temps de songer au vertige. Lorsque le passage était trop difficile, Dumbo, attentif et souriant, nous faisait une échelle de son épaule et de son genou ployé.

Soudain, à mi-hauteur, la gorge où nous rampions à la queue leu leu déboucha sur un terre-plein où végétaient quelques rôniers. Des fondations ruinées traçaient des ronds sur le sol au milieu de cailloux et de débris de poteries. Une enceinte de hautes pierres plates entourait le village, et Dumbo, accroupi, le bras tendu sur un arc imaginaire, montra comment ses ancêtres s'embusquaient derrière cette fortification primitive pour se défendre contre les assaillants. Puis, à l'ombre des rôniers, nous écoutâmes l'histoire des Gangari et de leur chef Ganné qui, venus du Ouaghadou par le Hodh et le Tagant, vainquirent le roi Maka et nommèrent son pays Guidémaka, la « montagne de Maka ». C'est aux grottes et aux labyrinthes secrets de ces montagnes du Tagant et de l'Assaba qu'ils durent de n'être pas exterminés par les envahisseurs successifs qui se poussaient les uns les autres sur ces rudes terres limitrophes.

Une voix lointaine et terrifiée nous remit sur pieds : La illah ill Allah ! La illah ! La illah... ah ! La prière à tout faire psalmodiée très vite, sur une seule note...

– C'est Mokhtar-Saloum ! cria son frère, et il s'élança, le fusil à la main.

Que se passe-t-il ?... Un lion ?... Un pillard ?... Peut-être même, qui sait ? une vipère à cornes !... Devant le péril, nous oublions toute prudence, toute rancune, pour courir, nous aussi, au secours du malheureux garçon...

Ah ! un ennemi avec ou sans pattes serait peu de chose auprès de ce que Mokhtar-Saloum a trouvé derrière l'éperon qui ferme la terrasse ! N'importe quel ennemi contre quoi on puisse dégainer un poignard ou tirer des coups de fusil !

Mokhtar-Saloum est là, figé, tremblant et priant, devant la paroi tranchée de longues fentes horizontales. Au seuil d'une de ces fentes, nous apercevons l'ennemi, de vagues choses rondes et blanchâtres...

Neuf crânes humains, avec les ossements assortis ! Sale rencontre à faire quand on a déjà la cervelle farcie d'histoires de diables et de revenants !

La fente, sorte de caverne aplatie, était si étroite qu'il semblait impossible que des êtres humains aient pu s'y glisser vivants pour y mourir. Peut-être les Gangari assiégés, n'ayant ni terre ni place pour inhumer leurs morts, les avaient-ils abrités là. Personne ne put ou ne voulut rien nous dire, sinon que les anciens de la tribu savaient que ces hommes d'autrefois étaient très grands et très forts, et qu'il y avait beaucoup d'autres ossuaires dans la montagne.

Celui-ci formait le poste avancé d'un mystérieux domaine : des blocs cyclopéens dressaient un colossal portique à l'entrée d'un couloir qui plongeait au cœur de la montagne. Ce portique, ainsi que les cavernes avoisinantes, était décoré de dessins bizarres. Pour la plupart, c'étaient des rectangles cloisonnés, peints à l'ocre rouge sur le grès roussi ou noirâtre, tantôt à une telle hauteur, tantôt au fond de cassures si basses qu'on se demandait quels géants et quels nains avaient réussi à les exécuter. Nos compagnons ne parlaient pas plus volontiers de ces dessins que des crânes.

– Marabouts y a faire ça y a trop, trop longtemps à cause des djenoun, murmura M'Hammed.

Or, « marabout », pour un Maure baragouinant le français, désigne un homme pieux à quelque religion qu'il appartienne, et non pas uniquement un musulman. Ceci confirmait l'idée de magie que faisait naître la vue de ces caractères éparpillés sur ce chaos dantesque. L'on imaginait très bien des hommes primitifs réfugiés là, terrifiés, entre leurs ennemis terrestres et surnaturels, traçant sur les parois de leurs abris les signes destinés à conjurer les djenoun ou à obtenir la protection des esprits favorables.

Dumbo, guère plus rassuré que les Beïdane, nous pressait de redescendre au village.

D'ailleurs, le soleil disparaîtrait bientôt. Sous le ciel enflammé, la *kédia* rouge et violette semblait incandescente. Le jeu des ombres et des reflets accusait les précipices et les bastions, transformant les terrasses et les sommets massifs en acropoles barbares aux multiples colonnades. Un arc de triomphe naturel, fait d'une seule pierre basculée au-dessus d'un abîme, commémorait les luttes du village solitaire. Une vie étrange s'éveillait. La chaleur, maintenant, montait du sol, comme d'un corps enfiévré.

À force de vivre avec des êtres simples, et comme eux, on se refait une âme primitive prompte à l'inquiétude, et, par le dédale de ce gigantesque mausolée, avec ces hommes naïfs, tout pénétrés de crainte, nous redescendîmes en silence vers le village où s'allumaient les feux du soir. Derrière nous, la montagne enveloppait ses ruines, ses ossements et ses fantômes d'une sauvage grandeur où les hommes n'avaient point de place. Tandis que nous nous rafraîchissions à la source qui jaillit de ses dernières pentes, le premier rugissement retentit sur les terrasses que nous venions de quitter.

Les ruelles du village étaient pleines de troupeaux ; nos chameaux, entravés à genoux, rumaient près de la paillote ; le guide lépreux dormait innocemment sur notre natte ; mais c'était quand même délicieux de retrouver son « chez-soi » et Khoukhou. Elle nous attendait, merveilleuse statue d'acajou poli, debout devant la porte ; elle nous tendit une calebasse de lait et appela les autres femmes pour qu'elles nous charment, pendant le thé, d'un chœur barbare, monotone, de voix étonnamment fausses et aiguës.

Puis, la solitude se fit, les feux s'éteignirent un à un, et les bêtes prirent possession de la nuit. Un autre concert s'éleva de la montagne : les rugissements des lions, les cris des hyènes et des chacals auxquels répondirent l'aboi furieux des chiens et la plainte des troupeaux apeurés.

La case étouffante était inhabitable. Dehors, le vent de sable s'était levé. Roulées dans nos burnous, nous essayions en vain, sous des tourbillons de poussière, d'oublier notre fatigue et la ménagerie qui s'ébattait autour de nous. Même l'enfant de chat sauvage, hérissé sur l'épaule de Marion, considérait comme un devoir de gronder furieusement dès qu'un rugissement ou un aboi lui semblait trop proche.

Les nuits de N'Dio étaient toutes comme ça, et les indigènes dormaient paisiblement aux seuils de leurs demeures.

À l'aube, lorsque les bêtes se turent, que le vent cessa comme par enchantement et qu'on aurait pu dormir un peu, il était temps de regagner la montagne afin de pouvoir l'explorer avant que le soleil fût trop brûlant.

Dure journée avec ses malheurs et ses chances dont la principale fut le départ du lépreux !

Dumbo, pris d'amitié pour nous, avait offert de le remplacer jusqu'à un campement de Tadjakant, propriétaires de chameaux. Son âne porterait les bagages, et l'indésirable guide pourrait rentrer chez lui. Les djenoun, pour commencer, se montraient bons princes !

Dans notre joie d'être débarrassées du pauvre Ali, nous serrâmes de bon cœur la main d'artreuse qu'il nous tendait ingénument en nous remerciant de toutes nos bontés !

Les degrés centigrades sont une chose et la chaleur en est une autre. Même à Kayes, en plein mois de mai, juste avant les tornades, avec plus 50° dans les chambres « rafraîchies » de l'ambulance militaire, à Kayes qui partage avec Djibouti et Chandernagor le privilège d'être un des points les plus torrides du globe, je n'ai pas eu aussi chaud que ce dimanche, 8 avril, à N'Dio. C'est vrai que je n'y faisais pas le même métier !

Les deux Maures, ayant déjà reçu la récompense de leur excursion – des rouleaux de coton blanc pour doubler leur tente – refusèrent catégoriquement de retourner à la kédia.

Les Noirs se plaçaient à un autre point de vue : « Si les femmes blanches ont donné du sucre et du thé hier, elles en donneront peut-être encore ce soir, et puisqu'elles nous traitent avec douceur, il n'y a aucune raison pour ne pas les suivre et les protéger aujourd'hui. »

Avec Dumbo et les gosses, nous errâmes jusqu'au soir dans le dédale de la montagne, rôtiissant sur les terrasses, photographiant, relevant des inscriptions, plongeant au fond d'insoupçonnables labyrinthes où les humains avaient marqué leur passage de dessins magiques et de monceaux

de poteries brisées. C'est effrayant ce que les anciens Gangari cassaient de pots ! Partout, sur le sol des cavernes les moins accessibles comme au fond des failles les plus inhabitables, on trouvait des fragments ornés de dessins rudimentaires, pareils aux kanaris modernes, et des morceaux de boulets en basalte poli, mais pas un bout de fer ou de bois, pas une pierre, taillée ou polie, intacte.

Dumbo avait retardé autant qu'il avait pu le moment de photographier les crânes. En grim pant, je glissai sur une pierre roulante et me raccrochai à pleines mains, par miracle, au rebord de l'ossuaire. Une vive douleur me transperça le pouce droit : l'épine de Silliwol, que j'avais bien des fois essayé d'extraire, puis oubliée, se rappelait à mon souvenir... Est-ce que mon pouce n'était pas enflé ?... La chaleur sans doute : ma main gauche et mes pieds aussi étaient enflés ! On fit les photographies. Puis, comme je sentais une bizarre lassitude – un peu écœurée, un peu fiévreuse –, Marion proposa une halte sous une voûte constellée de ronds et de croix où régnait une illusion de courants d'air.

Avec nos naïves certitudes d'Européennes, nous prîmes plaisir à évoquer les passes de l'Assaba que nous visiterions soigneusement, Kiffa et le R'Kiss, Tidjikja et le Tagant où des ruines gangara bien plus importantes que celles-ci nous attendaient. Et nous voilà au milieu de notre petite cour noire, établissant des itinéraires judicieux, fixant des dates, et décidant de quitter N'Dio demain à la première heure, afin d'avoir le temps de voir tous ces pays, et encore bien d'autres, avant les tornades de juin.

En arrivant à la hutte de Khoukhou, mon pouce était rouge et luisant, et Marion exigea qu'il fût longuement trempé dans de l'eau chaude. Après une nuit de fièvre et d'insomnie, il était enflé jusqu'au poignet et je « gagnai » mon premier pansement humide.

M'Hammed et Mokhtar-Saloum nous regardaient avec le mépris que méritent des gens qui ont tout fait pour attirer les foudres célestes sur leur caravane.

– Maintenant, tu laisses la kédia et tu fais la route de Kiffa par Tak-Tak ! Tu n'as pas besoin d'aller à Goussas fatiguer les chameaux et casser ton tête ; c'est trop 'ficile, la passe Goussas ! La montagne, c'est même chose

partout, et c'est pas bon, la montagne !

– Et toi, tu nous fiches la paix ! Nous avons prévenu à Kiffa et à Sélibaby que nous passerions par Goussas. Tout le monde nous a dit que c'était la plus belle passe.

– Et toi, si on te dit : « Y a belles montagnes avec beaucoup les écritures marabouts dans la lune », tu vas prendre ton chameau et faire coure pour photo, peut-être ?

– Nous passerons par Goussas !

– Inch'Allah !

Et, le matin suivant, de belle heure, nous reprîmes la route du nord.

*

D'abord, tout alla bien. Évidemment, je n'étais pas trop à mon aise, mais lorsque le guide monte un petit bourricot, les chameliers n'ont pas besoin de se presser.

L'Assaba découpait ses décors fabuleux sur notre droite, à peu de distance, la piste était belle ; la faune ne se manifestait que par ses traces ; et, vers onze heures, nous atteignîmes sans encombres un grand marigot où quelques Tadjakant abreuyaient leurs troupeaux. Ils nous vendirent un mouton sur lequel ils allaient bientôt exercer un droit de reprise en le mangeant avec nous.

À leur aspect misérable, on ne se serait guère douté qu'ils étaient himyarites et faisaient partie de l'innombrable descendance de Salomon et de la reine de Saba – ni même que leurs ancêtres fondèrent la secte des Bekkaïa et le ksar commerçant de Tindouf avant que leurs tentes fussent éparpillées vers le sud par de nouvelles invasions. Tout en buvant le thé, ils discouaient à leur mode volubile, appuyant leurs dires de grands gestes harmonieux. Certes, nous serions bien accueillies, ce soir, à leur campement, et demain, ils nous conduiraient à un guelb isolé où nous verrions beaucoup de peintures de diverses couleurs, représentant des hommes et des animaux. Mais, hélas ! malgré leur désir de nous rendre service, ils ne pourraient pas nous fournir le chameau de bât que nous cherchions depuis Aleg. Les voleurs et les maladies ne leur avaient laissé que de pauvres montures dont ils avaient besoin pour aller payer l'impôt à

Kiffa, avant la fin de la lune. Il était temps : les tornades couperaient bientôt les pistes. Le dioula du Sénégal était déjà venu et il avait emmené la moitié du troupeau. Il avait dit au chef de tentes :

– Voilà : il faut que tu aies de l'argent pour ton impôt, car je ne veux pas, moi qui suis ton ami, que les Nçara te mettent en prison. Alors, je te donnerai cinq francs par mouton ; seulement, n'étant moi-même qu'un pauvre homme, je ne puis te payer que deux francs cinquante ; le reste, je te l'enverrai quand j'aurai revendu les moutons. Si tu vas au marché de Kayes, tu feras une longue route et tes bêtes maigriront. L'administrateur pourra compter au passage celles que tu lui as dissimulées pendant le dernier recensement et, quand tu auras payé l'amende, le péage du fleuve, le droit au marché, tu rentreras chez toi plus pauvre que tu en étais parti !

Une ouguïa ! Cinq francs pour un mouton gras ! Les temps sont durs et le regard de Moulanah (que Sa volonté soit faite !) s'est détourné de son peuple !

Encore le pauvre diable ne verra-t-il jamais que la moitié du prix convenu. Quant au dioula, échappant à tout contrôle, il va gagner Louga ou un autre marché sénégalais où il revendra ses moutons vingt-cinq francs pièce.

Oui, les temps sont bien changés ! Maintenant, c'est le commerçant noir qui exploite sans scrupule son pillard d'autrefois. La charge de l'impôt se trouve alourdie par ces braconniers, qui sont sévèrement punis quand une patrouille française a la chance de mettre la main sur eux. Mais la brousse est vaste, pleine de chemins détournés, et ainsi se détruit peu à peu un cheptel qui est la seule fortune, la seule nourriture des nomades.

Après la sieste, Marion et moi décidâmes d'aller jusqu'à la montagne pour photographier une guelta voisine. Du même coup, nous aurions le luxe d'un bain et d'une outre d'eau claire.

Mokhtar-Saloum n'y vit pas d'inconvénient puisqu'il avait ordre d'aller directement au campement avec Dumbo, les bagages et Boukhzeima qui, à force de se promener en rentier, commençait à bomber le dos d'un air avantageux. Mais M'Hammed, qui devait nous accompagner, faisait une tête de martyr : les gueltas sont justement les endroits les plus mal famés de

la montagne ! Heureusement, un petit captif Tadjakant ne fit point tant d'histoires, accrocha une guerba à la selle de M'Hammed et sauta en croupe derrière moi pour nous indiquer le chemin.

En vingt minutes, nous étions au pied de la montagne, dans une prairie traversée de ravins et percée de terriers qui formaient pièges sous les hautes herbes. Marion marchait devant, toute contente de cette promenade, une chanson aux lèvres et le nez vers les singes qui cabriolaient dans les rochers.

C'était un charmant spectacle, mais moi, j'en vis soudain un autre qui me remplit d'effroi : le chameau de Marion s'assoit brusquement, une jambe enfouie dans un terrier, et un paquet d'étoffes bleues bascule de son dos, tournoie à deux mètres de hauteur... s'abat sur le sol... Le paquet, c'est ma pauvre amie qui reste là, sans mouvement, le visage dans le sable ! Le temps de baraquier en hâte, et je la relève à demi assommée, la lèvre fendue, la figure couverte de sang. Le pansement de mon pouce passe sur le menton de la blessée qui assure que ce n'est rien et qu'elle a eu bien de la chance. C'est vrai, d'ailleurs, car, trente mètres plus loin, elle se cassait la tête dans les cailloux. Tout malheur, à le bien considérer, comporte une part de chance.

M'Hammed, que rien n'étonnait dans ces parages, saisit l'occasion de proposer le retour au campement, mais Marion insista pour continuer puisque voici l'entrée de la guelta. Un bon bain achèvera de la remettre sur pied.

Au fond d'un canyon de grès noir, la guelta étageait ses trois lacs et ses éboulis de roches sombres usées par les cascades. Sur la berge du premier étang, M'Hammed nous fit remarquer des sillons tout frais qui zigzaguaient entre des empreintes griffues.

– Le son-trace pour crocodiles ! Les djenoun y faire tout mauvais dans la montagne !

Comme si les inondations du Gorgol blanc, grossi par les pluies d'hivernage, n'avaient pas suffi à amener les crocodiles du Sénégal dans les étangs de l'Assaba, sans que les djenoun eussent à s'en mêler !

– L'crocodile y a très méchant !

M'Hammed, assis à côté des chameaux baraqués, bourrait soigneusement sa petite pipe et nous observait avec ironie.

Marion tenait à son bain. Tant de petits sabots de gazelles et de pattes de pintades étaient marqués parmi les fâcheux sillons, tant de poissons-chats faisaient des bulles dans la mare que ces crocodiles ne devaient pas être bien affamés. Et pourquoi serions-nous plus comestibles que le jeune captif qui fila comme un chevreau pour remplir son outre à la dernière guelta où l'eau est plus limpide ?

Grand saphir pâle enchâssé dans un hémicycle imposant et abrupt, cette troisième guelta s'arrondissait, paisible. Les crocodiles étaient bien là, aplatis sur des roches affleurantes d'où ils plongèrent précipitamment dès qu'ils nous virent sur la petite plage labourée de leurs traces. Les remous de leurs chutes brouillèrent un instant le reflet des bambous et du grand acacia où les oiseaux-gendarmes avaient suspendu de légères corbeilles ; puis, le calme se refit, moite et immobile.

Sur la plage, le petit nègre fit une trouvaille qui sembla le combler de joie : deux pontes de crocodiles, six douzaines de beaux œufs blancs qu'il enveloppa dans son boubou. Après quoi, il courut sans hésiter dans la guelta, se baigna avec un plaisir évident, remplit sa peau de chèvre que des cordes nouées sur son front retenaient dans son dos, ramassa son paquet d'œufs et se sauva en nous faisant signe que la place était libre si le cœur nous en disait...

– Dis donc, ils n'ont pas l'air agressifs, les crocodiles ?

– Pas pour les petits nègres, en tout cas... Mais ils attaquent surtout les gens de plume...

– Bah ! répondit Marion, toujours optimiste, comment veux-tu qu'ils sachent ? Ils n'en ont encore jamais vu ici !

S'ils se doutent de quelque chose, on se sauvera...

En un tournemain, les tuniques furent enlevées. Mais, plongées dans l'eau tiède où les courbatures et la fièvre se fondaient délicieusement, nous surveillions avec prudence les longues formes grises qui se tenaient tapies entre les roches, le plus loin possible des intruses, et donnaient l'impression réconfortante d'être bien plus effrayées que nous.

Une heure plus tard, nouvelle rencontre inattendue où l'avantage fut moins nettement de notre côté. Il ne s'agissait plus de crocodiles, êtres rampants et de mauvaise réputation, mais d'une reine, d'une magnifique lionne qui se leva avec majesté d'entre les hautes herbes, à vingt mètres de nous.

Les chameaux, terrifiés, tournèrent sur place comme des idiots, les yeux fous, avec des bonds de côté qui se répercutaient douloureusement dans la tête de Marion et dans ma main enflée.

La lionne, elle, sûre de sa force, n'avait ni crainte ni colère, et nous regardait tranquillement, prête à bondir à la moindre menace.

Cette rencontre aurait pu être un terrible malheur, mais le côté chance apparut tout de suite. Par miracle, M'Hammed obéit à notre énergique interdiction de tirer sur une lionne dont la peau valait cinquante francs ! Qu'il ratât des gazelles, des outardes ou des phacochères, ça ne faisait de mal à personne. Le lion, lui, est un gibier qui ne pardonne pas aux maladroits. Je crois bien que le vrai danger, en brousse, c'est de s'y promener avec un fusil. Rien ne rend plus nerveux qu'un fusil... N'en possédant pas, nous avions la paix, des bêtes comme des gens.

La lionne, nous ayant vu partir, s'en retourna à ses affaires personnelles.

Est-ce la dernière émotion de cette mémorable journée ?

Non, au campement, Mokhtar-Saloum nous annonce la mort de notre joli petit Gatt', écrasé par un chameau.

Cher petit compagnon sauvage, si tendre et si courageux, boule de soie couleur de sable qui nous suivait si fidèlement ! Un jour, tombé de sa boîte, il avait bravement emboîté le pas de mon chameau jusqu'à ce qu'on le ramassât. Gros comme le poing, il tenait déjà les chiens en échec. Chaque repas était une lutte féroce contre d'imaginaires rivaux ; puis, soudain repu, les griffes rentrées, le poil apaisé, il sautait sur l'épaule de Marion et, câlin, n'était plus qu'un innocent petit chaton... Né libre, tu n'étais que prêté par la brousse qui t'aurait repris à ta première saison d'amour, si tu avais vécu, car les chats sauvages n'abdiquent jamais pour toujours leur dignité de fauves.

Dieu soit loué ! on nous donna une tente paisible, à l'écart du campement, près d'une grande zériba pleine de vaches et de moutons, et nous pûmes nous livrer tranquillement à nos travaux d'infirmerie. Au loin résonnait un tam-tam de mariage, mais nous étions trop malades pour aller voir la fête.

Nouveauté à notre menu : œufs de crocodiles que, par la suite, de jeunes coloniaux n'ayant pas encore goûté aux « nourritures indigènes » traitèrent spirituellement « d'œufs de canards ». Ils y ressemblaient, du reste, en beaucoup plus gros.

Après le dîner, Marion, brisée par la commotion de sa chute, s'endormit sous la tente, près de laquelle M'Hammed causait à mi-voix avec Dumbo. Les autres étaient allés à la noce.

Assise devant un feu de sauvage, je baignais dans un quart plein d'eau chaude mon gros pouce tout raide où la douleur s'était installée – une douleur aiguë, rongeuse, partie de dessous l'ongle, vrillant son chemin jusqu'au bras, et qui donnait la nausée. J'écoutais battre la fièvre à mes tempes. Des lambeaux de pensées cognaient à mon front en sueur.

– Un panaris !... Est-ce toujours grave, un panaris ?... Comme Marion se plaint en dormant ! Si elle a des contusions internes, qu'est-ce qu'on va devenir ici ?... À Kiffa, un médecin auxiliaire noir... Rien à Sélibaby... Un vieil infirmier toucouleur à Kaédi et un médecin français qui est toujours à la chasse... Kiffa, ça représente deux cent cinquante kilomètres et cette sale montagne à traverser. Comment faire ?

Je revois Marion tombant de chameau, s'écrasant sur le sol. Marion, ma meilleure amie, la compagne des joies et des épreuves, que j'ai crue morte ! J'imagine le sinistre retour, la silhouette du grand chameau inutile, tête basse au bout de la bride qu'on tire, portant une rahla vide aux arêtes dures contre le ciel pâle...

La lionne, Gatt', les crocodiles, dansent parmi les flammes, et cette grosse guenon qui, du haut d'un rocher, son petit à son cou, nous faisait d'affreuses grimaces pendant le bain.

« Tant souffrir pour une misérable épine... On n'interrompt quand même pas un voyage pour un panaris ! François, le patron langoustier de Tréboul, avait bien terminé sa pêche malgré le sien... Affûter son couteau, se trancher le doigt soi-même, d'un seul coup, sur la table du carré... Oh ! ce moignon sanglant qu'il nous a montré à Villa-Cisneros ! Jamais je n'aurai

ce courage, moi... Kaëdi, deux cents kilomètres... Kiffa, deux cent cinquante, cinq jours de marche, ou six... La montagne... « Djenoun y a faire tout mauvais... » Deux cent cinquante... Deux cent cinqu... »

Je crois bien que je me suis endormie, la main dans ma tasse d'eau chaude. Une douleur plus vive me réveille. J'écarquille les yeux... Qu'est-ce que c'est que ça, devant moi ?

On dirait un monstrueux fétiche de bois et de cuir racorni, fils et protecteur de cette terre maléfique. Dans le visage barré d'un rictus cruel, les yeux me fixent, où brasillent les reflets rouges du feu... C'est peut-être ça, un djinn, notre djinn, celui qui s'acharne sur nous depuis que nous nous heurtons au mur de l'Assaba ?

À mon appel angoissé, M'Hammed se précipite, fait un geste de menace : le gnome, exorcisé, se détourne et s'éloigne lentement, traînant ses jambes trop courtes pour le torse trop long, bossu, bancal, ses bras noueux cramponnés à un grand bâton.

– T'as eu l'frousse pour la sorcière ? Akh ! c'est pas bon, même chose chacal !

Accroupi près de moi, il chuchote, car la sorcière s'est arrêtée contre un arbre, marmottant on ne sait quoi. J'aperçois ses mèches de cheveux blancs, sa bouche édentée qui remue, ses mamelles longues et plates comme blagues à tabac, retombant sur un lambeau de pagne. Comme toutes les sorcières, c'est une vieille esclave qui a pris goût au sang humain. La nuit, elle suce celui des autres esclaves, ou bien elle l'exige pour prix d'amulettes, de philtres, de sortilèges d'amour ou de vengeance.

M'Hammed raconte des choses pires encore. Les captifs sorciers peuvent prendre le cœur d'un homme endormi qui, désormais, semble mort. À force de prières, de cérémonies magiques et de cadeaux, la famille obtient que le vampire restitue le cœur volé. Aussitôt, la victime se lève, continue son existence comme si rien ne l'avait troublée.

– Mais, forcément, il n'est plus même chose qu'avant. S'il regarde en arrière, par-dessus son épaule, il ne peut plus avancer, et il peut faire évanouir un autre homme en le fixant dans les yeux, parce que la force du sorcier est restée dans son cœur...

Un tumulte de bêlements pitoyables interrompt M'Hammed. Tout contre nous, la haie de la zériba craquait sous l'effort des bêtes affolées, cherchant à s'enfuir. Un cri d'épouvante domina tous les autres. Des bergers

accoururent, brandissant des tisons enflammés, juste à temps pour voir, au-delà de la bousculade des moutons, une grande hyène mouchetée qui emportait une brebis noire.

La sorcière avait disparu. Il était minuit à la Croix du Sud : la journée diabolique se terminait enfin. Avec elle, en serait-ce fini des drames ?

Presque machinalement, je recommandai, comme chaque soir, à M'Hammed de tenir les chameaux prêts de bonne heure et, serrant ma main douloureuse contre ma poitrine, je m'en fus essayer de dormir près de Marion.

Ni l'air frais du matin, ni la beauté des montagnes grises couchées sous un ciel de nacre, ni les brameurs des chameaux qu'un berger ramenait du pâturage, ni même l'attrait du guelb décoré de peintures rupestres ne réussirent à nous mettre debout.

Marion était clouée au techgal par la migraine et les courbatures de sa nuque. L'infection de ma main avait gagné le bras. On se résigna donc à prendre une journée de repos.

Malgré quelques derniers sursauts d'espoir, le découragement était sur nous. Marion, née fataliste, acceptait les événements avec une sage et silencieuse résignation. Moi, j'étais parfaitement insupportable avec mes révoltes et ma rage de décisions et de projets inutiles. Le plus étonnant, en somme, était que cette malchance, qui nous accablait à présent, ne fût pas venue plus tôt et nous ait laissé le temps de traverser toute la Mauritanie. La petite provision de pharmacie que nous avions toujours à portée de la main étant épuisée, je fis l'inventaire de nos réserves. Ce ne fut pas un réconfort. À force d'en distribuer aux nomades comme si jamais la maladie ne devait nous atteindre nous-mêmes, il ne restait qu'un peu d'aspirine et de quinine pulvérisées par les secousses des chameaux ; la boîte de pansements était presque vide ; nous avions encore du permanganate, mais l'iode solidifié avait disparu et la bouteille d'alcool était brisée.

La tassoufra aux vivres ne contenait plus que du sucre, du thé, un petit sac de tabac, quelques poignées de cacahuètes et de biscuits. Et, s'il fallait rallier Kiffa, nous étions prévenues que les campements seraient très rares de l'autre côté de l'Assaba, à cette époque.

D'autre part, les piles de la lampe électrique avaient fondu sous l'effet de la chaleur ainsi que les dernières bougies.

M'Hammed et Mokhtar-Saloum possédaient cinq cartouches à eux deux.

Ce bilan de misère étant établi, il n'y avait plus qu'à laisser passer les heures vides et interminables. Je ne pouvais même plus écrire et mon panaris interdisait tout espoir de sieste. Désœuvrée, je suivais des yeux la course des petits cyclones de chaleur. On les voyait venir en colonnes de sable et de feuilles sèches, crépitantes comme des feux, qui aspiraient le sol dans leur marche circulaire et se désagrégeaient au premier buisson. Malheur à la tente qui se trouvait sur leur passage, comme cela arriva à la nôtre ; les hommes eurent juste le temps de se cramponner aux grands supports qui allaient nous tomber sur la tête.

Au pansement du soir, M'Hammed proposa de m'ouvrir le pouce avec son couteau, ce que je refusai avec horreur.

Au réveil, il fallut bien se rendre à l'évidence : j'avais des ganglions à l'aisselle et un anthrax à la cuisse. C'eût été folie de rester là ou de prendre une autre direction que celle de Kiffa.

Mokhtar-Saloum fut envoyé en éclaireur avec le meilleur chameau et une lettre pour le commandant de cercle, le priant d'envoyer sa camionnette au-devant de nous sur la piste du Soudan.

Il fallut se séparer du gentil Dumbo, de sa bonne figure noire toujours éclairée d'un sourire blanc : son petit âne ne pouvait porter les bagages si loin. Après des palabres et des difficultés infinies, M'Hammed décida un misérable berger, presque idiot mais propriétaire d'un bœuf porteur, à nous suivre.

Et, lorsque nous nous fûmes péniblement hissées sur nos chameaux, la phrase rituelle des adieux : *Ouaddatek l'Moulanah !...* « Je te confie à Dieu, ton refuge est en Moulanah ! » prit toute sa valeur.

Décidément, un panaris n'interrompt pas un voyage ; il en détourne seulement le cours. Celui-ci devait me conduire au Soudan, à l'ambulance de Kayes, puis au Sénégal, sur la table d'opération de l'hôpital militaire de Dakar.

La première intervention chirurgicale eut lieu deux heures plus tard, à l'ombre d'un grand arbre. Près de nous, un *aïn* pleurait dans un petit bassin naturel peuplé de silures noirs, qui s'écoulait vers un long marigot. Perchés sur les éboulis de la montagne, les singes et les charognards surveillaient l'opération.

La douleur de mon pouce était devenue si intolérable que je cédai aux offres de M'Hammed. Vanité ou cruauté raciale, m'ouvrir le pouce semblait être pour lui un plaisir de choix ; ou bien avait-il l'espoir d'un cadeau ? En tout cas, la pitié n'était pour rien dans cet empressement. Il sortit de sa cartouchière son vieux petit couteau pointu avec lequel, tant de fois, je l'avais vu égorger un mouton et nettoyer les pieds des chameaux. Il l'aiguisa méticuleusement sur une pierre, puis sur le fer de son briquet, et, après que Marion eut passé à la flamme ce bistouri improvisé, il saisit ma main et entailla fort proprement le bout du doigt malade. Du sang mêlé de pus jaillit et je m'évanouis comme une héroïne de feuilleton.

Après la sieste, M'Hammed me demanda une bellealebasse en bois de dembaïe, rouge à veines noires, polie comme un marbre, que j'avais achetée près de Tak-Tak. C'était le prix de mon sang.

Je protestai pour la forme.

– C'est toi, au contraire, qui me dois une dia pour m'avoir blessée.

– Non, non ! Si je fais couler ton sang pour le mal, je paie la dia ; si c'est pour le bien, c'est toi qui donnes un cadeau. C'est même chose avec ma mère ou ma sœur. À N'Dio, j'ai donné mon pipe à mon petit frère qui m'avait coupé un peu ici – il montrait une cicatrice sur sa tempe – parce que j'avais trop mal mon tête. Autrement, le malheur y a venir !

Assez de malheurs comme ça ! M'Hammed eut saalebasse.

La passe de Soufa que nous traversâmes l'après-midi est un chaos de blocs fracassés, une sorte d'énorme tas de cailloux dont la beauté n'est pas en rapport avec la peine que nous eûmes à le franchir.

Marion souffrait beaucoup et chaque saut de Boulilima avait son contrecoup dans sa nuque. Pour ma part, incapable de guider Boudaïl, je ne pouvais que lui faire confiance et j'avais accroché ma bride et mon bâton inutiles au pommeau de ma selle. Boudaïl était un bon camarade, bien

docile à ma voix ; j'admirais la sagesse avec laquelle il cherchait le meilleur passage, éprouvant l'équilibre des pierres roulantes avant de s'y appuyer. Merveilleux instinct des bêtes ! Boudaïl, né aux pays des sables, n'avait pourtant jamais vu de montagnes, et la sole de ses pieds était douce comme la paume d'une main.

M'Hammed marchait loin en avant, traînant Boukhzeima le chômeur, et seulement soucieux de ne pas abîmer les pattes de ses propres méhara. Le guide fermait la marche avec son ridicule petit taureau acajou aux pieds fermes et sûrs dont l'approche faisait faire à nos chameaux de brusques écarts de frayeur. Or, une chute dans ce raidillon semé de pierres à cassures vives eût été mortelle.

Lorsque les échos de la triste montagne répercutèrent les cris lugubres des fauves, les montures refusèrent d'avancer.

Bientôt, tout le monde fut à l'abri, bêtes et gens côte à côte, sur une aire de roche lisse où les hommes avaient allumé de grands feux de broussailles. Les flammes projetaient les ombres fantastiques des chameaux sur une haute paroi verticale. De l'autre côté, la montagne s'effondrait à pic dans une gorge où deux hyènes se battaient.

C'était un beau décor pour écouter la *Rouaïet Sbah ou Gaboun*, la fable du Lion et de l'Hyène, que M'Hammed me raconta près du feu en fumant sa petite pipe, pour distraire mon insomnie.

Ce lion-là, étant vieux et malade, n'aimait pas rester seul et s'était associé avec une hyène. Le lion tuait le gibier et l'hyène faisait la corvée d'eau.

Un matin, l'hyène, regardant le lion endormi et le voyant si maigre, si vieilli, pensa qu'elle serait bien sotte d'aller chercher de l'eau pour un compagnon qui, bientôt, ne lui serait plus d'aucun secours. Puis, elle se recoucha.

Le soleil était déjà haut lorsque le lion s'éveilla. Il paraît, du moins M'Hammed me l'affirma, que les lions, comme les hommes, cherchent à boire dès qu'ils s'éveillent. Le lion, trouvant sa compagne endormie et l'outre vide, devina ce qui s'était passé et partit à la chasse sans rien dire,

car il avait encore de la force et de la ruse. Il tua une grande hyène, vint la déposer près de sa compagne et attendit tranquillement.

C'est une assez désagréable surprise pour une hyène que de trouver, à son réveil, le cadavre d'une de ses sœurs bien plus grosse et forte qu'elle-même. Du coup, la nôtre reprit quelque respect pour son vieux lion, ou du moins quelque prudence.

– Ouallahi ! Ouallahi ! Où est l'outre que je coure puiser de l'eau ? s'écria-t-elle. Folle que je suis, de dormir quand le soleil est brûlant et que mon pauvre père le lion n'a pas encore bu !

Celui qui veut être le maître de sa tente ne doit montrer sa faiblesse qu'à Dieu...

Les fables maures donnent toujours raison au plus fort ou au plus rusé, reflétant ainsi la loi cruelle, la loi sans justice du désert où le plus faible ne peut vaincre que s'il possède assez d'astuce pour mettre les rieurs de son côté.

*

Ces quatre jours et demi, du mercredi 11 avril au dimanche matin, de chez les Tadjakant à Kiffa, sont restés dans mon souvenir comme un vaste cauchemar mouvant, diffus, avec des alternatives de brousse aveuglante où il fallait marcher coûte que coûte, et de longues nuits obscures où, assise près de mes compagnons endormis, je regardais la Croix du Sud virer lentement sur elle-même. Jour et nuit, il y avait l'atroce douleur qui me tenaillait la main et le bras, une grande chaleur qui était peut-être le soleil, peut-être la fièvre, et une étrange faiblesse qui me faisait baraquier souvent, par crainte de tomber évanouie du dos de Boudaïl.

Parfois, nous longions des fleuves de sable clair, bordés de roseaux et de lougans fauchés, oueds qui, en juin, seraient des torrents. De rares oglats y étaient creusés, de loin en loin, au fond desquels stagnait encore un peu d'eau noirâtre. M'Hammed, n'ayant jamais voulu emporter un *delou*, de crainte d'avoir à faire ce travail lui-même, hélait quelque esclave de hasard occupé dans les lougans. Le nègre descendait dans le trou et, entre ses pieds écartés, il battait l'eau qui lui montait aux chevilles, pour la faire entrer dans la guerba.

Nous nous arrêtions à l'ombre de quelques palmiers doums, près de marigots presque taris – El-Hadj, Sani, Moïla – dont nous buvions avidement l'eau épaissie de vase.

Un jour, des bergers qui abreuyaient un troupeau de zébus me volèrent un tricot de laine dont j'avais rembourré ma selle pour protéger un nouvel anthrax.

Vais-je assurer pour cela, comme beaucoup d'Européens, que les Maures sont voleurs ? De Port-Étienne à Kiffa, en cinq mois, nous avons eu des compagnons de route de diverses tribus ; nous avons dormi sous bien des tentes pauvres ou riches ; des boys nous ont servies dans les postes. Un de nos partisans, Cheikh, Ahmeddou, M'Hammed, avait les clefs des sacs éparpillés sur le sable ; nos cartouchières contenant les portefeuilles gisaient près de nous pendant notre sommeil ; et chaque nuit, sauf au royaume des lions et des bandits montagnards, les chameaux s'en allaient à l'aventure. Nous avions rejeté le fardeau de la méfiance. Toujours, les ciseaux, les sandales ou la bride enfouis dans le sable, le bracelet oublié dans une sacoche, le couteau filé au fond d'une tassoufra, se sont retrouvés. Chaque matin, les chameaux sont revenus au complet. Cette confiance nous a coûté une petite bague d'argent récupérée par le gosse du mâllem qui nous l'avait vendue, et ce lainage usé qui tenta un captif d'El-Hadj. Non, en toute bonne foi, je ne peux pas dire que les Maures soient voleurs !

Pourtant, toute l'histoire de leur race est une suite de rezzou... Tant pis, je renonce à comprendre !

Jamais une tente secourable ne se montrait à l'horizon. Les campements se tenaient cachés loin de la piste où nous retenait la crainte de manquer le camion de Kiffa.

Un soir, à Sani, une lueur éclaira l'horizon au nord-est et nous mit sur pied, le cœur battant. Un phare !... Le camion !... Hélas, seule la force de notre désir faisait avancer cette lumière, simple feu de nomades sur une dune lointaine.

Et la nuit se passa comme toutes les autres. Marion, à peu près guérie, gardait de sa chute un incoercible besoin de sommeil. Les deux hommes, indifférents, dormaient aussi. Un peu à l'écart, j'entretenais un petit feu

pour m'éclairer et faire bouillir les vieux pansements dans le quart bruni par le permanganate.

Attirés par l'odeur des chameaux, les hyènes et les chacals hurlaient autour de nous, inoffensifs mais attristants, et je les entendais fuir lorsque je tâtonnais vers les buissons pour y ramasser du bois mort.

Le samedi matin, près d'un oplat, nous rencontrâmes Mokhtar-Saloum revenant de Kiffa avec un paquet de pharmacie et une lettre de l'adjudant-chef. L'auto était en pièces détachées. Éternelle histoire des mauvais outillages aggravant encore l'isolement des postes du bled ! Le commandant enquêtait à quinze kilomètres au nord de Kiffa, chez des Cherattit qui s'étaient querellés à propos de formules pieuses et de chapelets. Les uns tenaient à quatre-vingt-dix-neuf grains ; les autres en exigeaient cent. Le résultat fut quelques têtes fendues à coups de hache, que le médecin auxiliaire s'occupait à raccommoder.

Mais Mokhtar-Saloum ajouta sans commentaires que ce médecin, un « Européen noir », nous attendait à la palmeraie de Kouroudjel. Dans la joie d'apprendre que le secours n'était plus qu'à deux heures de marche, je compatis à la fatigue du pauvre « petit frère », le félicitai pour la rapidité de sa course et lui remboursai un fort bel aouli qu'il s'était acheté à Kiffa.

La première chose que nous dit le médecin fut que notre partisan était un salopard et qu'il avait passé vingt-quatre heures à s'amuser chez les griottes au lieu de nous rapporter les médicaments. La preuve en était que le médecin avait pu être prévenu chez les Cherattit, prendre sa trousse et des vivres à Kiffa, et arriver à Kouroudjel trois heures avant Mokhtar-Saloum.

Je ne fus pas très frappée de cette histoire. Nous en avons vu bien d'autres depuis Boutilimit !

Et enfin, on mangea ! Un morceau de pain, des patates douces et des sardines peuvent composer le plus délectable des festins. Il suffit pour cela d'un jeûne préalable de quatre jours.

Pendant que nous mourions de faim sur cette interminable piste, un partisan nous cherchait à la passe de Gaussas. À M'Bout, le commandant de cercle, ayant jugé d'un coup d'œil de blédard l'indigence de notre équipement et l'infériorité de notre escorte, avait eu la sollicitude de nous envoyer un type sérieux et des vivres réconfortants.

Le médecin nous rassura sur la blessure de mon amie, en bonne voie de guérison, et, quand j'eus repris des forces, il procéda à ma deuxième opération. M'Hammed avait taillé en travers ; le médecin coupa en long, jusqu'à l'os, d'un bistouri énergique, mais ébréché, qui raccrocha à la sortie. Puis, il me lava avec de l'eau consciencieusement stérilisée, mais rafraîchie par celle qui venait directement de l'étang voisin où pataugeaient des zébus. On lui avait bien appris, à Dakar, qu'il fallait faire bouillir l'eau d'un pansement. « Manières de Blancs ! » Il n'avait jamais compris pourquoi et j'étais trop déliquescente pour protester.

N'importe comment, je gagnai quelques heures de sommeil et la certitude que, demain, je serais à Kiffa, dans un lit !

Kiffa ! Un lit ! Je franchis les trente derniers kilomètres avec cette unique pensée installée dans ma tête vide comme un battant dans son grelot.

De ma main valide, de mon talon, je pressais Boudaïl qui boitait depuis Soufa : un beau trou dans son pied. Matin et soir, M'Hammed le soignait. Accroupi près du chameau baraqué, il nous disait avec simplicité :

– Tu regardes là-bas ! Je mets le pisse sur le pied du chameau !

Service qui eût été réciproque si M'Hammed avait eu quelque blessure.

Arriver à Kiffa ! Je trottais, butée à mon idée fixe, sans même voir l'immense steppe de foin sec, sans prudence aux descentes, sans pitié pour ma monture, sans souci de la selle qui broyait mon anthrax, ni de la morsure de mon panaris. Mon désir et mon épuisement m'anesthésiaient.

Me coucher dans un lit ! Je ne voulus même pas m'arrêter pour mettre des vêtements propres, comme firent les partisans lorsqu'ils aperçurent, du haut d'une colline, la masse crénelée du poste de Kiffa entouré de son adabaïe, de ses tentes, de ses sables roses, de son jardin vert.

Trente kilomètres d'une étape ! Nous étions parties avant le jour. Il était près de midi lorsque nous entrâmes dans la cour du poste. Des hommes vêtus de blanc nous entourèrent, regardant en silence ces deux rescapées. Quelqu'un fit baraquier mon chameau. Je sentis qu'on m'enlevait de ma rahla, que les hommes en blanc m'entraînaient vers une chambre à demi obscure, presque fraîche, avec une tache claire au milieu : le lit où je sombrai dans un sommeil comme je n'en avais encore jamais connu – un sommeil lourd et long, et profond comme la mort.

IX

LE POSTE DE SECOURS

S'il fallait être malade, nous avions bien choisi notre poste ! Je ne parlerai point ici d'hospitalité, coloniale ou autre. Les soins les plus dévoués, l'amitié qui console, encourage et aide à subir le « coup dur » dépassent le cadre ordinaire de l'hospitalité.

Lorsque, émergeant de nouveau vers la vie, nous commençâmes à regarder un peu autour de nous, ce fut pour découvrir des visages souriants, blancs et noirs, et une atmosphère familiale dont la douceur nous fut précieuse.

Cette vie de famille était une des caractéristiques de Kiffa, avec la discipline. Chaque midi, dans la petite salle à manger toute blanche et nue comme celle d'un monastère, chaque soir, sur l'argamas où nous cherchions un peu de fraîcheur après le jour torride, nous retrouvions deux capitaines dont l'un avait commandé un groupe nomade en Mauritanie, et l'autre venait de quitter celui d'Agadès. Le jeune lieutenant-résident qui, lui, arrivait tout droit de Saint-Cyr, s'impatiait de n'être pas encore méhariste. Entre ces trois hommes, le Sahara, sous forme de souvenirs ou d'espoirs, était la grande affaire.

Mais la fameuse atmosphère familiale émanait surtout d'une charmante « madame-capitaine » qui, par sa simple présence, assurait l'harmonie, la tenue et la gaieté de ces réunions.

Elle était l'animatrice de l'humble maison de terre sèche, crépie de blanc, décorée d'étoffes indigènes, de fourrures et de cuirs peints. Le jardin donnait ses fruits et ses légumes inespérés autour du marigot. Aucun homme n'aurait mieux appartenu à notre amie puisque, celui-ci, elle l'avait créé

elle-même, de presque rien, avec ses petites mains, chaque jour plus brunes, avec son amour chaque jour plus fervent. Et il était bien différent de ces tristes postes du bled où un célibataire vit seul avec sa « moussa » et son cafard.

On ne dira jamais assez le courage des coloniales, des vraies, des collaboratrices qui, refoulant leurs angoisses, adoucissent la tâche de ceux qui luttent dans ces lointains pays trop verts ou trop brûlés, celles qui apprennent à leurs sœurs noires ou jaunes à aimer la sagesse de la femme blanche, et qui savent voir la beauté des êtres, des choses et de l'immense horizon sauvage.

J'en ai connu qui, à cheval ou à chameau, accompagnaient leurs maris dans leurs tournées d'inspection, faisant du même coup la leur, d'amitié et de bon conseil, sous les tentes et les paillotes. D'autres qui faisaient des tableaux, des livres ou de l'ethnographie. D'autres qui étaient fonctionnaires ou dirigeaient des maisons de commerce. D'autres qui, tout simplement, veillaient sur leur famille et la protégeaient contre tous les périls qui guettent, là-bas, les petits enfants des Blancs.

La colonie ainsi comprise est un pays merveilleux aux longs jours calmes et fertiles, riches d'inconnu et de possibilités, où, dans l'ombre des maisons de banco, sous les grandes ailes des pankas, s'activent des jeunes femmes casquées, blanches et fortes comme de souriantes Victoires.

Enfin, à Kiffa, il y avait Coco, petit roi de six ans qui régnait sans conteste sur les tirailleurs, quelques Maures, les boys, une autruche, Idag le bubale, Zib le chacal, Mâag la civette, Mous le chat, Kouedich le guépard, Méchoui le chevreau, une tribu hargneuse de grands lévriers de Néma, et Toutou, la préférée, fox fantaisie ramassée sur les quais de Dakar.

Coco satisfaisait déjà à cet instinct qui pousse le Français africain à chercher auprès des Quatre-Pattes une amitié plus sûre que celle des Deux-Pieds. Et il transmettait à son petit royaume animal la discipline dont j'ai parlé plus haut.

Je ne puis pas dire que j'ai le sens inné de la discipline. Non, mais j'ai pris au moins le goût de celle des autres à Kiffa, pour en avoir ressenti les bienfaits.

C'était si rassurant d'apercevoir les Maures sagement accroupis sur la dune, devant le portail ouvert qu'ils n'avaient pas le droit de franchir sans raison de service. Quand on sortait, ils saluaient, au garde-à-vous, ce qui était plutôt flatteur.

C'était si agréable de pouvoir se débarbouiller dans sa chambre sans être surpris par le mâllem, le porteur d'eau, la femme du grand boy, les petits frères du boy-panka, les hétaires et les partisans en quête d'Européennes à escorter. Ainsi on pouvait se débarrasser, temporairement, de ses poux.

Nos deux Trarza eux-mêmes étaient transformés. La crainte de la « boîte » développait en eux une politesse et des talents insoupçonnés. M'Hammed, qui avait été sous les ordres du commandant de cercle au G. N. Trarza, nous avait chanté ses louanges de M'Bout à Kiffa.

– Capitaine-là, c'est moun ami ! Y a bon capitaine, y a fort, akh !

Ça voulait dire que « capitaine-là » ne faisait point de phrases, punissait quand on le méritait et n'embrouillait pas la tête des gens avec des histoires d'indulgence, de pardon et de gratitude dont la psychologie échappe aux Beïdane. Avec lui, on payait le prix juste de chaque faute. Et ça semble moins dur d'obéir quand on peut dire : « Y a trop fort ! » de celui qui commande.

L'impertinent Mokhtar-Saloum saluait au passage la chambre vide du lieutenant, allumait le feu avant l'aube pour les pansements et le thé, et, ne sachant plus comment manifester son nouveau zèle, savonnait nos robes européennes avant même qu'elles fussent sales, lui qui, tant de fois, en brousse, nous avait fait payer une captive pour laver sa tunique.

Bien entendu, nous faisions notre profit des leçons et des expériences.

Les Français disaient en riant que nous étions « complètement beïdanisées ». Les Maures, tombés de leur rang de compagnons au rôle de serviteurs, disaient : « Les Nçrana, y a bonnes têtes ! » Et les Noirs disaient, avec un large et naïf sourire : « Madame, y a bon, y a pas faire z-histoires ! »

Ainsi tout le monde était content : nos amis, d'avoir un innocent sujet de taquinerie ; nous, de savoir que le Sahara nous avait marquées à notre insu, dans nos goûts, nos gestes et nos habitudes ; les Maures, parce qu'ils pouvaient établir un barème sans imprévu des actes et de leurs conséquences, ce qui était reposant pour leurs paresseuses cervelles et les Noirs, parce qu'ils pouvaient faire un brin de causette avec les madames,

tout en suspendant les gargoulettes aux piliers de la terrasse ou en balayant le milieu de la chambre avec un bouquet de plumes d'autruche.

Malgré la douceur de cette nouvelle existence, nous gardions l'obsession de la brousse. Repartir était une idée fixe. Parfois Marion faisait amener son chameau et trottait vers la montagne, jusqu'aux dernières dunes d'où l'on aperçoit la piste qui mène à Tidjikja.

Le commandant de cercle ne voulait rien entendre, parlait des tornades imminentes qui ravageraient le pays, des orages qui, chaque année, font des victimes dans la Nature, des inconvénients de traîner un panaris mal soigné et des multiples raisons qu'il voyait à mon évacuation sur l'ambulance militaire de Kayes. Le camion qui assure, chaque quinzaine, le courrier et le ravitaillement de Kiffa était attendu, et on n'était pas sûr qu'il ne serait pas le dernier avant les mois d'hivernage.

Un œdème violâtre gonflait ma main jusqu'au poignet ; au milieu de mon pouce s'ouvrait toujours un cratère béant au fond duquel la chair semblait se fondre en pus. La menace de Kayes, représentant la fin de tous nos projets de brousse, me décida à une troisième incision qui me valut un soulagement passager. Le commandant se laissa fléchir. Le camion vint et repartit, en promettant de revenir encore une fois... et le panaris suppura de plus belle.

Le courrier avait apporté de grandes nouvelles, tardives, mais qui, pour nous, gardaient toute leur fraîcheur. Et, à Kiffa, le 20 avril, on sabla le champagne en l'honneur des troupes marocaines, de la pacification de ces confins qu'on appelle, en Mauritanie, le « Grand Nord », de l'entrée des Français à Tindouf et de la liaison maroco-mauritanienne dont nous apprenions la marche glorieuse alors qu'elle était déjà terminée.

Et la vie continua avec ses alternatives d'espoir et de découragement, partagée entre les séances de pansements dans la chambre où les termites rongeaient patiemment le plafond en lattes de palmiers, et les promenades le long de l'oued où le commandant faisait soigner de jeunes bananiers dont un successeur inconnu mangerait les fruits et trois mille plants de dattiers qui seraient peut-être, dans quinze ou vingt ans, la richesse de Kiffa.

Aussi, nous accueillîmes comme une distraction inespérée l'offre d'un voyage à Tamchakett, subdivision de Kiffa, petit poste militaire plus perdu encore, entre l'Affolla et le R'Kiss. Les deux capitaines, ayant une inspection à faire là-haut, avaient réussi à réparer la fameuse camionnette, vieux clou maquillé dont, seule, la peinture était neuve.

– Si ça lui fait plaisir, la « Presse indépendante » est invitée !

Ni Marion ni moi ne nous le fîmes dire deux fois. On partirait la nuit prochaine afin de franchir les dunes aux heures fraîches qui les raffermissent et d'arriver à Tamchakett avant la chaleur.

L'après-midi, en allant décrocher un bidon sur la terrasse, je m'arrêtai, stupéfaite : au milieu de la cour, escortée d'un tirailleur, l'affreuse sorcière de l'Assaba s'avavançait en clopinant, appuyée à son grand bâton. Elle avait l'air plus méchant, plus farouche, plus sordide que jamais.

Questionné, le tirailleur m'expliqua en son jargon franco-bambara des choses étranges, parmi lesquelles je démêlai qu'elle était arrivée depuis quelques jours avec les Tadjakant de Soufa et que madame-femme-l'Interprète avait rêvé d'un mouton à tête d'homme, ce qui est un fâcheux présage. La rêveuse envoya chercher la sorcière pour lui défendre de venir manger son cœur pendant la nuit ; le mouton reparut quand même ; tout cela finit par « grande histoire » parmi les femmes apeurées de l'adabaïe, si bien que le commandant, lassé des plaintes et des disputes, avait fait coffrer la vampire, tant pour la protéger que pour la mettre dans l'impossibilité de nuire.

Ce qui est coïncidence ici peut sembler présage ailleurs. Tout dépend du climat et de l'atmosphère qui vous entoure. En France, je ne suis pas particulièrement superstitieuse. Sous le lourd ciel d'Afrique, près de cette adabaïe bouleversée, en face de ce nègre qui roulait de gros yeux inquiets et de ce démon femelle qui évoquait pour moi une journée d'incroyable malchance, je ne pouvais me défendre d'une sourde angoisse. Mais les préparatifs de départ, le plaisir de voir un pays nouveau et le souci de cacher à Marion que ma main était dans ses mauvais jours dissipèrent cette impression désagréable.

À minuit, la camionnette bourrée de voyageurs et de bagages franchit lentement le portail du poste et attaqua fort bravement le reg. La froide pureté du clair de lune ajoutait à l'optimisme général. On grelottait, mais on était content.

À minuit quinze, le garde-cercle qui nous accompagnait cria :

– Le ressort, y a tombé !

Et il fut traité d'idiot.

À minuit vingt, quelqu'un émit l'opinion qu'une roue devait frotter. Le capitaine des Touareg qui conduisait et le capitaine des Beïdane qui pensait à l'épreuve des dunes vives du kilomètre 100 entamèrent, sur la question de rentrer ou de tenter notre chance malgré tout, une discussion à laquelle la boîte de vitesse mit fin sur le coup de minuit vingt-cinq. Elle s'était déplacée et calait les commandes.

Il n'y avait plus qu'à abandonner la voiture jusqu'au jour, charger les bagages sur le dos des tirailleurs d'escorte et prendre « son pied la route » pour refaire en sens inverse les six ou sept kilomètres parcourus. Une fois de plus, le pays du piéton et du chameau se défendait contre les entreprises motorisées.

Enveloppés dans leurs burnous noirs, les deux capitaines marchaient devant, de leur grand pas souple et régulier qui avait mesuré tant de fois les trente et trente-cinq kilomètres des étapes méharistes. Ils avançaient en silence, le buste en avant comme par habitude de tirer leur monture derrière eux. Et, sous ce ciel marqué de la Croix du Sud, au centre du reg nu, la grande légende des chevaliers sahariens flottait mystérieusement aux plis de leurs manteaux.

Le lendemain, un nouveau panaris se déclara au pouce gauche ; c'était le sixième doigt pris. Cette fois, il fallait se résigner. Le prochain camion nous descendrait à Kayes, le 5 mai. C'est ainsi : on « monte » en Mauritanie ; on « descend » au Soudan et au Sénégal.

Le camion « remonta » donc avec un chargement de vivres pour préparer Kiffa à soutenir jusqu'en octobre le siège des eaux.

Le courrier annonça une nouvelle tragédie au Rio de Oro. Le 26 avril, une panne avait jeté l'avion d'Air France près du cap Bojador, blessant le pilote Gorée et Bougrat, chef du centre de Dakar, tuant le mécanicien Reig sur cette côte désolée où nos premiers Maures nous avaient accueillies, cinq mois plus tôt, à coups de fusil. Aussitôt, le pilote dépanneur était venu sauver les blessés, le radio et l'interprète maure. À son deuxième voyage, il avait trouvé le cadavre du malheureux Reig mutilé, les sacs postaux mis au pillage. Des Ouled-Delim, Mohammed-ould-Khattat et ses trois fils, passant par là, s'étaient vengés d'une dia non payée par les Trarza d'obédience française.

Je revoyais le beau *Smara*, l'avion perdu, une étoile rouge, puis un grand insecte vrombissant dans le ciel bleu sombre. Marion et moi, nous l'avions attendu toute la nuit du 31 décembre, transies, sur le champ d'aviation de Port-Étienne. Je revoyais Gorée silencieux, absorbé... On avait échangé des souhaits, d'inutiles souhaits qui, pourtant, prenaient là, sous ce hangar, toute leur ardeur profonde.

L'avion était reparti dans le noir, à peine vu, comme un miracle.

Donc, il fallait partir pour Kayes.

Nous voulûmes revoir une dernière fois nos chameaux, que M'Hammed et Mokhtar-Saloum amenèrent à l'abreuvoir.

Ignorant encore le marché de Kaédi, le commandant de cercle, venu avec nous, en tira spontanément l'épilogue :

– Le plus beau, c'est celui-ci ! Deux mois de pâturage et il sera superbe !

Il montrait Boukhzeima ! Quant aux chameaux qui devaient revenir à Abdallahi et à Ould-Deïd, afin de couper court aux combinaisons que nos partisans nous avaient laissé entrevoir, nous avons décidé de les confier au cadi de Kiffa, en attendant qu'une caravane du Trarza les ramenât à leurs anciens propriétaires.

Qu'importait tout cela à présent ! Le beau voyage était fini ! Au-delà du marigot, au-delà du jardin, des dunes et des montagnes maudites qui s'étiraient à l'horizon comme des nuages bas et noirs, il y avait les steppes et les savanes silencieuses que nous ne reverrions plus, les puits bibliques où nous ne boirions plus dans l'ardeur des midis et l'apaisement des soirs,

les campements où les tam-tams retentissent pour fêter le voyageur. Il y avait la vie primitive délestée de toutes les charges inutiles, de toutes les hâtes puériles. Il y avait aussi les privations, l'amère volupté des privations, la victoire de chaque heure sur la fatigue, l'orgueil d'une tâche difficile à mener. Il y avait des joies et des souffrances qui étaient simples et animales. C'est à coups de souffrances que le Sahara vous entre dans la peau.

Là-bas, les jours avaient passé, monotones, comme les grains du chapelet entre les doigts des musulmans, et, si beaucoup étaient d'ébène, il y en avait eu aussi d'argent, d'ambre et de calcédoine rouge, liés d'une soie couleur d'espérance.

C'était dimanche – le dernier jour. Le drapeau flottait au-dessus des créneaux. La gazelle des sous-officiers dormait dans son ombre au milieu de la cour. Le grincement d'un tidinit vibrait comme un chant de cigale dans l'air immobile. Devant le portail ouvert, la danse des tirailleurs traçait sur fond d'or des cabrioles d'acrobates et des mimiques ingénument indécentes. Quelque part, un phonographe arrachait une rengaine parisienne à un disque usagé.

Sur la terrasse de la résidence, le capitaine qui revenait de l'est racontait les longues marches avec les Touareg voilés, à travers les déserts où cheminent les lentes caravanes du sel.

Le commandant de cercle qui allait demain partir pour Dakar, se retournant vers son passé mauritanien comme sur le seuil d'une demeure qu'on abandonne, parlait d'un Trab-el-Beïdane que nous ne connaissions pas encore, des solitudes de l'Inchiri, de l'Ouaran et du Makteïr, où l'on peut marcher des jours sans rencontrer un homme, un mouton, un puits, un arbre. Il évoquait l'Adrar Temar, l'Adrar mauritanien où, en juillet, dans les oasis de la montagne et des sables, autour des puits qui ne tarissent jamais, les nomades « font haut leurs cœurs » pour la *guetna*, la grande foire des dattes. Il racontait tout cela avec nostalgie, et, cependant, il parlait aussi de pistes perdues et de razzias...

Une sonnerie de clairon déchira le crépuscule. Les récits, le tidinit et le phono se turent d'un seul coup. Les tirailleurs s'immobilisèrent là où la sonnerie les avait surpris. Les officiers se levèrent, très droits dans leurs

uniformes empesés où brillaient des ancres, et leurs visages se firent graves tandis qu'ils regardaient le drapeau qui glissait lentement le long de sa hampe. Une solennité pesa un instant sur le petit poste isolé dans sa brousse.

À la même heure, d'autres hommes saluaient le même drapeau descendant sur les dix-sept autres postes mauritaniens que des pistes imprécises reliaient comme les routes de la mer relient les navires.

Ces hommes étaient là, à cause de ce drapeau qu'ils maintenaient, jour après jour, là où leurs aînés l'avaient planté. Pour les uns, il représentait la grandeur de leur patrie. Pour d'autres, il était le signe de l'aventure et de l'espace qu'avaient voulu leurs audacieuses jeunesses. Pour d'autres encore, il n'était qu'un gagne-pain. Selon les âmes et les cœurs, il était l'exil ou la gloire, la privation d'une famille, le métier, l'honneur, le prétexte ou l'excuse... Par lui se créait entre tous ces hommes la fraternité de ceux qui se sont mesurés aux mêmes obstacles dans le même pays.

Il avait dit : « Halte-là ! » aux razzias des guerriers et, grâce à lui, les troupeaux des petites gens pouvaient paître sans risque la steppe verte et blonde ; les Noirs pouvaient cueillir la gomme ou les dattes et cultiver en paix le sorgho des lougans. Les protégés n'en avaient point de gratitude ; les vaincus n'en avaient point de rage, mais seulement une crainte résignée. Ils avaient lutté, bravement, tant qu'ils avaient pu. Inch'Allah ! À quoi bon se révolter contre les desseins de Moulanah le juste et le Sage ? Les choses de la terre sont petites et le paradis est grand. Fatalistes et pieux, astucieusement courbés sous le nouvel étendard, ils attendaient la fin des épreuves terrestres.

Et parce que, de loin en loin, ces trois couleurs brillaient comme un bouquet sur le sable roussi que le vent d'est moissonnait en passant, nous avions pu, nous, deux femmes, sans autre arme que notre confiance, traverser lentement le Trab-el-Beïdane avec ses nomades, connaître son visage, son peuple, sa misère et ses joies, son vertige de vide et de silence – et même, parfois, dans ses résidences d'argile, sous ses tentes de laine et ses huttes de paille, goûter l'illusion de trouver des amis.

Port-Étienne, janvier 1934.

À bord du Karet, Paris, novembre 1935.

GLOSSAIRE

aïn : Œil et source, à la fois.

alik essalam : Voir *salam*.

Allah : Le nom de Dieu entre dans plusieurs expressions :

bismillah ! ou *smillah !* <i> !: (forme courte, sans sa préposition) « Au nom de Dieu ! »

elhamdou'illah ! : « Grâce à Dieu ! » Se prononce et s'orthographe également *elhamdou lillah* <i> !, *'lhamdoullah !*

ouallahi ! : « Par Dieu ! »

inch'Allah ! : « À la grâce de Dieu ! » Paroles d'espoir ou de résignation.

la illah ill Allah ! : « Il n'y a de dieu qu'Allah ! » Prière de la *Chehada*, dite à tout propos.

t'barek Allah ! : « Dieu soit béni ! »

aouli : Turban, appelé encore *litham*.

ardine : Instrument de musique, du genre harpe.

azouzel : Chameau hongre, meilleur coursier que le *fal*, chameau étalon (pluriel *azouezil*).

banco : Argile dont on construit les maisons.

baraquer : De l'arabe *berek*, « agenouiller ». *Un chameau baraqué*. Signifie par extension « faire halte, camper ».

bassour : Selle de femme abritée d'un léger dôme de percale.

bismillah ! : Voir *Allah*.

cercle : Division administrative coloniale, ayant à sa tête un commandant de cercle.

chandorah : Nom maure de la guinée.

cro-cro : Plaie causée par un microbe, très fréquente en Afrique tropicale.

delou : Poche de cuir montée à un cercle de bois, pour puiser l'eau.

dia : Impôt du sang.

djemâa : Assemblée des notables d'une tribu.

djenoun : Pluriel de *djinn*, génie bon ou mauvais.

drâa : Boubou (tunique des hommes).

elhamdou' Allah ! : Voir *Allah*.

faro : Grande couverture en peaux d'agneau, généralement noires.

gagner : Pur et simple équivalent du verbe avoir, ou obtenir (*gagner petit*, être enceinte, accoucher).

goud : Vallée dans les dunes.

goura : Groupe de méharistes.

gris-gris (ou *gri-gri*) : Étui de cuir contenant des versets du Coran. Par extension, amulettes.

guelb : Littéralement, mur. Nom imagé de l'éminence rocheuse.

guerba : Outre en peau de chèvre.

guinée : Cotonnade d'importation, enduite d'une teinture grasse indigo foncé qui déteint au toucher.

harka : Compagnie d'hommes armés.

hartani : Esclave libéré qui préfère rester près de son ancien maître et continuer à le servir (pluriel *haratine*).

Inch'Allah ! : Voir *Allah*.

Initis : Sorte de chardons urticants.

Labès : « Ça va bien », utilisé aussi bien en question qu'en réponse.

La illah ill Allah ! : Voir *Allah*.

lhamm (h guttural) : Viande. Au figuré, vil individu.

litham : Bande de cotonnade enroulée autour de la tête et dont le pan, ramené sur le bas du visage, ne laisse voir que les yeux.

mahssar : Campement de l'émir du Trarza.

malahfa : Sorte de vêtement ample de dessus.

mâllem : Savant ; terme qui désigne le forgeron, personnage « sacré »,
tabou (féminin *mâllema*, pluriel *mâllemin*).

mechbour : Petit razzi.

médersa : École.

ment : Fille.

meskin : Mendiant(e).

messouak : Bâtonnet dont on se frotte les dents.

Moulannah : Notre-Seigneur, appellation courante de la Providence,
permettant de ne pas galvauder le nom de Dieu.

Nçrania : Féminin du mot *Nçrani* (littéralement « Nazaréen », pluriel
Nçara) », « chrétien ».

ouallahi : Voir *Allah*.

ouguïa : Monnaie valant cinq francs de l'ancienne A.-O.F. (pluriel *ouguïate*).

Ouled-en-nour : « Fils de la lumière », qui naissent à la suite de cérémonies
rituelles, nocturnes, spéciales aux Ghoudf du sud de l'Adrar (cf.
commandant Gillier).

panka : Éventail. D'où *boy-panka*.

rahla : Selle maure (littéralement la « voyageuse »).

razzi : Guerriers pillards, organisés en *rezzou*.

salam : Littéralement, « paix », formule de salut (avec article, *essalam* ; –
al<e>ik, sur toi, – *aleikoum*, sur vous). Également premiers mots de la
prière individuelle.

sebkha : Saline, marécage salé.

siroual : Pantalon bouffant, court et large, serré à la taille par une étroite
ceinture de cuir (pluriel *seraouil*).

t'barek Allah ! : Voir *Allah*.

tassoufra : Grand sac de voyage en peau de mouton (pluriel *tisoufren*).

tebbous : Bâton.

techgal : Couche sommaire en bambous entrecroisés.

tidinit : Instrument de musique, du genre luth.

toubab : (ar. *toubib*, médecin). Parfois synonyme de « blanc ».

yhoud : Juif.

zeïn : Beau (*zeïn ate* : « très beau »).

zériba : Enclos.

OUVRAGE PUBLIÉ SUR LES CONSEILS DE MONIQUE VÉRITÉ

*Malgré les démarches entreprises par l'Éditeur,
les ayants droit de l'auteure n'ont pu être joints.
L'Éditeur les invite à se mettre en relation avec ses services.*

© Éditions Phébus, Paris, 1992.

Illustration de couverture : *Caravane aux environs d'Amguid* (détail). © Alain Sèbe.

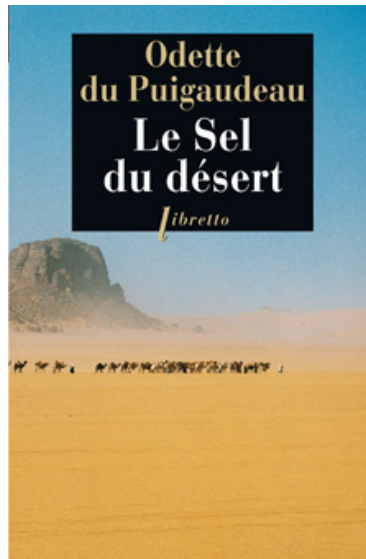
DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Phébus

Tagant : au cœur du pays maure, 1933-1938, 1993 ; Libretto n° 267, 2008.



Le Sel du désert, 2001 ; Libretto n° 209, 2005.



Pieds nus à travers la Mauritanie, 1933-1934, 1992 ; Libretto n° 149, 2003.

Aux Éditions Ibis Press

La Route de l'Ouest : Maroc-Mauritanie, 2007.

La Grande foire des dattes : Adrar mauritanien, 2007.

Arts et coutumes des Maures, 2006.

Mémoire du pays maure, 1934-1960, 2000.

Chez d'autres éditeurs

Grandeur des îles, Julliard, 1989 ; Payot, 1996 ; Petite bibliothèque Payot n° 286, 2004.

La numérisation de cette œuvre
a été réalisée le 29 mai 2013 par [V. Fouillet](#)
ISBN 9782752909268

L'édition papier de cette même œuvre
a été achevée d'imprimer en février 2012
dans les ateliers de Normandie Roto Impressions s.a.s.
(ISBN 9782752906403)

Libretto

Retrouvez toutes nos publications sur
www.editionslibretto.com